This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

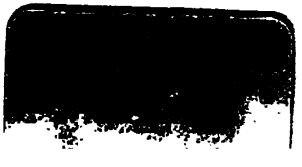
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HW AVT7

Mol 17.88.2 (6)

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



ŒUVRES
DE MOLIERE.

ŒUVRES
DE MOLIERE,

AVEC

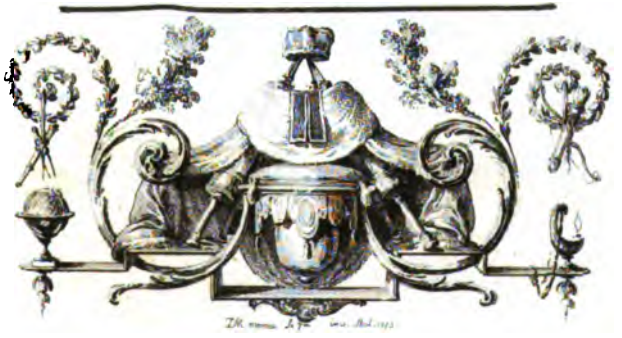
DES REMARQUES GRAMMATICALES;

DES AVERTISSEMENS

ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIÉCE,

PAR M. BRET.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVIII.

Mol 17.88.2[6]

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LES FOURBERIES DE SCAPIN.

CETTE Comédie en trois actes & en proſe, fut repréſentée ſur le Théâtre du Palais Royal le 24 Mai 1671.

Avant de ſe décider & de prononcer contre le genre de la Farce avec certains eſprits auſtères & dédaigneux, il faudroit examiner ſi nos Spectacles, ſoumis à la réforme que quelques gens ont propoſée, & devenus une école ſérieuſe de mœurs & de vertu, plairoient long temps à la Société en général, & ſi le délaſſement n'eſt pas un des moyens les plus ſûrs de faire ſupporter l'inſtruction.

Nous doutons peu qu'après avoir diſcuté de bonne-foi cette queſtion préliminaire, on ne fût d'avis de conſerver la Comédie plaiſante. On ſait que le Légiſlateur d'Athènes contrefit le fou pour oſer parler de *Salamine* à ſes concitoyens : c'eſt dans ce point-de-vue qu'il faut tolérer nos Farces, lorſqu'elles ſe bornent à arracher des ris ſans alarmer la bienſéance & les mœurs.

Avant Molière, la Farce étoit pleine d'images & d'expreſſions propres à faire rougir l'honnête

Spectateur ; elle ne ſervit qu'à le délaſſer innocemment, par la manière dont il la traita. Telle eſt celle *des Fourberies de Scapin*, dans laquelle il ſaiſit même encore l'occaſion d'eſſayer les armes du ridicule contre la chicane & la manie de plaider, une des plus vieilles maladies de la Société Françoiſe.

Molière, créateur de la bonne & vraie Comédie parmi nous, le fut encore de la Farce qui peut être permiſe. C'eſt pourtant ce génie ſublime, que de ſon temps on oſa traiter de *Maître d'Ecole en fait de vilenie* [1]. Ridicule extravagance répétée de nos jours même, lorſque dans une Lettre ſur les Spectacles, page 50, on a oſé écrire que *le Théâtre de Molière étoit une Ecole de vices & de mauvaiſes mœurs.*

Le *Phormio* de Térence fut l'original que Molière ſe propoſa d'imiter, & il n'eſt pas étonnant que le principal Comique de l'Ouvrage parte des valets ou des perſonnages ſubalternes, puiſque les Auteurs dramatiques Latins n'en avoient guère connu que de cette eſpèce. Molière fut le premier qui en trouva un ſource plus heureuſe dans les différens ridicules de la ſociété. Ses ſucceſſeurs, & Regnard ſur-tout, ne paroiſſent avoir voulu lui reſſembler que par le deſir que leurs intérêts leur ſuggérèrent quelquefois de lutter avec Plaute

1 Voyez la Comédie froidement méchante d'*Elomire Hypocondre*, par Boulanger de Chaluſſay.

& Térence dans ce qu'ils avoient de moins parfait [1].

En travaillant aux *Fourberies de Scapin*, Molière ne prétendit pas faire une Comédie du meilleur genre ; & ſi Deſpréaux y eût un peu réfléchi, il n'eût jamais écrit, après la mort d'un ami qu'il avoit ſi fort loué de ſon vivant, que *dans le ſac ridicule où Scapin s'enveloppe*, il ne reconnoiſſoit plus l'*Auteur du Miſanthrope*. Ces deux Ouvrages ne pouvoient ſe comparer en aucun ſens ; c'étoit méconnoître l'Auteur de l'Iliade dans le Poëme comique du *Margites*. La diſtance des deux genres devoit s'appercevoir dans la manière différente de les traiter. D'ailleurs, ſi l'art de plaire aux bons eſprits, & de les étonner, a ſes hautes difficultés, celui d'entraîner au rire & à la gaieté, en a d'aſſez conſidérables, puiſqu'il ſemble être aujourd'hui le déſeſpoir de nos Ecrivains dramatiques.

Molière, qui, dans la compoſition d'un Mime, ne mettoit pas plus d'importance que ce genre n'en méritoit, relativement à l'art du Théâtre conſidéré par ſon utilité morale, ne ſe fit point ſcrupule d'emprunter quelques traits de *Rotrou* [2], & le fond

[1] L'Acteur *Cinthio* répondit un jour à Saint-Evremond, qu'on verroit mourir de faim de bons Comédiens avec d'excellentes Pièces.

[2] Voyez la première & la troiſième ſcène du premier Acte de *la Sœur*, Co-

de deux ſcènes plaiſantes de *Cirano* dans ſon *Pédant joué* [1]. Il les aſſocioit, à cet égard, à Térence, dont il ſuivoit les traces, avec ſa liberté ordinaire, dans ſon imitation du *Phormio*.

Le Poëte Latin, par exemple, fait un portrait charmant, & du coloris le plus brillant, de la jeune amante d'*Antiphon*; mais ce tableau ſi bien peint, eſt fait par un valet. Chez Molière, c'eſt l'amant lui-même, c'eſt *Octave* qui nous tranſporte par la deſcription des attraits de ſa Maîtreſſe. Mais écoutons Térence, que Molière pouvoit ici difficilement ſurpaſſer du côté du ſtyle.

> . . . . . *Virgo pulchra: &, quò magis diceres,*
> *Nihil aderat adjumenti ad pulchritudinem.*
> *Capillus paſſus, nudus pes, ipſa horrida:*
> *Lacrumæ, veſtitus turpis: ut, ni vis boni*
> *In ipsâ ineſſet formâ, hæc formam extinguerent* [2].

Molière ne dit pas mieux, aſſurément; mais il ajoute un trait qui n'eſt pas dans Térence, & ce

die de Rotrou, & la première & la ſeconde du premier Acte *des Fourberies*.

[1] *Ces deux ſcènes étoient bonnes*, diſoit Molière; *elles m'appartenoient de droit: on reprend ſon bien par-tout où on le trouve.*

[2] Il y a bien de l'érudition à obſerver, comme fait Madame Dacier, l'heureuſe oppoſition du mot *extinguerent* à celui de *forma*, qui ne ſignifie proprement que chaleur, du mot *formus*, *caldus* chaud.

trait eſt enchanteur. *Ah ! Scapin*, s'écrie *Octave* : *un Barbare l'auroit aimée.* Il s'eſt bien gardé, ſurtout, de donner, comme ſon modèle, des regrets au jeune Amant d'avoir épouſé ſon amante. La terreur qu'inſpire à *Octave* le retour de ſon père, ne va pas juſqu'à lui faire dire, comme *Antiphon*, je n'aurois pas eu ma Maîtreſſe, il eſt vrai,... mais je n'éprouverois pas le trouble continuel qui me déchire.

Non potitus eſſem, ...
At non quotidiana cura hæc angeret animum.

Le morceau le plus fidèlement imité, c'eſt celui de la ſcène 5e du premier Acte de Térence, qui ſe trouve dans la ſcène 8e du ſecond Acte *des Fourberies de Scapin.* Nous rapporterons encore ce détail heureux que Molière lui-même ne pouvoit embellir.

Pericla, damna, exilia peregrè rediens ſemper cogitet,
Aut filî peccatum, aut uxoris mortem, aut morbum filiæ,
Communia eſſe hæc; fieri poſſe: ut ne quid animo ſit novum:
Quidquid præter ſpem eveniat, omne id deputare eſſe in lucro.

Il y a cependant encore une différence ici à l'avantage de Molière : c'eſt que ce détail eſt dans la bouche de *Scapin*, & que chez Térence, il eſt dans celle du père, qui, par-là, devoit moins ſe courroucer qu'il ne fait contre le mariage de ſon

fils, puiſqu'il étoit préparé à tous les inconvéniens de l'abſence.

Mais on ne ſe livrera pas, pour cette Pièce, au travail ſuivi qu'on a fait ſur l'*Avare* & ſur l'*Amphitryon*, pour montrer combien Molière, en imitant, s'élevoit au-deſſus de ſes originaux. On croit la choſe aſſez prouvée. Deſpréaux atteignoit quelquefois ſes modèles ; Molière ſurpaſſa toujours les ſiens.

L'Auteur fécond & célèbre *des Singularités de la Nature*, nous a appris une alluſion très-heureuſe au trait plaiſant du Pédant joué, *que diable alloit-il faire dans cette galère*, adopté par Molière. Nos Lecteurs, à qui le petit écrit qu'on vient de citer peut être inconnu, ſeront bien-aiſes de trouver ici cette bonne plaiſanterie.

M. le Comte de Saxe avoit imaginé en 1729, de faire conſtruire une galère ſans rames & ſans voiles, qui devoit remonter la Seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures. Sur les certificats de deux Membres de l'Académie des Sciences, il avoit obtenu un privilége excluſif pour ſa machine, qui lui coûta beaucoup, & qui ne réuſſit point : la fameuſe le Couvreur, amante du Comte, s'écrioit, après cette dépenſe inutile : *Que diable alloit-il faire dans cette maudite galère !*

Nous terminerons cet Avertiſſement par l'indi-

gnation où paroît être M. de Voltaire sur ce qu'avoit dit Desprèaux à l'occasion de cette Pièce, que Molière

Peut être de son art eût emporté le prix.

Qui aura donc ce prix, s'écrie ce célèbre Ecrivain, *si Molière ne l'a pas ?*

Boileau a eu tort, dit M. Marmontel dans sa Poétique, s'il n'a pas reconnu l'Auteur du *Misanthrope* dans l'éloquence de *Scapin* avec le père de son Maître, dans l'avarice de ce vieillard, dans la scène des deux pères, dans l'amour des deux fils, tableaux dignes de Térence, dans la confession de *Scapin*, qui se croit convaincu, & dans son insolence dès qu'il sent que son Maître a besoin de lui.

D'ailleurs, comme l'a dit M. de Voltaire qu'on verra bien que nous aimons à citer, *Molière ne seroit pas descendu quelquefois si bas, s'il n'eût eu pour Spectateurs que des Louis XIV, des Condé, des Turenne, des Ducs de la Rochefoucault, des Montausier, des Beauvilliers, des Dames de Montespan & de Thiange.* Comme Chef de sa Troupe, il avoit d'autres intérêts à ménager que ceux de sa gloire, & c'étoit à lui, plutôt qu'à Térence, de dire *populo ut placerent quas feciſſet fabulas.*

Je ne prends point, dit l'ingénieux Auteur de *la Philosophie de l'esprit*, la défense de l'imagination particulière que Molière a eue dans sa Pièce *des*

Fourberies de Scapin, & je la laiſſe pour ce qu'elle vaut ; mais j'en prends occaſion de dire que ſi Molière n'avoit fait des Pièces que dans le goût *du Miſanthrope*, il n'auroit eu que la moitié de cette force comique, *vis comica*, qui le met au-deſſus de tous les Poëtes de ſon genre qui ont exiſté dans tous les ſiècles chez tous les Peuples policés. Il a mis, ajoute-t-il, également bien ſur le Thâtre tous les rangs de la vie humaine. Seul comique univerſel, il a peint convenablement & utilement le ridicule de toutes les conditions, & a beaucoup contribué à faire de la France l'école & le modèle de toutes les Nations polies.

M. l'Abbé le Monnier, dans ſon excellente Traduction de Térence, a mis à la ſuite de ſes Notes ſur le *Phormio*, les différentes ſcènes où Molière a imité l'ami de Scipion. Ce ſont, dans le premier Acte *des Fourberies de Scapin*, les ſcènes 2e, 4e, 5e & 6e ; dans le ſecond, la ſcène 8e ; & dans le 3e Acte, les ſcènes 7e & 8e : mais il faut obſerver que, quoique M. l'Abbé le Monnier ait fait imprimer de très-grands morceaux du Dialogue de Molière, il n'y en a aucun dans lequel notre Auteur ait fidèlement traduit Térence qu'il ſe contente d'imiter, & auquel il ajoute toujours. Dans la ſcène 8e du ſecond acte, par exemple, tout le détail comique de la procédure dont *Scapin* cherche à détourner *Argante*, eſt purement de l'invention

de Molière. Les inconvéniens d'un procès n'étoient pas, ſans doute, auſſi conſidérables du temps de Térence que du nôtre, puiſque le Poëte Latin ne ſe ſert pas de ce moyen pour effrayer Chrémès, & pour tirer de lui l'argent qu'il ne ſe détermine que bien difficilement à délivrer.

Pour donner ici une preuve de notre bonne-foi, nous conviendrons que *Scapin*, en diſant à *Argante*, Acte premier, ſcène 6e, *le voilà ſurpris avec elle par ſes parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouſer*, eſt bien loin de l'éloquente préciſion de Géta.

. . . . *Factum eſt, ventum eſt, vincimur.*
Duxit. . . . . . .

Et comme l'a traduit heureuſement M. le Monnier : Aſſignation, plaidoirie, procès perdu, mariage.

ACTEURS.

ARGANTE, père d'Octave & de Zerbinette.

GÉRONTE, père de Léandre & d'Hiacinte.

OCTAVE, fils d'Argante, & amant d'Hiacinte.

LÉANDRE, fils de Géronte, & amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, crue Egyptienne, & reconnue fille d'Argante, amante de Léandre.

HIACINTE, fille de Géronte, & amante d'Octave.

SCAPIN, valet de Léandre.

SILVESTRE, valet d'Octave.

NÉRINE, nourrice d'Hiacinte.

CARLE, ami de Scapin.

DEUX PORTEURS.

La Scène eſt à Naples.

J. Moreau inv. *J. Le Veau Seul.*

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

AH ! fâcheuſes nouvelles pour un cœur amoureux ! dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silveſtre, d'apprendre au Port que mon père revient ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la réſolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Géronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille eſt mandée de Tarente ici pour cela?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon père les a mandées par une lettre?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, ſait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah ! parle, ſi tu veux, & ne te fais point, de la ſorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonſtance, & vous dites les choſes tout juſtement comme elles ſont.

OCTAVE.

Conſeille-moi, du moins, & me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarraſſé que vous, & j'aurois bon beſoin que l'on me conſeillât moi-même.

OCTAVE.

Je ſuis aſſaſſiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le ſuis pas moins.

OCTAVE.

Lorſque mon père apprendra les choſes, je vais voir fondre ſur moi un orage ſoudain d'impétueuſes réprimandes.

SILVESTRE.

Les réprimandes ne ſont rien, & plût au Ciel que j'en fuſſe quitte à ce prix ! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies ; & je vois ſe former, de loin, un nuage de coups de bâton qui crevera ſur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel ! par où ſortir de l'embarras où je me trouve !

SILVESTRE.

C'eſt à quoi vous deviez ſonger, avant que de vous y jeter.

OCTAVE.

Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de ſaiſon.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire ? Quelle réſolution prendre ? A quel remède recourir ?

SCÈNE II.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

QU'EST CE, Seigneur Octave? Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Quel désordre est-ce-là? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon père arrive avec le Seigneur Géronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Eh bien! qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Hélas! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la ſache bientôt ; & je ſuis homme conſolatif, homme à m'intéreſſer aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah ! Scapin, ſi tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je ſuis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choſes qui me ſoient impoſſibles, quand je m'en veux mêler. J'ai ſans doute reçu du Ciel un génie aſſez beau pour toutes les fabriques de ces gentilleſſes d'eſprit, de ces galanteries ingénieuſes, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; & je puis dire, ſans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de reſſorts & d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite eſt trop maltraité aujourd'hui ; & j'ai renoncé à toutes choſes, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment ? quelle affaire, Scapin ?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la Juſtice.

OCTAVE.

La Justice ?

SCAPIN.

Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi, & la Justice !

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi ; & je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Géronte & mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

SCAPIN.

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre & moi nous fûmes laissés par nos pères ; moi, sous la conduite de Silvestre, & Léandre sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je ſais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous ſommes grands amis, il me fit auſſitôt confidence de ſon amour, & me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvaſſe. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous momens ſa beauté & ſa grace, me louoit ſon eſprit, & me parloit avec tranſport des charmes de ſon entretien, dont il me rapportoit juſqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus ſpirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas aſſez ſenſible aux choſes qu'il me venoit dire, & me blâmoit ſans ceſſe de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ſes vœux, nous entendîmes, dans une petite maiſon d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de ſanglots. Nous demandons ce que c'eſt; une femme nous dit, en ſoupirant, que nous pouvions voir là quelque choſe de pitoyable en des perſonnes étran-

gères, & qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène ?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle & la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah !

OCTAVE.

Une autre eût paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des brassières de nuit, qui étoient de simple futaine; & sa coëffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; & cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agrément & que charmes que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir la chose.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh! je n'en doute point; & ſans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes déſagréables, qui défigurent un viſage; elle avoit, à pleurer, une grace touchante, & ſa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faiſoit fondre chacun en larmes, en ſe jetant amoureuſement ſur le corps de cette mourante, qu'elle appeloit ſa chère mère; & il n'y avoit perſonne qui n'eût l'ame percée de voir un ſi bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela eſt touchant, & je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Aſſurément. Le moyen de s'en empêcher!

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là ; & demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE *à Octave.*

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux mots. (*à Scapin.*) Son cœur prend feu dès ce moment ; il ne sauroit plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir ; il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien & sans appui, est de famille honnête ; & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, & l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce-là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle! c'est bien-là de quoi se tant alarmer! N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable! te voilà grand & gros comme père & mère; & tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagême, pour ajuster vos affaires? Fi: peste soit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper! je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe: & je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, & que je n'ai pas l'eſprit, comme toi, de me brouiller avec la Juſtice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

SCÈNE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

AH ! Octave, eſt-il vrai ce que Silveſtre vient de dire à Nérine que votre père eſt de retour, & qu'il veut vous marier ?

OCTAVE.

Oui, belle Hiacinte ; & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais, que vois-je ? vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me ſoupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, & n'êtes-vous pas aſſurée de l'amour que j'ai pour vous ?

HIACINTE.

Oui, Octave, je ſuis sûre que vous m'aimez ; mais je ne le ſuis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Eh ! peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute ſa vie ?

HIACINTE.

J'ai oui dire, Octave, que votre ſexe aime moins long-temps que le nôtre, & que les ardeurs que les hommes font voir, ſont des feux qui s'éteignent auſſi facilement qu'ils naiſſent.

OCTAVE.

Ah ! ma chère Hiacinthe, mon cœur n'eſt donc pas fait comme celui des autres hommes, & je ſens bien, pour moi, que je vous aimerai juſqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous ſentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne ſoient ſincères ; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres ſentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre perſonne, & je ſuis ſûre que je mourrai ſi ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de père qui puiſſe me contraindre à vous manquer de foi, & je me réſoudrai à quitter mon pays & le jour même, s'il eſt beſoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, ſans l'avoir vue, une averſion effroyable

pour celle que l'on me deſtine ; &, ſans être cruel, je ſouhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte ; car vos larmes me tuent, & je ne les puis voir ſans me ſentir percer le cœur.

HIACINTE.

Puiſque vous le voulez, je veux bien eſſuyer mes pleurs, & j'attendrai d'un œil conſtant ce qu'il plaira au Ciel de réſoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous ſera favorable.

HIACINTE.

Il ne ſauroit m'être contraire, ſi vous m'êtes fidèle.

OCTAVE.

Je le ſerai aſſurément.

HIACINTE.

Je ſerai donc heureuſe.

SCAPIN *à part.*

Elle n'eſt point tant ſotte, ma foi, & je la trouve aſſez paſſable.

OCTAVE *montrant Scapin.*

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos beſoins, d'un ſecours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands ſermens de ne me mêler plus du

monde; mais ſi vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être....

OCTAVE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN *à Hiacinte.*

Et vous, ne dites-vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à ſon exemple, par tout ce qui vous eſt le plus cher au monde, de vouloir ſervir notre amour.

SCAPIN.

Il faut ſe laiſſer vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Crois que....

SCAPIN *à Octave.*

Chut! (*à Hiacinte.*) Allez-vous-en, & ſoyez en repos.

SCÈNE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN *à Octave.*

ET vous, préparez-vous à ſoutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne ſaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, ſur votre foibleſſe, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous compoſer par étude. Un peu de hardieſſe; & ſongez à répondre réſolument ſur ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, eſſayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, & voyons ſi vous ferez bien. Allons; la mine réſolue, la tête haute, les regards aſſurés.

SCÈNE VI.

ARGANTE, SCAPIN & SILVESTRE
dans le fond du Théâtre.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

A-T-ON jamais oui parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN *à Silveſtre.*

Il a déjà appris l'affaire ; & elle lui tient ſi fort en tête, que, tout ſeul, il en parle haut.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Voilà une témérité bien grande !

SCAPIN *à Silveſtre.*

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Je voudrois bien ſavoir ce qu'ils me pourront dire ſur ce beau mariage.

SCAPIN *à part.*

Nous y avons ſongé.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Tâcheront-ils de me nier la choſe ?

SCAPIN *à part.*

Non ; nous n'y penſons pas.

ARGANTE

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuſer.

SCAPIN *à part.*

Celui-là ſe pourra faire.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Prétendront-ils m'amuſer par des contes en l'air ?

SCAPIN *à part.*

Peut-être.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Tous leurs diſcours ſeront inutiles.

SCAPIN *à part.*

Nous allons voir.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN *à part.*

Ne jurons de rien.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Je ſaurai mettre mon pendart de fils en lieu de ſureté.

SCAPIN *à part.*

Nous y pourvoirons.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Et pour le coquin de Silveſtre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE *à Scapin.*

J'étois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE *appercevant Silveſtre.*

Ah, ah ! vous voilà donc, ſage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens !

SCAPIN.

Monſieur, je ſuis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin. (*à Silveſtre.*) Vous avez ſuivi mes ordres vraiment d'une belle manière, & mon fils s'eſt comporté fort ſagement pendant mon abſence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE.

Aſſez bien. (*à Silveſtre.*) Tu ne dis mot, coquin; tu ne dis mot.

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon ?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon ! Laiſſe-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller ?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Hé, qui, Monſieur ?

ARGANTE *montrant Silveſtre.*

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARGANTE.

Tu n'as pas oui parler de ce qui s'eſt paſſé dans mon abſence ?

SCAPIN.

J'ai bien oui parler de quelque petite choſe.

ARGANTE.

Comment, quelque petite choſe ? Une action de cette nature ?

SCAPIN.

Vous avez quelque raiſon.

ARGANTE.

Une hardieſſe pareille à celle-là ?

SCAPIN.

Cela eſt vrai.

ARGANTE.

Un fils qui ſe marie ſans le conſentement de ſon père ?

SCAPIN.

Oui, il y a quelque choſe à dire à cela. Mais je ſerois d'avis que vous ne fiſſiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne ſuis pas de cet avis, moi, & je veux faire du

bruit tout mon ſaoul. Quoi! tu ne trouves pas que j'en aie tous les ſujets du monde d'être colère?

SCAPIN.

Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorſque j'ai ſu la choſe, & je me ſuis intéreſſé pour vous, juſqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré ſur le peu de reſpect qu'il gardoit à un père dont il devoit baiſer les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce ſeroit vous-même. Mais quoi! je me ſuis rendu à la raiſon, & j'ai conſidéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a été pouſſé par ſa deſtinée.

ARGANTE.

Ah, ah! Voici une raiſon la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, aſſaſſiner, & dire pour excuſe, qu'on y a été pouſſé par ſa deſtinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en philo-

ſophe. Je veux dire qu'il s'eſt trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il ?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il ſoit auſſi ſage que vous? Les jeunes gens ſont jeunes, & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raiſonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, eſt allé faire, de ſon côté, pis encore que votre fils. Je voudrois bien ſavoir ſi vous-même n'avez pas été jeune, & n'avez pas, dans votre temps, fait des frédaines comme les autres. J'ai oui dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faiſiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, & que vous n'en approchiez point, que vous ne pouſſaſſiez à bout.

ARGANTE.

Cela eſt vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en ſuis toujours tenu à la galanterie, & je n'ai point été juſqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît ? Il voit une jeune perſonne qui lui veut du bien (car il tient de vous

d'être aimé de toutes les femmes) ; il la trouve charmante ; il lui rend des viſites, lui conte des douceurs, ſoupire galamment, fait le paſſionné. Elle ſe rend à ſa pourſuite ; il pouſſe ſa fortune. Le voilà ſurpris avec elle par ſes parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouſer.

SILVESTRE *à part.*

L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN.

Euſſiez-vous voulu qu'il ſe fût laiſſé tuer ? Il vaut mieux encore être marié, qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire ſe ſoit ainſi paſſée.

SCAPIN *montrant Silveſtre.*

Demandez-lui plûtôt ; il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE *à Silveſtre.*

C'eſt par force qu'il a été marié ?

SILVESTRE.

Oui, Monſieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout auſſi-tôt proteſter de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'eſt ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage ?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi ! je n'aurai pas pour moi les droits de père, & la raiſon de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN.

C'eſt une choſe dont il ne demeurera point d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera point d'accord ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confeſſe qu'il ait été capable de crainte, & que ce ſoit par force qu'on lui ait fait faire les choſes ? Il n'a garde d'aller avouer cela ; ce ſeroit ſe faire tort, & ſe montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour ſon honneur & pour le vôtre, qu'il diſe dans le monde que c'eſt de bon gré qu'il l'a épouſée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur & pour le ſien, qu'il diſe le contraire.

SCAPIN.

Non, je ſuis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le deshériterai.

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon !

ARGANTE.

Comment, bon ?

SCAPIN.

Vous ne le deshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le deshériterai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais ! voici qui eſt plaiſant ! Je ne deshériterai point mon fils ?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera ?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi ?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendreſſe paternelle fera ſon office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela ſera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu ! je vous connois ; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne ſuis point bon, & je ſuis méchant quand je veux. Finiſſons ce diſcours, qui m'échauffe la bile.

(*à Silveſtre.*)

Vas-t-en, pendart; vas-t-en me chercher mon frippon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma diſgrace.

SCAPIN.

Monſieur, ſi je vous puis être utile en quelque choſe, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

(*à part.*)

Je vous remercie. Ah! pourquoi faut-il qu'il ſoit fils unique! & que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière!

SCENE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'AVOUE que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous preſſe pour notre ſubſiſtance, & nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laiſſe-moi faire; la machine eſt trouvée. Je cherche ſeulement dans ma tête un homme qui nous ſoit affidé, pour jouer un perſonnage dont j'ai beſoin. Attends. Tiens-toi un peu; enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi ſur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en Roi de théâtre. Voilà qui eſt bien. Suis-moi. J'ai des ſecrets pour déguiſer ton viſage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la Juſtice.

SCAPIN.

Vas, vas, nous partagerons les périls en frères; & trois ans de galères de plus ou de moins, ne ſont pas pour arrêter un noble cœur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE.

OUI, ſans doute, par le temps qu'il fait nous aurons ici nos gens aujourd'hui; & un matelot qui vient de Tarente, m'a aſſuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choſes mal diſpoſées à ce que nous nous propoſions; & ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverſer tout cet obſtacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE.

Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe? L'éducation des enfans eſt une choſe à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GÉRONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par-là ?

GÉRONTE.

Ce que je veux dire par-là ?

ARGANTE.

Oui.

GÉRONTE.

Que ſi vous aviez, en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De ſorte donc que vous auriez bien mieux morigéné le vôtre ?

GÉRONTE.

Sans doute; & je ſerois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et ſi ce fils, que vous avez, en brave père, ſi bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien ? Hé ?

GÉRONTE.

Comment ?

ARGANTE.

Comment ?

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être ſi prompt à condamner la conduite des autres ; & que ceux qui veulent gloſer, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Eſt-ce que vous auriez oui dire quelque choſe de mon fils ?

ARGANTE.

Cela ſe peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi encore.

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la choſe qu'en gros, & vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être inſtruit du détail. Pour moi, je vais vîte conſulter un Avocat, & aviſer des biais que j'ai à prendre. Juſqu'au revoir.

SCÈNE II.

GÉRONTE *ſeul.*

QUE pourroit-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le ſien ! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ; & je trouve que ſe marier ſans le conſentement de ſon père, eſt une action qui paſſe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE.

AH, vous voilà !

LÉANDRE, *courant à Géronte pour l'embraſſer.*

Ah ! mon père, que de joie de vous voir de retour !

GÉRONTE, *refuſant d'embraſſer Léandre.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous embraſſe, & que....

GÉRONTE *le repouſſant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Quoi! vous me refuſez, mon père, de vous exprimer mon tranſport par mes embraſſemens!

GÉRONTE.

Oui. Nous avons quelque choſe à démêler enſemble.

LÉANDRE.

Et quoi?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE.

Comment?

GÉRONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien?

GÉRONTE.

Qu'eſt ce donc qui s'eſt paſſé ici?

LÉANDRE.

Ce qui s'eſt paſſé?

GÉRONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon abſence?

LÉANDRE.

Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?

GÉRONTE.

Ce n'eſt pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'eſt que vous avez fait?

LÉANDRE, *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaiſant ! Ah ! je vous apprendrai....

SCAPIN, *ſe mettant à genoux.*

Monſieur !

OCTAVE, *ſe mettant entre deux pour empêcher Léandre de frapper Scapin.*

Ah, Léandre !

LÉANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN *à Léandre.*

Hé, Monſieur !

OCTAVE, *retenant Léandre.*

De grace !

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Laiſſez-moi contenter mon reſſentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN.

Monſieur, que vous ai-je fait ?

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Ce que tu m'as fait, traître !

OCTAVE, *retenant encore Léandre.*

Eh ! doucement.

LÉANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué; on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, & je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LÉANDRE.

Oui, coquin, & ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, *s'avançant pour frapper Scapin.*

Tu l'ignores!

OCTAVE, *retenant Léandre.*

Léandre!

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quarteau

de vin d'Eſpagne dont on vous fit préſent il y a quelques jours, & que c'eſt moi qui fis une fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE.

C'eſt toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Eſpagne, & qui as été cauſe que j'ai tant querellé la ſervante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur : je vous en demande pardon.

LÉANDRE.

Je ſuis bien-aiſe d'apprendre cela. Mais ce n'eſt pas l'affaire dont il eſt queſtion maintenant.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela, Monſieur ?

LÉANDRE.

Non ; c'eſt une autre affaire encore qui me touche bien plus, & je veux que tu me la diſes.

SCAPIN.

Monſieur, je ne me ſouviens pas d'avoir fait autre choſe.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler ?

SCAPIN.

Hé !

OCTAVE, *retenant Léandre.*

Tout doux !

SCAPIN.

Oui, Monſieur ; il eſt vrai qu'il y a trois ſemaines que vous m'envoyâtes porter, le ſoir, une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, & le viſage tout plein de ſang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu ; & m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monſieur, qui l'avois retenue.

LÉANDRE.

C'eſt toi qui as retenu ma montre ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, afin de voir quelle heure il eſt.

LÉANDRE.

Ah, ah ! j'apprends ici de jolies choſes, & j'ai un ſerviteur fort fidèle, vraiment ! Mais ce n'eſt pas cela encore que je demande.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela ?

LÉANDRE.

Non, infâme ; c'eſt autre choſe encore que je veux que tu me confeſſes.

SCAPIN *à part.*

Peſte !

LÉANDRE.

Parle vîte, j'ai hâte.

SCAPIN.

Monſieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout ?

OCTAVE, *ſe mettant au-devant de Léandre.*

Hé !

SCAPIN.

Hé bien, oui, Monſieur. Vous vous ſouvenez de ce loup-garou, il y a ſix mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous penſa faire rompre le cou dans une cave où vous tombates en fuyant.

LÉANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monſieur, qui faiſois le loup-garou.

LÉANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faiſois le loup-garou ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, ſeulement pour vous faire peur, & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

LÉANDRE.

Je ſaurai me ſouvenir, en temps & lieu, de tout ce

que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confeſſes ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN.

A votre père ?

LÉANDRE.

Oui, frippon, à mon père.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas ſeulement vu depuis ſon retour.

LÉANDRE.

Tu ne l'as pas vu ?

SCAPIN.

Non, Monſieur.

LÉANDRE.

Aſſurément ?

SCAPIN.

Aſſurément. C'eſt une choſe que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE.

C'eſt de ſa bouche que je tiens pourtant....

SCAPIN.

Avec votre permiſſion, il n'a pas dit la vérité.

SCAPIN.

Non. Tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE.

Ah ! de grace, ne songe plus à tout cela, & pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte ?

LÉANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?

SCAPIN.

Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là !

LÉANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme !

LÉANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir paſſer ſon épée au travers du corps !

LÉANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur ; & s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah ! ma foi, Scapin, il faut ſe rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois, ne ſoyez pas ſi prompt.

LÉANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi ?

SCAPIN.

On y ſongera.

LÉANDRE.

Mais tu ſais que le temps preſſe.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien eſt-ce qu'il vous faut ?

de s'y tenir ſans ceſſe préparé ; & j'ai oui dire, il y a long-temps, une parole d'un Ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un père de famille ait été abſent de chez lui, il doit promener ſon eſprit ſur tous les fâcheux accidens que ſon retour peut rencontrer, ſe figurer ſa maiſon brûlée, ſon argent dérobé, ſa femme morte, ſon fils eſtropié, ſa fille ſubornée ; & ce qu'il trouve qui ne lui eſt point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philoſophie, & je ne ſuis jamais revenu au logis, que je ne me ſois tenu prêt à la colère de mes Maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baſtonnades, aux étrivières ; & ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu graces à mon bon deſtin.

ARGANTE.

Voilà qui eſt bien ; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, eſt une choſe que je ne puis ſouffrir, & je viens de conſulter des Avocats pour le faire caſſer.

SCAPIN.

Ma foi, Monſieur ; ſi vous m'en croyez, vous tâcherez,

tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé de chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve; &, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, & ne font non plus de conscience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, & l'appui

que vous donneroient auprès de la Juſtice & votre droit, & votre argent, & vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propoſitions que je lui ai faites d'ajuſter l'affaire pour quelque ſomme; & il donnera ſon conſentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Hé, qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Oh! d'abord des choſes par-deſſus les maiſons.

ARGANTE.

Hé, quoi?

SCAPIN.

Des choſes extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou ſix cents piſtoles.

ARGANTE.

Cinq ou ſix cents fièvres quartaines qui le puiſſent ſerrer! Se moque-t il des gens?

SCAPIN.

C'eſt ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propoſitions, & je lui ai bien fait entendre

que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée; je suis après à m'équiper; & le besoin que j'ai de quelque argent, me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, & je n'en saurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois & les pistolets, & cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles & soixante, ce seroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais, soit; je consens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment, diantre? Qu'il se promène; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monſieur !

ARGANTE.

Non : c'eſt un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que ſon valet aille à pied ?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira ; & le Maître auſſi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monſieur ! ne vous arrêtez point à peu de choſe. N'allez point plaider, je vous prie ; & donnez tout, pour vous ſauver des mains de la Juſtice.

ARGANTE.

Hé bien ! ſoit ; je me réſous à donner encore ces trente piſtoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter....

ARGANTE.

Oh ! qu'il aille au diable avec ſon mulet. C'en eſt trop, & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace ! Monſieur....

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monſieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas ſeulement un âne.

SCAPIN.

Conſidérez....

ARGANTE.

Non : j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh ! Monſieur, de quoi parlez-vous-là, & à quoi vous réſolvez-vous ? Jetez les yeux ſur les détours de la Juſtice. Voyez combien d'appels & de degrés de Juriſdiction ; combien de procédures embarraſſantes ; combien d'animaux raviſſans, par les griffes deſquels il vous faudra paſſer ! Sergens, Procureurs, Avocats, Greffiers, Subſtituts, Rapporteurs, Juges, & leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre choſe, ne ſoit capable de donner un ſoufflet au meilleur droit du monde. Un Sergent baillera de faux exploits, ſur quoi vous ſerez condamné ſans que vous le ſachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre Partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre Avocat gagné de même, ne ſe trouvera point lorſqu'on plaidera votre cauſe, ou dira des raiſons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le

Greffier délivrera par contumace des ſentences & arrêts contre vous. Le Clerc du Rapporteur ſouſſtraira des pièces, ou le Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu ; & quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous ſerez ébahi que vos Juges auront été ſollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monſieur, ſi vous le pouvez, ſauvez-vous de cet enfer-là. C'eſt être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider ; & la ſeule penſée d'un procès ſeroit capable de me faire fuir juſqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien eſt-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN.

Monſieur, pour le mulet, pour ſon cheval & celui de ſon homme, pour le harnois & les piſtolets, & pour payer quelque petite choſe qu'il doit à ſon hôteſſe, il demande en tout deux cents piſtoles.

ARGANTE.

Deux cents piſtoles !

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE, *ſe promenant en colère.*

Allons, allons ; nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion....

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter....

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit; il vous en faudra pour le contrôle; il vous en faudra pour la procuration, pour la préſentation, conſeils, productions, & journées de Procureur. Il vous en faudra pour les conſultations & plaidoiries des Avocats, pour le droit de retirer le ſac, & pour les groſſes d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des Subſtituts, pour les épices de concluſion, pour l'enregiſtrement du Greffier, façon d'appointement, ſentences & arrêts, contrôles, ſignatures & expéditions de leurs Clercs; ſans parler de tous les préſens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci; vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! deux cents piſtoles!

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la Juſtice, & j'ai trouvé qu'en donnant deux cents piſtoles à votre homme, vous en aurez de reſte, pour le moins, cent cinquante, ſans compter les ſoins, les pas, & les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y auroit à eſſuyer que les ſottiſes que diſent devant tout le monde de méchans plaiſans d'Avocats, j'aimerois mieux donner trois cents piſtoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, & je défie les Avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, ſi j'étois que de vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cents piſtoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

SCÈNE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE *déguisé en spadassin.*

SILVESTRE.

SCAPIN, faites-moi connoître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur ?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, & faire rompre par Justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort ! par la tête ! par le ventre ! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

(*Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.*)

SCAPIN.

Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, & peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui ? lui ? Par le ſang ! par la tête ! s'il étoit là, je lui donnerois tout-à l'heure de l'épée dans le ventre. (*appercevant Argante.*) Qui eſt cet homme là ?

SCAPIN.

Ce n'eſt pas lui, Monſieur ; ce n'eſt pas lui.

SILVESTRE.

N'eſt-ce point quelqu'un de ſes amis ?

SCAPIN.

Non, Monſieur ; au contraire, c'eſt ſon ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital ?

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

(*à Argante.*)

Ah ! parbleu, j'en ſuis ravi. Vous êtes ennemi, Monſieur, de ce faquin d'Argante ? Hé ?

SCAPIN.

Oui, oui ; je vous en réponds.

SILVESTRE *ſecouant rudement la main d'Argante.*

Touchez là ; touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure ſur mon honneur, par l'epée que je

porte, par tous les ſermens que je ſaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Repoſez vous ſur moi.

SCAPIN.

Monſieur, les violences en ce pays-ci ne ſont guère ſouffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il ſe tiendra ſur ſes gardes aſſurément, & il a des parens, des amis & des domeſtiques, dont il ſe ſera un ſecours contre votre reſſentiment.

SILVESTRE.

C'eſt ce que je demande, morbleu! c'eſt ce que je
(mettant l'épée à la main.)
demande. Ah, tête! ah, ventre! Que ne le trouvé-je à cette heure, avec tout ſon ſecours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente perſonnes! Que ne le vois-je fondre ſur moi les armes à la
(ſe mettant en garde.)
main! Comment, marauds! vous avez la hardieſſe de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tue;
(pouſſant de tous les côtés, comme s'il avoit pluſieurs perſonnes à combattre.)
point de quartier. Donnons. Ferme. Pouſſons. Bon

pied, bon œil. Ah, coquins ! ah, canaille ! vous en voulez par-là ! je vous en ferai tâter votre saoul. Soutenez, marauds ; soutenez. Allons. A cette botte. A

(*se tournant du côté d'Argante & de Scapin.*)

cette autre. A celle-ci. A celle-là. Comment ! vous reculez ? Pied ferme, morbleu ; pied ferme.

SCAPIN.

Hé, hé, hé ! Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

SCÈNE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

HÉBIEN ! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles ! Or sus ! je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaît-il ?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver ; je les ai ſur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroiſſiez là, après avoir paſſé ici pour autre que ce que vous êtes ; & de plus, je craindrois qu'en vous faiſant connoître, il n'allât s'aviſer de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui ; mais j'aurois été bien-aiſe de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Eſt-ce que vous vous défiez de moi ?

ARGANTE.

Non pas ; mais....

SCAPIN.

Parbleu ! Monſieur, je ſuis un fourbe, ou je ſuis honnête homme ; c'eſt l'un des deux. Eſt-ce que je voudrois vous tromper, & que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre & celui de mon Maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous ſuis ſuſpect, je ne me mêle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tiens donc.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien-aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE.

Mon Dieu, tiens.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on, si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE.

Tiens, te dis-je; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN.

Laissez-moi faire; il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

(*seul.*)

Je ne manquerai pas d'y aller. Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, SCAPIN.

SCAPIN *faisant semblant de ne pas voir Géronte.*

O CIEL ! ô disgrace imprévue ! ô misérable père ! pauvre Géronte, que feras-tu ?

GÉRONTE *à part.*

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

SCAPIN.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Géronte ?

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAPIN *courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir Géronte.*

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune ?

GÉRONTE *courant après Scapin.*

Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il ſoit caché dans quelque endroit qu'on ne puiſſe pas deviner.

GÉRONTE *arrêtant Scapin.*

Holà ! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN.

Ah, Monſieur ! il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE.

Il y a une heure que je ſuis devant toi. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a ?

SCAPIN.

Monſieur....

GÉRONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Monſieur votre fils....

GÉRONTE.

Hé bien ! mon fils....

SCAPIN.

Eſt tombé dans une diſgrace la plus étrange du monde.

GÉRONTE.

Et quelle ?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triſte de je ne ſais quoi que vous

vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal-à-propos ; & cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, & nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, & bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela ?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur ; nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer ; & se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, & m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi, tout-à-l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GÉRONTE.

Comment, diantre, cinq cents écus !

SCAPIN.

Oui, Monsieur ; & de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE.

Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !

SCAPIN.

C'eſt à vous, Monſieur, d'aviſer promptement aux moyens de ſauver des fers un fils que vous aimez avez tant de tendreſſe.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Il ne ſongeoit pas à ce qui eſt arrivé.

GÉRONTE.

Va-t-en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc que je vais envoyer la Juſtice après lui.

SCAPIN.

La Juſtice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Une méchante deſtinée conduit quelquefois les perſonnes.

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu faſſes ici l'action d'un ſerviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, Monſieur ?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoye mon

fils, & que tu te mettes à ſa place juſqu'à ce que j'aye amaſſé la ſomme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé ! Monſieur, ſongez-vous à ce que vous dites, & vous figurez-vous que ce Turc ait ſi peu de ſens, que d'aller recevoir un miſérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monſieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande ?...

SCAPIN.

Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conſcience ?

SCAPIN.

Vraiment oui, de la conſcience à un Turc !

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'eſt que cinq cents écus ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur ; il ſait que c'eſt mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres ſe trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAPIN.

Ce ſont des gens qui n'entendent point de raiſon.

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Il eſt vrai. Mais quoi ? on ne prévoyoit pas les choſes. De grace, Monſieur, dépêchez.

GÉRONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Tu trouveras une groſſe clef du côté gauche, qui eſt celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui ſont dans

cette grande manne, & tu les vendras aux Fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef.*

Eh! Monſieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; & de plus, vous ſavez le peu de temps qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Oh! que de paroles perdues! Laiſſez là cette galère, & ſongez que le temps preſſe, & que vous courez riſque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre Maître! peut-être que je ne te verrai de ma vie, & qu'à l'heure que je parle, on t'emmène eſclave en Alger. Mais le Ciel me ſera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; & que, ſi tu manques à être racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un père.

GERONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais querir cette ſomme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vîte, Monſieur; je tremble que l'heure ne ſonne.

GERONTE.

N'eſt-ce pas quatre cents écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cents écus.

GERONTE.

Cinq cents écus !

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

SCAPIN.

Vous avez raiſon : mais hâtez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade ?

SCAPIN.

Cela eſt vrai ; mais faites promptement.

GERONTE.

Ah ! maudite galère !

SCAPIN *à part.*

Cette galère lui tient au cœur.

GERONTE.

Tiens, Scapin, je ne me ſouvenois pas que je viens juſtement de recevoir cette ſomme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être ſi-tôt ravie. (*tirant ſa bourſe de ſa poche, & la préſentant à Scapin.*) Tiens ; va-t en racheter mon fils.

SCAPIN *tendant la main.*

Oui, Monſieur.

GERONTE *retenant ſa bourſe qu'il fait ſemblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'eſt un ſcélérat.

SCAPIN *tendant encore la main.*

Oui.

GERONTE *recommençant la même action.*

Un infâme.

SCAPIN *tendant toujours la main.*

Oui.

GERONTE, *de même.*

Un homme ſans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire.

GERONTE, *de même*

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute ſorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE, *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE, *de même.*

Et que, ſi jamais je l'attrappe, je ſaurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *remettant ſa bourſe dans ſa poche, & s'en allant.*

Va, va vîte requerir mon fils.

SCAPIN *courant après Géronte.*

Holà ! Monſieur.

GERONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Où eſt donc cet argent ?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN.

Non, vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

GERONTE.

Ah ! c'eſt la douleur qui me trouble l'eſprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! traître de Turc ! à tous les diables.

SCAPIN *ſeul.*

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'eſt pas quitte envers moi, & je veux qu'il me paye en une autre monnoie l'impoſture qu'il m'a faite auprès de ſon fils.

SCÈNE XII.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

HÉ BIEN ! Scapin, as-tu réuſſi pour moi dans ton entrepriſe ?

LÉANDRE.

As-tu fait quelque choſe pour tirer mon amour de la peine où il eſt ?

SCAPIN *à Octave.*

Volà deux cents piſtoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE.

Ah ! que tu me donnes de joie !

SCAPIN *à Léandre.*

Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir ; & je n'ai que faire de vivre, ſi Zerbinette m'eſt ôtée.

SCAPIN.

Holà, holà ; tout doucement. Comme diantre vous allez vite !

LÉANDRE *ſe retournant.*

Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE.

Ah ! tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre père, pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoins ?

LÉANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OUI, vos Amans ont arrêté entre eux que vous fuſſiez enſemble, & nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE *à Zerbinette.*

Un tel ordre n'a rien qui ne ſoit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la ſorte; & il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui eſt entre les perſonnes que nous aimons, ne ſe répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la propoſition, & ne ſuis point perſonne à reculer, lorſqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorſque c'eſt d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'eſt une autre choſe; on y court un peu plus de riſque, & je n'y ſuis pas hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon Maître maintenant ; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à ſa paſſion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne ſorte ; & ce n'eſt pas aſſez pour m'aſſurer entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & ſans ceſſe je ris : mais tout en riant, je ſuis ſérieuſe ſur de certains chapitres, & ton Maître s'abuſera s'il croit qu'il lui ſuffiſe de m'avoir acheté epour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre choſe que de l'argent ; & pour répondre à ſon amour de la manière qu'il ſouhaite, il me faut un don de ſa foi, qui ſoit aſſaiſonné de certaines cérémonies qu'on trouve néceſſaires.

SCAPIN.

C'eſt-là auſſi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien & en tout honneur ; & je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre penſée.

ZERBINETTE.

C'eſt ce que je veux croire, puiſque vous me le dites ; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choſes.

HIACINTE *à Zerbinette.*

La reſſemblance de nos deſtins doit contribuer encore à faire naître notre amitié ; & nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux expoſées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous ſavez de qui vous êtes née, & que l'appui de vos parens, que vous pouvez faire connoître, eſt capable d'ajuſter tout, peut aſſurer votre bonheur, & faire donner un conſentement au mariage qu'on trouve fait. Mais pour moi, je ne rencontre aucun ſecours dans ce que je puis être ; & l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais auſſi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'eſt pas ce qu'on peut le plus craindre. On ſe peut naturellement croire aſſez de mérite pour garder ſa conquête ; & ce que je vois de plus redoutable dans

ces ſortes d'affaires, c'eſt la puiſſance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne ſert de rien.

HIACINTE.

Hélas! pourquoi faut-il que de juſtes inclinations ſe trouvent traverſées! La douce choſe que d'aimer, lorſque l'on ne voit point d'obſtacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs ſe lient enſemble!

SCAPIN.

Vous vous moquez! La tranquillité, en amour, eſt un calme déſagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; il faut du haut & du bas dans la vie; & les difficultés, qui ſe mêlent aux choſes, réveillent les ardeurs, augmentent les plaiſirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui eſt ſi plaiſant; du ſtratagême dont tu t'es aviſé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu ſais qu'on ne perd point ſa peine lorſqu'on me fait un conte, & que je le paye aſſez bien, par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silveſtre qui s'en acquittera auſſi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaiſir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entrepriſes haſardeuſes.

SILVESTRE.

Je te l'ai déjà dit, tu quitterois le deſſein que tu as, ſi tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui; mais c'eſt moi que j'en croirai.

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuſer?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'eſt que je vois que, ſans néceſſité, tu vas courir riſque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien! c'eſt aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il eſt vrai que tu es maître de tes épaules, & tu en diſpoſeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces ſortes de périls ne m'ont jamais arrêté, & je hais ces cœurs puſillanimes qui, pour trop prévoir les ſuites des choſes, n'oſent rien entreprendre.

ZERBINETTE *à Scapin.*

Nous aurons beſoin de tes ſoins.

SCAPIN.

Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne ſera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, & de découvrir des ſecrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

SCÈNE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.

HÉ BIEN ! Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils, Monſieur, eſt en lieu de sûreté ; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde ; & je voudrois, pour beaucoup, que vous fuſſiez dans votre logis.

GÉRONTE.

Comment donc ?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE.

Moi ?

SCAPIN.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Et qui ?

SCAPIN.

Le frère de cette perſonne qu'Octave a épouſée. Il croit que le deſſein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient ſa ſœur, eſt ce qui pouſſe le plus fort à faire rompre leur mariage ; &, dans cette penſée, il a réſolu hautement de décharger ſon déſeſpoir ſur vous, & de vous ôter la vie pour venger ſon honneur. Tous ſes amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, & demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà & delà, des ſoldats de ſa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenues de votre maiſon : de ſorte que vous ne ſauriez aller chez vous, vous ne ſauriez faire un pas, ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne ſais pas, Monſieur, & voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds juſqu'à la tête, &.... Attendez.

(*Scapin faiſant ſemblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a perſonne.*)

GÉRONTE *en tremblant.*

Hé ?

SCAPIN *revenant.*

Non, non, non ; ce n'eſt rien.

GÉRONTE.

Ne ſaurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN.

J'en imagine bien un ; mais je courrois riſque, moi, de me faire aſſommer.

GÉRONTE.

Hé ! Scapin, montre-toi ſerviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendreſſe pour vous qui ne ſauroit ſouffrir que je vous laiſſe ſans ſecours.

GÉRONTE.

Tu en ſeras récompenſé, je t'aſſure, & je te promets cet habit-ci quand je l'aurai un peu uſé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos pour vous ſauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce ſac, & que...

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

Ah !

SCAPIN.

Non, non, non, non; ce n'eſt perſonne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai ſur mon dos comme un paquet de quelque choſe, & je vous porterai ainſi, au travers de vos ennemis, juſque dans votre maiſon, où, quand nous ſerons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.

L'invention eſt bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (*à part.*) Tu me paieras l'impoſture.

GÉRONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis ſeront bien attrapés. Mettez-vous bien juſqu'au fond; & ſur-tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque choſe qui puiſſe arriver.

GÉRONTE.

Laiſſe-moi faire; je ſaurai me tenir.

SCAPIN.

Cachez-vous; voici un ſpadaſſin qui vous cherche

(*en contrefaiſant ſa voix.*)

Quoi ! je n'aurai pas l'abantage dé tué cé Géronte, & quelqu'un, par charité, ne m'enſeignera pas où il eſt !

(*à Géronte, avec ſa voix ordinaire*)

Ne branlez pas. *Cadédis, jé lé troubérai, ſé cachât-il au centre dé la terre.*

(*à Géronte, avec ſon ton naturel*)

Ne vous montrez pas. *Oh ! l'homme au ſac.* Monſieur. *Jé té vaille un louis, & m'enſeigne où peut être Géronte.* Vous cherchez le Seigneur Géronte ? *Oui, mordi ! jé lé cherche.* Hé ! pour quelle affaire, Monſieur ? *Pour quelle affaire ?* Oui. *Jé veux, Cadédis, le faire mourir ſous les coups de vaton.* Oh ! Monſieur, les coups de bâton ne ſe donnent point à des gens comme lui, & ce n'eſt pas un homme à être traité de la ſorte. *Qui ? cé fat de Géronte, cé maraud, cé vélitre ?* Le Seigneur Géronte, Monſieur, n'eſt ni fat, ni maraud, ni bélitre ; & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. *Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hauteur ?* Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offenſe. *Eſt-ce que tu es des amis dé cé Géronte ?* Oui, Monſieur, j'en ſuis. *Ah ! cadédis, tu es de ſes amis : à la vonne hure.*

(*donnant pluſieurs coups de bâton ſur le ſac.*)

Tiens, boilà cé qué jé té vaille pour lui.

(*criant comme s'il recevoit les coups de bâton.*)

Ah, ah, ah, ah, ah, Monſieur ! ah, ah ! Monſieur,

tout beau ! Ah ! doucement. Ah, ah, ah, ah ! *Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias.* Ah ! diable soit le Gascon ! Ah !

GÉRONTE *mettant la tête hors du sac.*

Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, & les épaules me font un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment ! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenni, Monsieur ; c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, & les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je ; ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner.

SCAPIN *faisant remettre Géronte dans le sac.*

Prenez garde ; en voici un autre qui a la mine d'un étranger. *Parti, moi courir comme une Basque, & moi*

ne pouvre point trouvoir de tout le jour ſti diable de Gironte? Cachez-vous bien. *Dites un peu moi, fous, Monſieur l'homme, s'il ve plaît, fous ſavoir point où l'eſt ſti Gironte que moi cherchir?* Non, Monſieur, je ne ſais pas où eſt Géronte. *Dites-moi-le, fous, franchemente, moi li fouloir pas grande choſe à lui. L'eſt ſeulement pour li donner une petite régale ſur le dos, d'une douzaine de coups de bâtonne, & de trois ou quatre petites coups d'épée au travers de ſon poitrine.* Je vous aſſure, Monſieur, que je ne ſais pas où il eſt. *Il me ſemble que ji foi remuair quelque choſe dans ſti ſac.* Pardonnez-moi, Monſieur. *Li eſt aſſurémens quelque hiſtoire là-tetans.* Point du tout, Monſieur. *Moi l'afoir enfie de tonner un coup d'épée dans ſti ſac.* Ah! Monſieur, gardez-vous en bien. *Montre-le-moi un peu, fous, ce que c'eſtre-là.* Tout beau, Monſieur! *Quement, tout beau!* Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. *Et moi, je le fouloir foir, moi.* Vous ne le verrez point. *Ah! que de badinemente!* Ce ſont hardes qui m'appartiennent. *Montre-moi, fous, te dis-je.* Je n'en ferai rien. *Toi n'en faire rien?* Non. *Moi pailler de ſte bâtonne ſur les épaules de toi.* Je me moque de cela. *Ah! toi faire le trôle.*

(donnant des coups de bâton ſur le ſac, & criant comme s'il le recevoit.)

Ah, ah, ah, ah, Monſieur! ah, ah, ah, ah! *Juſqu'au reſoir; l'être là un petit leçon pour li apprendre à toi*

à *parlair insolentement*. Ah ! peſte ſoit du baragouineux ! Ah !

GERONTE *ſortant ſa tête hors du ſac.*

Ah ! je ſuis roué.

SCAPIN.

Ah ! je ſuis mort.

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent ſur mon dos?

SCAPIN *lui remettant la tête dans le ſac.*

Prenez garde ; voici une demi douzaine de ſoldats tout enſemble.

(*contrefaiſant la voix de pluſieurs perſonnes.*)

Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons par-tout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la Ville. N'oublions aucun lieu. Viſitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait.

(*à Géronte avec ſa voix ordinaire.*)

Cachez-vous bien. *Ah ! camarades, voici ſon valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enſeignes où eſt ton Maître.* Hé ! Meſſieurs, ne me maltraitez point. *Allons, dis-nous où il eſt. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vîte. Tôt.* Hé ! Meſſieurs, doucement.

(*Géronte met doucement la tête hors du ſac, & apperçoit la fourberie de Scapin.*)

Si tu ne nous fais trouver ton Maître tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir ſur toi une ondée de coups de

bâton. J'aime mieux ſouffrir toute choſe, que de vous découvrir mon Maître. *Nous allons t'aſſommer.* Faites tout ce qu'il vous plaira. *Tu as envie d'être battu? Ah! tu en veux tâter? Voilà...* Oh!

(*Comme il eſt près de frapper, Géronte ſort du ſac, & Scapin s'enfuit.*

GERONTE *ſeul.*

Ah, infâme! ah, traître! ah, ſcélérat. C'eſt ainſi que tu m'aſſaſſines?

SCÈNE III.

ZERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE *riant ſans voir Géronte.*

AH, ah! Je veux prendre un peu l'air.

GÉRONTE *à part, ſans voir Zerbinette.*

Tu me la paieras, je te jure.

ZERBINETTE *ſans voir Géronte.*

Ah, ah, ah, ah; la plaiſante hiſtoire, & la bonne dupe que ce vieillard!

GÉRONTE.

Il n'y a rien de plaiſant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi? Que voulez-vous dire, Monſieur?

GÉRONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous ?

GÉRONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment ! qui ſonge à ſe moquer de vous ?

GÉRONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez ?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute ſeule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaiſant qu'on puiſſe entendre. Je ne ſais pas ſi c'eſt parce que je ſuis intéreſſée dans la choſe ; mais je n'ai jamais trouvé rien de ſi drôle, qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à ſon père, pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE.

Par un fils à ſon père, pour en attraper de l'argent ?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me preſſiez, vous me trouverez aſſez diſpoſée à vous dire l'affaire ; & j'ai une démangeaiſon naturelle à faire part des contes que je fais.

GÉRONTE.

Je vous prie de me dire cette hiſtoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne riſquerai pas grand-choſe à vous le dire, & c'eſt une aventure qui n'eſt pas pour être long-temps ſecrète. La deſtinée a voulu que je me trouvaſſe parmi une bande de ces perſonnes qu'on appelle Egyptiens, & qui, rodant de province en province, ſe mêlent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choſes. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, & conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, & le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous diſent, leurs affaires ſont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ſes premières penſées. Il fit connoître ſa paſſion aux gens qui me tenoient, & il les trouva diſpoſés à me laiſſer à lui, moyennant quelque ſomme. Mais le mal de l'affaire étoit, que mon amant ſe trouvoit dans l'état où l'on voit très-ſouvent la plupart des fils-de-famille, c'eſt-à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent. Il a un père qui, quoique riche, eſt un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me ſaurois-je ſouvenir de ſon nom? Ah! aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer

quelqu'un de cette ville qui ſoit connu pour être avare au dernier point ?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à ſon nom du ron... ronte. O... Oronte. Non. Gé... Géronte : oui, Géronte, juſtement ; voilà mon vilain ; je l'ai trouvé ; c'eſt ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville, & mon Amant m'alloit perdre faute d'argent, ſi, pour en tirer de ſon père, il n'avoit trouvé du ſecours dans l'induſtrie d'un ſerviteur qu'il a. Pour le nom du ſerviteur, je le ſais à merveille. Il s'appelle Scapin ; c'eſt un homme incomparable ; il mérite toutes les louanges que l'on peut donner.

GERONTE *à part.*

Ah, coquin que tu es !

ZERBINETTE.

Voici le ſtratagême dont il s'eſt ſervi pour attraper ſa dupe. Ah, ah, ah, ah : je ne ſaurois m'en ſouvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah. Il eſt allé trouver ce chien d'avare, ah, ah, ah, & il lui a dit qu'en ſe promenant ſur le Port avec ſon fils, hi, hi, ils avoient vu une galère Turque, où on les avoit invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation ; ah ! que tandis

qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer & que le Turc l'avoit renvoyé lui ſeul à terre dans un eſquif, avec ordre de dire au père de ſon Maître, qu'il emmenoit ſon fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout-à-l'heure cinq cents écus : ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuſes angoiſſes ; & la tendreſſe qu'il a pour ſon fils, fait un combat étrange avec ſon avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande, ſont juſtement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut ſe réſoudre à tirer cette ſomme de ſes entrailles ; & la peine qu'il ſouffre, lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir ſon fils : ah, ah, ah. Il veut envoyer la Juſtice en mer après la galère du Turc : ah, ah, ah. Il ſollicite ſon valet de s'aller offrir à tenir la place de ſon fils, juſqu'à ce qu'il ait amaſſé l'argent qu'il n'a pas envie de donner : ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente : ah, ah, ah. Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ſes propoſitions, & chaque réflexion eſt douloureuſement accompagnée d'un : Mais que diable alloit-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! traître de Turc ! Enfin, après pluſieurs détours, après avoir long-temps gémi & ſoupiré.... : Mais il me ſemble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous ?

GERONTE.

Je dis que le jeune homme eſt un pendard, un inſolent, qui ſera puni par ſon père, du tour qu'il lui a fait; que l'Egyptienne eſt une mal-aviſée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui ſaura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans-de-famille; & que le valet eſt un ſcélérat qui ſera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il ſoit demain.

SCÈNE IV.

ZERBINETTE, SILVESTRE.

SILVESTRE.

Ou eſt-ce donc que vous vous échappez? Savez-vous bien que vous venez de parler-là au père de votre Amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me ſuis adreſſée à lui-même, ſans y penſer, pour lui conter ſon hiſtoire.

SILVESTRE.

Comment, ſon hiſtoire?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, & je brûlois

de le redire. Mais qu'importe ? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choſes, pour nous, en puiſſent être ni pis ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller ; & c'eſt avoir bien de la langue, que de ne pouvoir ſe taire de ſes propres affaires !

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelque autre ?

SCÈNE V.

ARGANTE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE *derrière le théâtre.*

HOLA ! Silveſtre.

SILVESTRE *à Zerbinette.*

Rentrez dans la maiſon. Voilà mon Maître qui m'appelle.

SCÈNE VI.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VOUS vous êtes donc accordés, coquin; vous vous êtes accordés, Scapin, vous & mon fils, pous me fourber; & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi, Monſieur, ſi Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, & vous aſſure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, & je ne prétends pas qu'on me faſſe paſſer la plume par le bec.

SCÈNE VII.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de diſgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez auſſi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie auſſi, m'a attrapé deux cents piſtoles.

GERONTE.

Il ne s'eſt pas contenté de m'attraper cinq cents écus; il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la paiera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me faſſe raiſon de la pièce qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE, *à part.*

Plaiſe au Ciel que, dans tout ceci, je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'eſt pas encore tout, Seigneur Argante, & un malheur nous eſt toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouiſſois aujourd'hui de l'eſpérance d'avoir ma fille, dont je faiſois toute ma conſolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle eſt partie il y a long-temps de Tarente, & qu'on

qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaiſſeau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, & ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

GERONTE.

J'ai eu mes raiſons pour cela ; & des intérêts de famille m'ont obligé, juſqu'ici, à tenir fort ſecret ce ſecond mariage. Mais que vois je ?

SCÈNE VIII.

ARGANTE, GERONTE, NÉRINE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH ! te voilà, Nérine ?

NÉRINE *ſe jetant aux genoux de Géronte.*

Ah ! Seigneur Pandolphe....

GERONTE.

Appelle-moi Géronte, & ne te ſers plus de ce nom. Les raiſons ont ceſſé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE.

Las ! que ce changement de nom nous a cauſé de

oubles & d'inquiétudes dans les ſoins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

GÉRONTE.

Où eſt ma fille & ſa mère ?

NÉRINE.

Votre fille, Monſieur, n'eſt pas loin d'ici ; mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me ſuis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée ?

NÉRINE.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Et avec qui ?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel !

ARGANTE.

Quelle rencontre !

GÉRONTE.

Mène-nous, mène-nous promptement où elle eſt.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Paſſe devant. Suivez-moi, ſuivez-moi, Seigneur Argante.

SILVESTRE *ſeul.*

Voilà une aventure qui eſt tout-à-fait ſurprenante.

SCÈNE IX.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HÉ BIEN, Silveſtre, que font nos gens ?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave eſt accommodée. Notre Hiacinte s'eſt trouvée la fille du Seigneur Géronte, & le haſard a fait ce que la prudence des pères avoit délibéré. L'autre avis, c'eſt que les deux vieillards ſont contre toi des menaces épouvantables, & ſur-tout le Seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'eſt rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; & ce ſont des nuées qui paſſent bien loin ſur nos têtes.

SILVESTRE.

Prends garde à toi. Les fils ſe pourroient bien rac-

commoder avec les pères, & toi demeurer dans la taſſe.

SCAPIN.

Laiſſe-moi faire, je trouverai moyen d'appaiſer leur courroux, &....

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui ſortent.

SCENE X.

GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

GÉRONTE.

ALLONS, ma fille; venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, ſi j'avois pu voir votre mère avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCÈNE XI.

ARGANTE, GERONTE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VENEZ, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel....

OCTAVE.

Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne sais pas....

OCTAVE.

Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Géronte....

OCTAVE.

La fille du Seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GÉRONTE.

C'est elle....

OCTAVE *à Géronte.*

Non, Monſieur ; je vous demande pardon ; mes réſolutions ſont priſes.

SILVESTRE *à Octave.*

Ecoutez....

OCTAVE.

Non. Tais-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE *à Octave.*

Ta femme....

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon père ; je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hiacinte. Oui, vous avez (*Traverſant le théâtre pour ſe mettre à côté d'Hiacinte.*) beau faire ; la voilà celle à qui ma foi eſt engagée. Je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien ! c'eſt elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui ſuit toujours ſa pointe !

HIACINTE *montrant Géronte.*

Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE.

Allons chez moi ; nous ſerons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIACINTE *montrant Zerbinette.*

Ah ! mon père, je vous demande, par grace, que je ne ſois point ſéparée de l'aimable perſonne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'eſtime pour elle, quand il ſera connu de vous.

GÉRONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une perſonne qui eſt aimée de ton frère, & qui m'a dit tantôt au nez mille ſottiſes de moi-même ?

ZERBINETTE.

Monſieur, je vous prie de m'excuſer. Je n'aurois pas parlé de la ſorte, ſi j'avois ſu que c'étoit vous, & je ne vous connoiſſois que de réputation.

GÉRONTE.

Comment, que de réputation ?

HIACINTE.

Mon père, la paſſion que mon frère a pour elle, n'a rien de criminel, & je réponds de ſa vertu.

GÉRONTE.

Voilà qui eſt fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaſſe mon fils avec elle, une fille inconnue, qui fait le métier de coureuſe ?

SCÈNE XII.

ARGANTE, GERONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

LÉANDRE.

MON père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, ſans naiſſance & ſans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle eſt de cette Ville & d'honnête famille, que ce ſont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un braſſelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ſes parens.

ARGANTE.

Hélas! à voir ce braſſelet, c'eſt ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'eſt; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre aſſuré. Ma chère fille!

HIACINTE.

O Ciel! que d'aventures extraordinaires!

SCENE XIII.

ARGANTE, GERONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE, CARLE.

CARLE.

AH ! Meſſieurs, il vient d'arriver un accident étrange !

GÉRONTE.

Quoi ?

CARLE.

Le pauvre Scapin....

GÉRONTE.

C'eſt un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas ! Monſieur, vous ne ſerez pas en peine de cela. En paſſant contre un bâtiment, il lui eſt tombé ſur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a briſé l'os, & découvert toute la cervelle. Il ſe meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où eſt-il ?

CARLE.

Le voilà.

SCENE DERNIERE.

ARGANTE, GERONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SCAPIN, SILVESTRE, CARLE.

SCAPIN *apporté par deux hommes, & la tête entourée de linges, comme s'il avoit été bleſſé.*

AH, ah! Meſſieurs, vous me voyez.... ah! vous me voyez dans un étrange état!... Ah! je n'ai pas voulu mourir ſans venir demander pardon à toutes les perſonnes que je puis avoir offenſées. Ah! oui, Meſſieurs, avant que de rendre le dernier ſoupir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante & le Seigneur Géronte. Ah!

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; vas, meurs en repos.

SCAPIN *à Géronte.*

C'eſt vous, Monſieur, que j'ai le plus offenſé par les coups de bâton....

GÉRONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne auſſi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GÉRONTE.

Laiſſons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE.

Mon Dieu ! tais toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE.

Tais-toi, te dis-je ; j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas ! quelle bonté ! Mais, eſt-ce de bon cœur, Monſieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GÉRONTE.

Hé, oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout : voilà qui eſt fait.

SCAPIN.

Ah ! Monſieur, je me ſens tout ſoulagé depuis cette parole.

GÉRONTE.

Oui, mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monſieur ?

GÉRONTE.

Je me dédis de ma parole, ſi tu réchappes.

SCAPIN.

Ah ! ah ! voilà mes foibleſſes qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner ſans condition.

GÉRONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons ſouper enſemble, pour mieux goûter notre plaiſir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

PSICHÉ,

TRAGI-COMÉDIE ET BALLET.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR PSICHÉ.

CETTE Tragédie-Ballet en vers libres & en cinq actes, avec des Intermèdes, précédée d'un Prologue, fut représentée sur le Théâtre des Machines, construit par les sieurs Ratabon & Vigarani, au Palais des Thuileries 1.

Cette Pièce fit les plaisirs de la Cour pendant le Carnaval de 1670, & ne parut sur le Théâtre du Palais Royal que le 24 Juillet 1671, ou le 11 Novembre de la même année, si l'on s'en rapporte au Registre de Molière, qui donne à son Ouvrage 32 représentations.

Le célèbre la Fontaine venoit de faire paroître, en 1669, son ingénieux Roman de *Psiché*, en vers & en prose. Sans doute lorsque Louis-le-Grand de-

1 Cette Salle, qui venoit de coûter des sommes immenses, ne servit qu'aux seules représentations de *Psiché*, & fut abandonnée jusqu'en 1716. On en fit usage alors pour les Ballets dont on amusa la jeunesse de Louis XV. C'est la même qui servit à recueillir l'Opéra après son incendie, & dans laquelle nous avons vu depuis les Comédiens de la Nation.

manda à Molière un nouvel Ouvrage qui pût donner lieu à des fêtes dignes de ſon goût, ce fut au Roman de ſon ami qu'il dut l'idée de traiter ce ſujet, ſi propre à produire un ſpectacle magnifique, où la terre, les cieux & les enfers pouvoient offrir ce qu'ils avoient de plus varié, & dont M. de la Motte a dit qu'il eût pu lui ſeul faire inventer l'Opéra.

Molière ne pouvoit aſſervir ſon génie à celui de perſonne; & quelque cas qu'il fît de celui de la Fontaine [1], il s'écarta de la route que le Fabuliſte inimitable & le Conteur naïf avoit ſuivie. De tous les incidens du Roman de *Pſiché*, il ne paroît avoir imité que l'objet de ſa deſcente aux enfers, où cette Princeſſe va chercher, de la part de Vénus irritée, une boëte que devoit lui remettre Proſerpine.

Il traça donc, de cette Fable déjà connue par les Romans anciens d'*Apulée* & de *Falgence*, un plan beaucoup plus noble que celui de la Fontaine, & plus convenable à la fête pour laquelle elle étoit deſtinée; mais, comme il ſe vit extrêmement preſſé par le temps, il recourut au plus grand homme qui vécût alors, & qui, dans ce moment, par ſes deux

[1] Deſpréaux & Racine tourmentoient ſouvent la Fontaine, & abuſoient de ſa pareſſe de parler. Molière en fut témoin un jour, & dit à un de ſes voiſins : *ils ont beau faire, ils n'effaceront pas le bon-homme.*

dernières

dernières Tragédies d'*Agésilas* & d'*Attila*[1], sembloit avoir aiguisé les armes de ceux qui cherchoient à l'immoler entièrement à son jeune rival.

Si le choix que Molière fit du grand Corneille a de la noblesse, le procédé de ce dernier fut magnanime, puisqu'il consentit à s'asservir au plan d'un autre, & qu'il termina en 15 jours un ouvrage en 5 actes, dont Molière n'avoit fait que les vers qui se récitoient dans le Prologue, le premier acte, la première scène du second, & la première du troisième.

Quinaut fut chargé des Intermèdes, à l'exception de celui du premier acte, qui consiste en deux Dialogues Italiens, de la composition de Lully, Auteur de toute la musique de ce Poëme.

On n'avoit point encore vu tant de gens célèbres réunis pour le même ouvrage. Corneille, à l'âge de 64 ans[2], y peignit, en traits de feu, la passion la plus vive & la plus délicate. La scène troisième du troisième acte, de l'Amour avec Psiché, est un chef-d'œuvre de tendresse & de grâces. Elle est trop connue pour en rien dire de plus ici; & Corneille se fit reconnoître par-tout à des traits dignes de son génie, & que peut-être son rival plus jeune eût difficilement égalés.

1 *Agésilas* fut joué en 1666, & *Attila* l'année suivante.
2 Corneille étoit né en 1606.

Voyez la ſcène ſeconde, acte ſecond.

Et je n'ai pas beſoin d'exemple pour mourir.

Scène troiſième du quatrième acte.

Et bien! je ſuis le Dieu le plus puiſſant des Dieux,
Abſolu ſur la Terre, abſolu dans les Cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir eſt ſuprême;
En un mot, je ſuis l'Amour même,
Qui, de mes propres traits, m'étois bleſſé pour vous.

Scène ſuivante.

Cœur ingrat! tu n'avois qu'un feu mal allumé;
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.

Scène première du cinquième acte.

Si ſon courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il fallût ſouffrir, je ne ſouffrirois rien.

. . . . . .

Pour me rendre inſenſible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.

Scène quatrième du cinquième acte.

Quoi! je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites pas, Pſiché, que vous m'aimez?

Scène dernière.

Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il ſied bien aux Dieux de pardonner, &c. &c. &c.

Nous ne le diſſimulerons point, le principal honneur de cette Tragédie-Ballet dut appartenir à

Corneille; & Molière étoit assez grand pour n'en être pas jaloux. Nous trouverons peu de traits dans ce qui appartient à notre Auteur, qu'on puisse mettre à côté de ceux qu'on vient de citer. Une action héroïque & tournée entièrement vers l'amour, ne pouvoit donner qu'un foible exercice au vrai talent de Molière. L'amusement de son Maître étoit ici son objet beaucoup plus que sa propre gloire.

Pour Quinaut, s'il n'eût été connu que par les Intermèdes de *Psiché*, il eût été peu digne de la place de l'Académie Françoise qu'il venoit d'obtenir; mais il étoit l'Auteur de *la Mère Coquette*, & il avoit eu dans le genre tragique plus d'un de ces succès du moment, qui sont toujours comptés par la génération qui en a été témoin.

La fameuse Satire dixième de Despréaux, où ce Satirique verse le mépris sur *les lieux communs de morale lubrique* dont Quinaut rempliſſoit ses vers, n'est vraiment injurieuse pour cet Auteur que parce qu'elle est postérieure à ses grands Opéras, où le talent de traiter les passions, l'art de la scène, & celui de la cadence harmonieuse des vers, devoient un peu désarmer la critique; mais, si cette Satire eût été faite lors des Intermèdes de *Psiché*, la censure eût été moins injuste, parce qu'ils n'offrent que ces lieux communs dont le goût & la

raiſon peuvent, à bon droit, murmurer. Nous croyons devoir en rapporter ici quelques exemples pour juſtifier notre remarque.

N'oubliez rien de ce qu'il faut ;
Quand l'amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez tôt.
. . . . . .
. . . . . .
Que peut-on mieux faire
Qu'aimer & que plaire ?
C'eſt un ſoin charmant
Que l'emploi d'un amant.
. . . . . .
. . . . . .
Voulez-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchez qu'au fond des pots, &c, &c.

Deſpréaux, ſans doute, ſe reſſouvint trop longtemps de ces premiers eſſais de Quinaut dans le genre lyrique, & ſon tort fut de penſer encore ſur cet Auteur, ce qu'il avoit eu raiſon d'en penſer 23 ans auparavant aux repréſentations de *Pſiché*.

A l'égard du plan de l'ouvrage, dont on ne doit mettre les fautes que ſur le compte de Molière, comme le dit M. de la Motte dans ſon Examen de l'*Opéra de Pſiché* 1, nous croyons devoir le défendre

1 M. de la Motte croyoit cet Opéra de Quinaut, & s'il eût ſu qu'il étoit de ſon ami M. de Fontenelle, il l'eût élevé encore davantage au-deſſus de l'ouvrage de Molière.

contre deux Remarques critiques de ce bel eſprit.

L'oracle qui, en apparence, condamne Pſiché, ſe rend dans Molière à propos de rien, dit-il; *cet oracle capricieux ſe rend ſans qu'on ait ſujet de s'aſſembler dans le Temple, ni même qu'on en ait parlé.* Si M. de la Motte avoit jeté les yeux ſur le Prologue qu'il a, ſans doute, jugé auſſi étranger au Poëme que les Prologues d'Opéra; s'il avoit vu que celui de la *Pſiché* de Molière fait partie de l'action, il auroit compris, par les ordres que Vénus donne à ſon fils de ne point reparoître avant de l'avoir vengée, que l'Amour n'a pas un inſtant à perdre pour enlever *Pſiché* aux fureurs de ſa mère.

C'eſt donc ce Dieu qui inſpire au père de la Princeſſe la curioſité de conſulter l'Oracle, c'eſt ce Dieu qui dicte l'oracle, & qui ordonne le ſacrifice de *Pſiché*, pour ſatisfaire, en apparence, le courroux de Vénus, & pour ſe rendre poſſeſſeur de la beauté qu'il aime. L'oracle ne ſe rend donc point *à propos de rien*, & la preuve qu'il eſt lié à l'action générale, c'eſt que Vénus, à la ſcène cinquième du cinquième acte, reproche à ſon fils ce même oracle.

Vous avez contre moi ſéduit les immortels;
C'eſt par vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont cachée;
Qu'Apollon même ſuborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit ſi bien arrachée,
Que, &c.

La seconde observation de M. de la Motte regarde la tranquillité naïve de *Psiché*, que la jalouse inquiétude de ses sœurs ne trouble qu'avec peine. Il ne conçoit pas qu'après les soupçons qu'on vient de présenter à la plus heureuse des amantes, elle puisse répondre comme elle fait, avec l'enthousiasme du véritable amour, *qu'importe!* Il la compare, à cet égard, avec peu de goût, *au sans-souci d'Esope*, & croit que sa tendre confiance *blesse la nature.*

Ce n'étoit pas à M. de la Motte à donner des leçons sur ce point, ni à Corneille, ni à Molière.

Cette défense de la Tragédie-Ballet de *Psiché*, ne nous fait pas illusion sur ses véritables défauts, & l'on ne peut qu'applaudir au jugement qu'en porte M. de Voltaire, lorsqu'il dit que *Psiché n'est pas une excellente pièce, que les derniers actes en sont languissans, mais que la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.*

Cet ouvrage, disent les Historiens du Théâtre François, a été repris plusieurs fois, mais la plus brillante de ces reprises est celle du premier Juin 1703. Le jeune Baron fils, & Mademoiselle Desmares, tous deux d'une figure intéressante, tous deux rem-

plis l'un pour l'autre des feux de l'Amour & de Pſiché, ajoutèrent encore aux ſentimens tendres de cette pièce ceux dont leurs ames étoient vraiment échauffées.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.
VERTUMNE, Dieu des jardins.
PALEMON, Dieu des eaux.
VENUS.
L'AMOUR.
ÉGIALE, PHAENE, } Graces.
NYMPHES de la ſuite de Flore, chantantes.
DRYADES & SYLVAINS de la ſuite de Vertumne, danſans.
SYLVAINS chantans.
DIEUX DES FLEUVES de la ſuite de Palémon, danſans.
DIEUX DES FLEUVES chantans.
NAYADES.
AMOURS de la ſuite de Vénus, danſans.

ACTEURS DE LA TRAGI-COMÉDIE.

JUPITER.
VENUS.
L'AMOUR.
ZÉPHIRE.

ÉGIALE, } Graces.
PHAENE, }
LE ROI, père de Pſiché.
PSICHÉ.
AGLAURE, } Sœurs de Pſiché.
CIDIPPE, }
CLÉOMENE, } Princes, amans de Pſiché.
AGENOR, }
LYCAS, Capitaine des Gardes.
DEUX AMOURS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.
SUITE DU ROI.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

FEMME déſolée, chantante.
DEUX HOMMES affligés, chantans.
HOMMES affligés, } danſans.
FEMMES déſolées, }

SECOND INTERMEDE.

VULCAIN.
CYCLOPES danſans.
FÉES danſantes.

TROISIEME INTERMEDE.

UN ZÉPHIRE chantant.
DEUX AMOURS chantans.

ZÉPHIRS danſans.
AMOURS danſans.

QUATRIEME INTERMEDE.

FURIES danſantes.
LUTINS faiſant des ſauts périlleux.

CINQUIEME INTERMEDE.

NOCES DE L'AMOUR ET DE PSICHÉ

APOLLON.

LES MUSES chantantes.
ARTS traveſtis en Bergers galans, danſans.

BACCHUS.

SILÈNE.
DEUX SATYRES chantans.
DEUX SATYRES voltigeans.
EGYPANS danſans.
MENADES danſantes.

MOME.

POLICHINELLES danſans.
MATASSINS danſans.

MARS.

GUERRIERS portant des enſeignes.
GUERRIERS portant des piques.
GUERRIERS portant des maſſes & des boucliers.

CHŒUR de Divinités céleſtes.

J. M. Moreau le jeune, del. J.B. Simonet, Sc.

PROLOGUE DE PSYCHÉ.

PSICHÉ,

TRAGI-COMÉDIE ET BALLET.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente, ſur le devant, un lieu champêtre, & la mer dans le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORE, VERTUMNE, PALEMON; NYMPHES DE FLORE, DRYADES, SYLVAINS, FLEUVES, NAYADES.

On voit des nuages ſuſpendus en l'air, qui, en deſcendant, roulent, s'ouvrent, s'étendent; &, répandus dans toute la largeur du théâtre, laiſſent voir VENUS *&* L'AMOUR *accompagnés de ſix* AMOURS, *& à leurs côtés* ÉGIALE *&* PHAENE.

FLORE.

CE n'eſt plus le temps de la guerre;
Le plus puiſſant des Rois
Interrompt ſes exploits,
Pour donner la paix à la terre.

Deſcendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

CHŒUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux ſont ici bas.
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Deſcendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves & les Nayades ſe réuniſſent & danſent à l'honneur de Vénus.

VERTUMNE.

RENDEZ-VOUS, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALEMON.

Voici la Reine des belles,
Qui vient inſpirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet, toujours ſévère,
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons qu'amour nous bleſſe ;
Languiſſons, puiſqu'il le faut.

PALEMON.

Que ſert un cœur ſans tendreſſe ?
Eſt-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours ſévère
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

FLORE.

Eſt-on ſage,
Dans le bel âge,
Eſt-on ſage
De n'aimer pas ?
Que, ſans ceſſe,
L'on ſe preſſe
De goûter les plaiſirs ici-bas.

La ſageſſe
De la jeuneſſe,
C'eſt de ſavoir jouir de ſes appas.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Divinités de la terre & des eaux mêlent leurs danſes au chant de Flore.

FLORE.

L'AMOUR charme
Ceux qu'il déſarme;
L'amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir réſiſter à ſes coups;
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui ſoit ſi doux.

CHŒUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux ſont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Deſcendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des Fleuves, & les Nayades, voyant approcher Venus, continuent d'exprimer, par leurs danſes, la joie que leur inſpire ſa préſence.

VÉNUS *dans ſa machine.*

CESSEZ, ceſſez, pour moi, tous vos chants d'alégreſſe;
De ſi rares honneurs ne m'appartiennent pas;
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adreſſe,
Doit être réſervé pour de plus doux appas.
C'eſt une trop vieille méthode,
De venir me faire ſa cour;
Toutes le choſes ont leur tour,
Et Venus n'eſt plus à la mode.
Il eſt d'autres attraits naiſſans
Où l'on va porter ſes encens:
Pſiché, Pſiché la belle, aujourd'hui tient ma place;
Déjà tout l'univers s'empreſſe à l'adorer,
Et c'eſt trop que, dans ma diſgrace,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites;
A quitter mon parti tout s'eſt licentié,
Et du nombreux amas de graces favorites,
Dont je traînois par-tout les ſoins & l'amitié,
Il ne m'en eſt reſté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.

Souffrez que ces demeures ſombres
Prêtent leur ſolitude aux troubles de mon cœur,
Et me laiſſez parmi leurs ombres,
Cacher ma honte & ma douleur.

Flore & les autres Déités ſe retirent, & Vénus, avec ſa ſuite, ſort de ſa machine.

SCÈNE II.

VENUS *deſcendue ſur la terre*, L'AMOUR, EGIALE, PHAENE, AMOURS.

EGIALE.

Nous ne ſavons, Déeſſe, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler,
Notre reſpect veut ſe taire,
Notre zèle veut parler.

VÉNUS.

Parlez; mais ſi vos ſoins aſpirent à me plaire,
Laiſſez tous vos conſeils pour une autre ſaiſon,
Et ne parlez de ma colère
Que pour dire que j'ai raiſon.
C'étoit-là, c'étoit là la plus ſenſible offenſe
Que ma divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE,

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartés, de ſageſſe
Pour juger ce qui peut être digne de vous ;
Mais, pour moi, j'aurois cru qu'une grande Déeſſe
Devroit moins ſe mettre en courroux.

VÉNUS.

Et c'eſt-là la raiſon de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront eſt ſanglant ;
Et, ſi je n'étois pas dans ce degré ſuprême,
Le dépit de mon cœur ſeroit moins violent.
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre ;
Mere du Dieu qui fait aimer ;
Moi, les plus doux ſouhaits du ciel & de la terre,
Et qui ne ſuis venue au jour que pour charmer ;
Moi, qui, par tout ce qui reſpire,
Ai vu de tant de vœux encenſer mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le ſouverain empire ;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Déités
Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire & mes droits diſputés
Par une chétive mortelle !
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va juſqu'à m'oppoſer une petite fille !
Sur ſes traits & les miens j'eſſuierai conſtamment
Un téméraire jugement,
Et, du haut des cieux, où je brille,

J'entendrai prononcer aux mortels prévenus :
Elle eſt plus belle que Vénus !.

EGIALE.

Voilà comme l'on fait ; c'eſt le ſtyle des hommes ;
Ils ſont impertinens dans leurs comparaiſons.

PHAENE.

Ils ne ſauroient louer, dans le ſiècle où nous ſommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VÉNUS.

Ah ! que de ces trois mots la rigueur inſolente
Venge bien Junon & Pallas,
Et conſole leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuſe pomme acquit à mes appas !
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confuſion dans mes yeux.
Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, inſultant mon courroux :
Vante, vante, Vénus, les traits de ton viſage !
Au jugement d'un ſeul tu l'emportas ſur nous ;
Mais, par le jugement de tous,
Une ſimple mortelle a ſur toi l'avantage.
Ah ! ce coup-là m'achève, il me perce le cœur ;
Je n'en puis plus ſouffrir les rigueurs ſans égales ;
Et c'eſt trop de ſurcroît à ma vive douleur,
Que le plaiſir de mes rivales.

Mon fils, ſi j'eus jamais ſur toi quelque crédit,
Et ſi jamais je te fus chère,
Si tu portes un cœur à ſentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mère
Qui ſi tendrement te chérit,
Emploie, emploie ici l'effort de ta puiſſance,
A ſoutenir mes intérêts;
Et fais à Pſiché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre ſon cœur malheureux,
Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoiſonné de ceux
Que tu lances dans ta colère.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que, juſqu'à la rage, elle ſoit enflammée;
Et qu'elle ait à ſouffrir le ſupplice cruel
D'aimer, & n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour;
On m'impute par-tout mille fautes commiſes,
Et vous ne croiriez point le mal & les ſottiſes
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour ſervir votre colère....

VÉNUS.

Va, ne réſiſte point aux ſouhaits de ta mère;

N'applique tes raiſonnemens
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un ſacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponſe à mes empreſſemens ;
Et ne me revois point que je ne ſois vengée.

(*l'Amour s'envole.*)

Fin du Prologue.

PSICHÉ

PSICHÉ,

TRAGI-COMÉDIE ET BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

IL eſt des maux, ma ſœur, que le ſilence aigrit :
Laiſſons, laiſſons parler monchagrin & le vôtre ;
Et de nos cœurs, l'une à l'autre,
Exhalons le cuiſant dépit.
Nous nous voyons ſœurs d'infortune ;
Et la vôtre & la mienne ont un ſi grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et, dans notre juſte tranſport,

Murmurer à plainte commune
Des cruautés de notre ſort.
Quelle fatalité ſecrette,
Ma ſœur, ſoumet tout l'Univers
Aux attraits de notre cadette;
Et, de tant de Princes divers
Qu'en ces lieux là fortune jette,
N'en préſente aucun à nos fers?
Quoi! voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs ſe précipiter,
Et paſſer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter!
Quel ſort ont nos yeux en partage,
Et qu'eſt ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne jouir d'aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de ſoupirs glorieux,
Dont le ſuperbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Eſt-il pour nous, ma ſœur, de plus rude diſgrace,
Que de voir tous les cœurs mépriſer nos appas;
Et l'heureuſe Pſiché jouir avec audace
D'une foule d'Amans attachés à ſes pas?

CIDIPPE.

Ah! ma ſœur, c'eſt une aventure
A faire perdre la raiſon;
Et tous les maux de la Nature
Ne ſont rien en comparaiſon.

AGLAURE.

Pour moi, j'en ſuis ſouvent juſqu'à verſer des larmes.
Tout plaiſir, tout repos, par-là m'eſt arraché ;
Contre un pareil malheur ma conſtance eſt ſans armes.
Toujours à ce chagrin mon eſprit attaché,
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Pſiché.
La nuit, il m'en repaſſe une idée éternelle
Qui ſur toute choſe prévaut.
Rien ne me peut chaſſer cette image cruelle ;
Et, dès qu'un doux ſommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon eſprit, auſſi-tôt,
Quelque ſonge la rappelle,
Qui me réveille en ſurſaut.

CIDIPPE.

Ma ſœur, voilà mon martyre.
Dans vos diſcours je me voi ;
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui ſe paſſe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raiſonnons un peu ſur cette affaire.
Quels charmes ſi puiſſans en elle ſont épars ?
Et par où, dites-moi, du grand ſecret de plaire,
L'honneur eſt-il acquis à ſes moindres regards ?
Que voit-on dans ſa perſonne,
Pour inſpirer tant d'ardeurs ?

Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs ?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeuneſſe,
On en tombe d'accord, je n'en diſconviens pas ;
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'aîneſſe,
Et ſe voit-on ſans appas ?
Eſt-on d'une figure à faire qu'on ſe raille ?
N'a-t-on point quelques traits & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelqu'air & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jeter quelques Amans ?
Ma ſœur, faites-moi la grace
De me parler franchement :
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au ſien doive céder la place ?
Et, dans quelque ajuſtement,
Trouvez-vous quelle m'efface ?

CIDIPPE.

Qui ? vous, ma ſœur ? Nullement.
Hier à la chaſſe, près d'elle,
Je vous regardai long-temps,
Et, ſans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais, moi, dites, ma ſœur, ſans me vouloir flatter,
Sont-ce des viſions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête ?

AGLAURE.

Vous, ma ſœur ? Vous avez, ſans nul déguiſement

Tout ce qui peut cauſer une amoureuſe flamme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me ſens toucher l'ame;
Et je ſerois votre amant,
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter ſur nous deux,
Qu'à ſes premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de ſoupirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les Dames, d'une voix,
Trouvent ſes attraits peu de choſe;
Et, du nombre d'Amans qu'elle tient ſous ſes loix,
Ma ſœur, j'ai découvert la cauſe.

CIDIPPE.

Pour moi, je la devine; & l'on doit préſumer
Qu'il faut que là-deſſous ſoit caché du myſtère.
Ce ſecret de tout enflammer
N'eſt point de la nature un effet ordinaire;
L'art de la Theſſalie entre dans cette affaire;
Et quelque main a ſu, ſans doute, lui former
Un charme pour ſe faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance ſe fonde;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,

C'eſt un air en tout temps déſarmé de rigueurs,
Des regards careſſans que la bouche ſeconde,
Un ſouris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'eſt plus aujourd'hui conſervée;
Et l'on n'eſt plus au temps de ces nobles fiertés,
Qui, par un digne eſſai d'illuſtres cruautés,
Vouloient voir d'un Amant la conſtance éprouvée.
De tout ce noble orgueil, qui nous ſéioit ſi bien,
On eſt bien deſcendu dans le ſiècle où nous ſommes;
Et l'on en eſt réduite à n'eſpérer plus rien,
A moins que l'on ſe jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le ſecret de l'affaire; & je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'eſt pour nous attacher à trop de bienſéance,
Qu'aucun Amant, ma ſœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop ſoutenir
L'honneur de notre ſexe, & de notre naiſſance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'eſpoir, plus que l'amour, eſt ce qui les attire;
Et c'eſt par-là que Pſiché nous ravit
Tous les Amans qu'on voit ſous ſon empire.
Suivons, ſuivons l'exemple, ajuſtons-nous au temps,
Abaiſſons nous, ma ſœur, à faire des avances;
Et ne ménageons plus de triſtes bienſéances,
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la penſée, & nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux Princes qui ſont les derniers arrivés.
Ils ſont charmans, ma ſœur, & leur perſonne entière
Me... Les avez-vous obſervés?

CIDIPPE.

Ah! ma ſœur, ils ſont faits tous deux d'une manière,
Que mon ame... Ce ſont deux Princes achevés.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendreſſe,
Sans ſe faire déshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que, ſans honte, une belle Princeſſe
Leur pourroit donner ſon cœur.

AGLAURE.

Les voici tous deux, & j'admire
Leur air & leur ajuſtement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

SCÈNE II.

CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

D'ou vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainſi ?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître ?

CLEOMENE.

On nous faiſoit croire qu'ici
La Princeſſe Pſiché, Madame, pourroit être.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de ſa préſence ?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes aſſez doux ;
Mais nous cherchons Pſiché dans notre impatience.

CIDIPPE.

Quelque choſe de bien preſſant
Vous doit, à la chercher, pouſſer tous deux, ſans doute.

CLEOMENE.

Le motif eſt aſſez puiſſant,
Puiſque notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce ſeroit trop à nous que de nous informer
Du ſecret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne prétendons point en faire de myſtère;
Auſſi-bien, malgré nous, paroîtroit-il au jour;
Et le ſecret ne dure guère,
Madame, quand c'eſt de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire
Que vous aimez Pſiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux ſoumis à ſon empire,
Nous allons, de concert, lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'eſt une nouveauté, ſans doute, aſſez bizarre,
Que deux rivaux ſi bien unis.

CLEOMENE.

Il eſt vrai que la choſe eſt rare,
Mais non pas impoſſible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Eſt-ce que dans ces lieux il n'eſt qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à ſéparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du ſang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLEOMENE.

Eſt-ce que l'on conſulte au moment qu'on s'enflamme?

Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute son ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire:
Et lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raison à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent.
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent;
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses Amans,
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essuyer de très-fâcheux momens,
Que les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide;
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour ſauver votre amitié;
Et l'on voit en vous deux un mérite ſi rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur ſe prépare.

CLEOMENE.

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater
Des bontés qui nous touchent l'ame;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Votre illuſtre pitié veut en vain nous diſtraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'eſt rien qui le puiſſe faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Pſiché.... La voici.

SCÈNE III.

PSICHÉ, CIDIPPE, AGLAURE, CLÉOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

VENEZ jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se disposo.

PSICHÉ.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyois pas la cause ;
Et j'aurois cru toute autre chose,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté ni naissance
A pouvoir mériter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE *à Psiché.*

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,

Est

Eſt ſans doute, Madame, un aveu téméraire ;
Mais tant de cœurs, près du trépas,
Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs ſut joindre dès l'enfance ;
Et ces tendres liens ſe ſont vus affermis
Par cent combats d'eſtime & de reconnoiſſance.
Du Deſtin ennemi les aſſauts rigoureux,
Les mépris de la mort, & l'aſpect des ſupplices,
Par d'illuſtres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié ſignalé les beaux nœuds :
Mais, à quelques eſſais qu'elle ſe ſoit trouvée,
Son grand triomphe eſt en ce jour ;
Et rien ne fait tant voir ſa conſtance éprouvée,
Que de ſe conſerver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, ſon illuſtre conſtance,
Aux loix qu'elle nous fait a ſoumis tous nos vœux ;
Elle vient, d'une douce & pleine déférence,
Remettre à votre choix le ſuccès de nos feux ;
Et, pour donner un poids à notre concurrence,
Qui des raiſons d'Etat entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, ſans répugnance,
D'unir nos deux Etats au ſort du plus heureux.

AGENOR.

Oui, de ces deux Etats, Madame,

Que ſous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un ſecours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du Roi votre père,
Nous nous ſacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'eſt au plus heureux faire un don néceſſaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHÉ.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux,
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fière;
Et vous me le parez tous deux d'une manière
Qu'on ne peut rien offrir qui ſoit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu ſuprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi,
Et j'y vois un mérite à s'oppoſer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'eſt pas à mon cœur qu'il faut que je défère,
Pour entrer ſous de tels liens;
Ma main, pour ſe donner, attend l'ordre d'un père,
Et mes ſœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, ſi l'on me rendoit ſur mes vœux abſolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois;
Et toute mon eſtime, entre vous ſuſpendue,
Ne pourroit ſur aucun laiſſer tomber mon choix.
A l'ardeur de votre pourſuite,

Je répondrois assez de mes vœux les plus doux ;
Mais c'est, parmi tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gênée,
A l'effort de votre amitié ;
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre,
Je vous préférerois tous deux avec ardeur ;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choisirois,
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice ;
Et je m'imputerois à barbare injustice,
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,
Pour en faire aucun malheureux ;
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme,
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me considère
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux ;
Et l'amitié me rend leur personne assez chère,
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLÉOMENE.

Un cœur dont l'amour est extrême,

Peut-il bien conſentir, hélas !
D'être donné par ce qu'il aime ?
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir ſuprême ;
Diſpoſez-en pour le trépas :
Mais pour une autre que vous même,
Ayez cette bonté, de n'en diſpoſer pas.

AGENOR.

Aux Princeſſes, Madame, on feroit trop d'outrage ;
Et c'eſt, pour leurs attraits, un indigne partage,
Que les reſtes d'une autre ardeur.
Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,
Pour aſpirer à cet honneur,
Où votre bonté nous appelle ;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait ſoupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me ſemble, ſans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on ſe fût expliqué ſur vous.
Nous croyez-vous un cœur ſi facile & ſi tendre ?
Et, lorſqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous ſi l'on veut vous prendre ?

CIDIPPE.

Je penſe que l'on a d'aſſez hauts ſentimens

Pour refuſer un cœur qu'il faut qu'on ſollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à ſon propre mérite
La conquête de ſes amans.

PSICHÉ.

J'ai cru pour vous, mes ſœurs, une gloire aſſez grande,
Si la poſſeſſion d'un mérite ſi haut....

SCENE IV.

PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, CLÉOMENE, AGENOR, LYCAS.

LYCAS *à Pſiché.*

AH, Madame!

PSICHÉ.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roi...

PSICHÉ.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHÉ.

De ce trouble ſi grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le ſaurez que trop tôt.

PSICHÉ.

Hélas ! que pour le Roi tu me donnes à craindre !

LYCAS.

Ne craignez que pour vous; c'eſt vous que l'on doit plaindre

PSICHÉ.

C'eſt pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi,
De ſavoir que je n'aye à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le ſujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéiſſe à qui m'envoie ici,
Madame, & qu'on vous laiſſe apprendre de ſa bouche,
Ce qui peut m'affliger ainſi.

PSICHÉ.

Allons ſavoir ſur quoi l'on craint tant ma foibleſſe.

SCÈNE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'eſt pas juſqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta triſteſſe.

LYCAS.

Hélas ! ce grand malheur dans la Cour répandu,
Voyez-le vous-même, Princeſſe,
Dans l'oracle qu'au Roi les Deſtins ont rendu.

Voici ſes propres mots que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon ame :

Que l'on ne penſe nullement
A vouloir de Pſiché conclure l'hyménée ;
Mais qu'au ſommet d'un mont elle ſoit promptement
En pompe funèbre menée ,
Et que de tous abandonnée ,
Pour époux elle attende en ces lieux conſtamment
Un monſtre dont on a la vue empoiſonnée ,
Un ſerpent qui répand ſon venin en tous lieux ,
Et trouble de ſa rage & la terre & les cieux.

Après un arrêt ſi ſévère ,
Je vous quitte & vous laiſſe à juger entre vous ,
Si, par de plus cruels & plus ſenſibles coups,
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colère.

SCÈNE VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA ſœur, que ſentez-vous à ce ſoudain malheur
Où nous voyons Pſiché par les Deſtins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que ſentez-vous, ma ſœur ?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je ſens que, dans mon cœur,
Je n'en ſuis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je ſens quelque choſe au mien,
Qui reſſemble aſſez à la joie.
Allons, le Deſtin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

La ſcène eſt changée en des rochers affreux, & fait voir dans l'éloignement une effroyable ſolitude.

C'eſt dans ce déſert que Pſiché doit être expoſée pour obéir à l'oracle. Une troupe de perſonnes affligées y viennent déplorer ſa diſgrace.

FEMMES *déſolees*, HOMMES *affligés*, *chantans & danſans.*

UNE FEMME *déſolée.*

DEH, piangéte al pianto mio,
Saſſi duri, antiche ſelve,
Lagrimate fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio!

PREMIER HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

SECOND HOMME *affligé.*

Ahi martire!

PREMIER HOMME *affligé.*

Cruda morte!

FEMME *déſolée*, & SECOND HOMME *affligé.*

Empia ſorte!

Les deux HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, ſtelle ! Ahi crudeltà !

UNE FEMME *déſolée.*

Riſpondete à miei lamenti,
Antri cavi, aſcoſe rupi,
Deh ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i meſti accenti.

PREMIER HOMME *affligé.*

Ahi dolore !

SECOND HOMME *affligé.*

Ahi martire !

PREMIER HOMME *affligé.*

Cruda morte !

FEMME *déſolée*, & SECOND HOMME *affligé.*

Empia ſorte !

Les deux HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, ſtelle ! Ahi crudeltà !

SECOND HOMME *affligé.*

Com'eſſer puo fra voi, ô Numi eterni,
Chi voglia eſtinta una beltà innocente ?
Ahi ! Che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli ſteſſi inferni.

PREMIER HOMME *affligé.*

Nume fiero !

SECOND HOMME *affligé.*

Dio ſevero !

Les deux HOMMES *affligés.*

Perche tanto rigor
Contro innocente cor ?
Ahi, Sentenza inudita !
Dar morte à la beltà, ch'altrui da vita !

ENTRÉE DE BALLET.

Six hommes affligés, & ſix femmes déſolées, expriment, en danſant, leur douleur par leurs attitudes.

UNE FEMME *déſolée.*

AHI, ch'indarno ſi tarda !
Non reſiſte a gli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel, l'Uom cede à sforza.

PREMIER HOMME *affligé.*

Ahi dolore !

SECOND HOMME *affligé.*

Ahi martire !

PREMIER HOMME *affligé.*

Cruda morte !

FEMME *déſolée*, & SECOND HOMME *affligé*.

Empia ſorte !

Les deux HOMMES *affligés*.

Che condanni à morir tanta beltà !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli ſtelle ! Ahi crudeltà !

Fin du premier Intermède.

ACTE II.

SCÊNE PREMIÈRE.

LE ROI, PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS, *Suite.*

PSICHÉ.

De vos larmes, Seigneur, la ſource m'eſt bien chère;
Mais c'eſt trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laiſſer régner les tendreſſes de père,
Juſque dans les yeux d'un grand Roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure;
Et j'en dois refuſer les touchantes faveurs.
Laiſſez moins, ſur votre ſageſſe,
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et ceſſez d'honorer mon deſtin par des pleurs
Qui dans le cœur d'un Roi montrent de la foibleſſe.

LE ROI.

Ah! ma fille, à ces pleurs laiſſe mes yeux ouverts.
Mon deuil eſt raiſonnable, encor qu'il ſoit extrême;
Et lorſque pour toujours on perd ce que je perds,
La Sageſſe, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadême
Veut qu'on ſoit inſenſible à ces cruels revers;

En vain de la raiſon les ſecours ſont offerts
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on aime;
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſuprême.
Je ne veux point, dans cette adverſité,
Parer mon cœur d'inſenſibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche.
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;
Et, de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je reſſens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un Roi montrer le cœur d'un homme.

PSICHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur;
Oppoſez, oppoſez un peu de réſiſtance
Aux droits qu'elle prend ſur un cœur
Dont mille événemens ont marqué la puiſſance.
Quoi! faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
A cette royale conſtance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuſe expérience?

LE ROI.

La conſtance eſt facile en mille occaſions.
Toutes les révolutions
Où nous peut expoſer la Fortune inhumaine,

La perte des grandeurs, les perſécutions,
Le poiſon de l'envie, & les traits de la haine,
N'ont rien que ne puiſſent, ſans peine,
Braver les réſolutions
D'une ame où la raiſon eſt un peu ſouveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire ſuccomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce ſont, ce ſont les rudes traits
De ces fatalités ſévères
Qui nous enlèvent pour jamais
Les perſonnes qui nous ſont chères.
La raiſon, contre de tels coups,
N'offre point d'armes ſecourables;
Et voilà, des Dieux en courroux,
Les foudres les plus redoutables
Qui ſe puiſſent lancer ſur nous.

PSICHÉ.

Seigneur, une douceur ici vous eſt offerte:
Votre hymen a reçu plus d'un préſent des Dieux;
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'ayent pris ſoin de réparer la perte.
Il vous reſte de quoi conſoler vos douleurs;
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princeſſes mes ſœurs,
Laiſſe à l'amitié paternelle
Où placer toutes ſes douceurs.

LE ROI.

Ah! de mes maux ſoulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me conſole.
C'eſt ſur mes déplaiſirs que j'ai les yeux ouverts;
Et, dans un deſtin ſi funeſte,
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reſte.

PSICHÉ.

Vous ſavez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire, en ces triſtes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux ſont maîtres ſouverains
Des préſens qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laiſſent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lorſqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je ſuis un don qu'ils ont fait à vos vœux;
Et quand, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'eſt ſans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah! cherche un meilleur fondement
Aux conſolations que ton cœur me préſente;
Et, de la fauſſeté de ce raiſonnement,

Ne

Ne fais point un accablement
A cette douleur ſi cuiſante,
Dont je ſouffre ici le tourment.
Crois-tu-là me donner une raiſon puiſſante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
Et, dans le procédé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur aſſaſſinante
Ne paroît-elle pas aux yeux ?
Vois l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné ;
Tu connoîtras par-là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un préſent que mon cœur ne leur demandoit pas ;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis, ſans joie, accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainſi que mes yeux,
S'eſt fait de ce préſent une douce habitude :
J'ai mis quinze ans de ſoins, de veilles & d'étude,
A me le rendre précieux ;
Je l'ai paré de l'aimable richeſſe
De mille brillantes vertus ;
En lui j'ai renfermé, par des ſoins aſſidus,
Tous les plus beaux tréſors que fournit la ſageſſe ;
A lui j'ai de mon ame attaché la tendreſſe ;
J'en ai fait de ce cœur le charme & l'alégreſſe,
La conſolation de mes ſens abattus.

Le doux eſpoir de ma vieilleſſe,
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux!
Et tu veux que je n'aye aucun ſujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je ſouffre l'atteinte!
Ah! leur pouvoir ſe joue avec trop de rigueur
Des tendreſſes de notre cœur.
Pour m'ôter leur préſent, leur falloit-il attendre
Que j'en euſſe fait tout mon bien?
Ou plutôt, s'ils avoient deſſein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSICHÉ.

Seigneur, redoutez la colère
De ces Dieux contre qui vous oſez éclater.

LE ROI.

Après ce coup, que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHÉ.

Ah! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.

LE ROI.

Ah! qu'ils ſouffrent du moins mes plaintes légitimes;
Ce m'eſt aſſez d'effort que de leur obéir;
Ce doit leur être aſſez que mon cœur t'abandonne
Au barbare reſpect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un ſort ſi rigoureux.

Mon juſte déſeſpoir ne ſauroit ſe contraindre ;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais ;
Je veux ſentir toujours la perte que je fais ;
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre ;
Je veux, juſqu'au trépas, inceſſamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me réparer.

PSICHÉ.

Ah ! de grace, Seigneur, épargnez ma foibleſſe ;
J'ai beſoin de conſtance en l'état où je ſuis.
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendreſſe.
Seuls, ils ſont aſſez forts, & c'eſt trop, pour mon cœur ;
De mon deſtin & de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconſolable.
Voici l'inſtant fatal de m'arracher de toi ;
Mais comment prononcer ce mot épouvantable !
Il le faut toutefois ; le Ciel m'en fait la loi ;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laiſſer en ce funeſte lieu.
Adieu ; je vais.... Adieu.

SCÈNE II.

PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHÉ.

Suivez le Roi, mes ſœurs, vous eſſuierez ſes larmes,
Vous adoucirez ſes douleurs ;
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous expoſiez encore à mes malheurs.
Conſervez-lui ce qui lui reſte ;
Le ſerpent que j'attends peut vous être funeſte,
Vous envelopper dans mon ſort,
Et me porter en vous une ſeconde mort.
Le Ciel m'a ſeule condamnée
A ſon haleine empoiſonnée ;
Rien ne ſauroit me ſecourir ;
Et je n'ai pas beſoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage,
De confondre nos pleurs avec vos déplaiſirs,
De mêler nos ſoupirs à vos derniers ſoupirs :
D'une tendre amitié ſouffrez ce dernier gage.

PSICHÉ.

C'eſt vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'eſt en votre faveur eſpérer un miracle,

Ou vous accompagner juſques au monument.

PSICHÉ.

Que peut-on ſe promettre après un tel oracle ?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'eſt ſans obſcurité,
On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre,
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire & que félicité.
Laiſſez-nous voir, ma ſœur, par une digne iſſue,
Cette frayeur mortelle heureuſement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne ſe montre plus doux.

PSICHÉ.

Ma ſœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en ſavez l'indiſpenſable loi.
Un père vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de ſa vieilleſſe;
Vous lui devez chacune un gendre & des neveux:
Mille Rois, à l'envi, vous gardent leur tendreſſe;
Mille Rois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.
L'Oracle me veut ſeule; &, ſeule auſſi, je veux
Mourir, ſi je puis, ſans foibleſſe,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux,
De ce que, malgré moi, la nature m'en laiſſe.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'eſt vous importuner.

CIDIPPE.

J'oſe dire un peu plus, ma ſœur, c'eſt vous déplaire.

PSICHÉ.

Non. Mais, enfin, c'eſt me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juſte & moins ſévère,
Vous envoyer le ſort que nous vous ſouhaitons,
Et que notre amitié ſincère,
En dépit de l'Oracle & malgré vous, eſpère.

PSICHÉ.

Adieu. C'eſt un eſpoir, ma ſœur, & des ſouhaits
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSICHÉ *ſeule.*

ENFIN, ſeule & toute à moi-même,
Je puis enviſager cet affreux changement,
Qui, du haut d'une gloire extrême,
Me précipite au monument.

Cette gloire étoit ſans ſeconde ;
L'éclat s'en répandoit juſqu'aux deux bouts du monde ;
Tout ce qu'il à de Rois ſembloient faits pour m'aimer ;
Tous leurs Sujets me prenant pour Déeſſe,
Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient ſans ceſſe.
Leurs ſoupirs me ſuivoient, ſans qu'il m'en coûtât rien ;
Mon ame reſtoit libre en captivant tant d'ames ;
Et j'étois, parmi tant de flammes,
Reine de tous le cœurs, & maîtreſſe du mien.
O Ciel ! m'auriez-vous fait un crime
De cette inſenſibilité ?
Déployez-vous ſur moi tant de ſévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'eſtime ?
Si vous m'impoſiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puiſque je ne pouvois le faire,
Que ne le faiſiez-vous pour moi ?
Que ne m'inſpiriez-vous ce qu'inſpire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, &.... Mais que vois-je ici ?

SCENE IV.

CLÉOMENE, AGENOR, PSICHÉ.

CLÉOMENE.

Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSICHÉ.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chassé deux sœurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands cœurs ;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGENOR.

Un serpent n'est pas invincible ;
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.
Nous aimons, & l'Amour fait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSICHÉ.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
Que tous ses traits n'ont pu toucher,
Qu'il dompte sa vengence au moment qu'elle éclate

Et vous aide à m'en arracher ?
Quand même vous m'auriez ſervie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit eſpérez-vous de qui ne peut aimer ?

CLÉOMENE.

Ce n'eſt point par l'eſpoir d'un ſi charmant ſalaire
Que nous nous ſentons animer ;
Nous ne cherchons qu'à ſatisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'oſe préſumer
Que jamais, quoi qu'il puiſſe faire,
Il ſoit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle Princeſſe, & vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons ; mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vôtre :
Et, ſi nous ne mourons en vous ſauvant le jour,
Quelqu'amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHÉ.

Vivez, Princes, vivez, & de ma deſtinée
Ne ſongez plus à rompre ou partager la loi :
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi ;
Le Ciel m'a ſeule condamnée.
Je penſe ouir déjà les mortels ſifflemens
De ſon Miniſtre qui s'approche,

Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,
Et, maîtreſſe qu'elle eſt de tous mes ſentimens,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foibleſſe, & mon cœur abattu
Ne ſoutient plus qu'à peine un reſte de vertu.
Adieu, Princes, fuyez qu'il ne vous empoiſonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à vos yeux encor qui les étonne;
Et, quand vous vous peignez un ſi proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras
Que l'eſpoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'on a fait parler celui qui l'a rendu.
Ce ne ſeroit pas un miracle
Que, pour un Dieu muet, un homme eût répondu;
Et, dans tous les climats, on n'a que trop d'exemples
Qu'il eſt, ainſi qu'ailleurs, des méchans dans les Temples.

CLÉOMENE.

Laiſſez-nous oppoſer au lâche raviſſeur
A qui le ſacrilège indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choiſi pour défenſeur
De la ſeule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'oſons prétendre à ſa poſſeſſion,
Du moins, en ſon péril, permettez-nous de ſuivre
L'ardeur & les devoirs de notre paſſion.

PSICHÉ.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes ſœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi ſont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles : quand je meurs,
Plaignez de mon deſtin les funeſtes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières.
Ce ſont mes volontés dernières;
Et l'on a reçu, de tout temps,
Pour ſouveraines loix, les ordres des mourans.

CLÉOMENE.

Princeſſe....

PSICHÉ.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir :
Ne me réduiſez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidèles.
Allez, laiſſez-moi ſeule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je ſens qu'on m'enlève, & l'air m'ouvre une route,
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes; adieu, pour la dernière fois :
Voyez ſi de mon ſort vous pouvez être en doute.
(*Pſiché eſt enlevée en l'air par deux Zéphirs.*)

AGENOR.

Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce rocher,
Prince, les moyens de la ſuivre.

CLÉOMENE.

Allons y chercher ceux de ne lui point ſurvivre.

SCÈNE V.

L'AMOUR *en l'air.*

ALLEZ mourir, rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux,
Pour avoir eu le cœur ſenſible aux mêmes charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un Palais
Où l'Amour de Pſiché veut eſſuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

Fin du ſecond Acte.

SECOND INTERMÊDE.

La ſcène ſe change en une Cour magnifique, ornée de colonnes de lapis, enrichies de figures d'or, qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour deſtine pour Pſiché.

VULCAIN, CYCLOPES, FÉES.

VULCAIN.

DÉPÊCHEZ, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux;
Que chacun pour lui s'intéreſſe;
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère;
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Faſſe vos ſoins les plus doux.

ENTRÉE DE BALLET.

Les Cyclopes achèvent en cadence de grands vaſes d'or que des Fées leur apportent.

VULCAIN.

SERVEZ bien un Dieu ſi charmant ;
Il ſe plaît dans l'empreſſement ;
Que chacun pour lui s'intéreſſe ;
N'oubliez rien de ce qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère ;
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de lui plaire
Faſſe vos ſoins les plus doux.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

LES Cyclopes & les Fées placent en cadence les vaſes d'or qui doivent être de nouveaux ornemens du Palais de l'Amour.

Fin du ſecond Intermède.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

ZEPHIRE.

Oui, je me ſuis galamment acquitté
De la commiſſion que vous m'avez donnée;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette Beauté,
Par le milieu des airs, doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,
Où vous pouvez, en liberté,
Diſpoſer de ſa deſtinée.
Mais vous me ſurprenez par ce grand changement
Qu'en votre perſonne vous faites;
Cette taille, ces traits, & cet ajuſtement,
Cachent tout-à-fait qui vous êtes;
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Auſſi ne veux-je pas qu'on puiſſe me connoître;
Je ne veux à Pſiché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux tranſports de cette vive ardeur
Que ſes doux charmes y font naître;
Et pour en exprimer l'amoureuſe langueur,

Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'impoſent des loix ;
J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPHIRE.

En tout vous êtes un grand Maître ;
C'eſt ici que je le connois.
Sous des déguiſemens de diverſe nature,
On a vu les Dieux amoureux
Chercher à ſoulager cette douce bleſſure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux ;
Mais en bon ſens vous l'emportez ſur eux,
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un ſuccès heureux
Près de l'aimable ſexe où l'on porte ſes vœux.
Oui, de ces formes-là l'aſſiſtance eſt bien forte ;
Et, ſans parler ni de rang, ni d'eſprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la ſorte,
Ne ſoupire guère à crédit.

L'AMOUR.

J'ai réſolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainſi toujours ;
Et l'on ne peut y trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il eſt temps de ſortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience ;
Il eſt temps déſormais que je devienne grand.

ZÉPHIRE.

ZÉPHIRE.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire ;
Et vous entrez dans un myſtère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement, ſans doute, irritera ma mère.

ZÉPHIRE.

Je prévois là-deſſus quelque peu de colère.
Bien que les diſputes des ans
Ne doivent point régner parmi les immortelles,
Votre mère Vénus eſt de l'humeur des Belles
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'eſt dans le procédé que l'on vous voit tenir ;
Et c'eſt l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir !
Cette haine, où ſes vœux prétendent que réponde
La puiſſance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laiſſons cela, Zéphire, & me dis ſi tes yeux
Ne trouvent pas Pſiché la plus belle du monde.
Eſt-il rien ſur la terre, eſt-il rien dans les cieux
Qui puiſſe lui ravir le titre glorieux
De Beauté ſans ſeconde ?
Mais je la vois, mon cher Zéphire,
Qui demeure ſurpriſe à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir ſon martyre,
Lui découvrir ſon deſtin glorieux,
Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire
Les ſoupirs, la bouche & les yeux.
En confident diſcret, je ſais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux myſtère.

SCENE II.

PSICHÉ *ſeule.*

Ou ſuis-je? Et, dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle ſavante main a bâti ce Palais,
Que l'Art, que la Nature pare
De l'aſſemblage le plus rare
Que l'œil puiſſe admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flatte;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois, ſous mes pas, que de l'or ou des fleurs.
Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un ſerpent?
Et lorſque, par leur vue, il amuſe & ſuſpend
De mon deſtin jaloux les rigueurs ſans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?

Non, non; c'eſt de ſa haine, en cruauté féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle & ſans ſeconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.
Que mon eſpoir eſt ridicule,
S'il croit par-là ſoulager mes douleurs!
Tout autant de momens que ma mort ſe recule,
Sont autant de nouveaux malheurs:
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monſtre qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, & faut il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le Ciel veut ma mort, ſi ma vie eſt un crime,
De ce peu qui m'en reſte oſe enfin t'emparer;
Je ſuis laſſe de murmurer
Contre un châtiment légitime.
Je ſuis laſſe de ſoupirer;
Viens, que j'achève d'expirer.

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSICHÉ, ZÉPHIRE.

L'AMOUR.

LE voilà, ce ſerpent, ce monſtre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé;
Et qui n'eſt pas, peut-être, à tel point effroyable,
Que vous vous l'êtes figuré.

PSICHÉ.

Vous, Seigneur, vous ſeriez ce monſtre dont l'oracle
A menacé mes triſtes jours;
Vous qui ſemblez plutôt un Dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon ſecours?

L'AMOUR.

Quel beſoin de ſecours au milieu d'un Empire,
Où tout ce qui reſpire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monſtre que moi?

PSICHÉ.

Qu'un monſtre tel que vous inſpire peu de crainte,
Et que, s'il a quelque poiſon,
Une ame auroit peu de raiſon
De haſarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,
Dont tout le cœur craindroit la guériſon!

A peine je vous vois, que mes frayeurs ceſſées
Laiſſent évanouir l'image du trépas,
Et que je ſens couler, dans mes veines glacées,
Un je ne ſais quel feu que je ne connois pas.
J'ai ſenti de l'eſtime & de la complaiſance,
De l'amitié, de la reconnoiſſance;
De la compaſſion les chagrins innocens
M'en ont fait ſentir la puiſſance;
Mais je n'ai point encor ſenti ce que je ſens.
Je ne ſais ce que c'eſt; mais je ſais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme.
Plus j'ai les yeux ſur vous, plus je m'en ſens charmer.
Tout ce que j'ai ſenti n'agiſſoit point de même,
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, ſi je ſavois ce que c'eſt que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoiſonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui ſemblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! plus ils ſont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher ſur eux.
Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquaſſiez le trouble où je vous vois?
Vous ſoupirez, Seigneur, ainſi que je ſoupire;
Vos ſens, comme les miens, paroiſſent interdits.
C'eſt à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'eſt moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Pſiché, l'ame toujours ſi dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour, en ce moment, ſe paye avec uſure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment eſt venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des ſoupirs ſi long-temps retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de tranſports auſſi doux qu'inconnus,
Auſſi ſenſiblement tout-à-la-fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours,
Dont cette ame inſenſible a profané le cours.

PSICHÉ.

N'aimer point, c'eſt donc un grand crime?

L'AMOUR.

En ſouffrez-vous un rude châtiment?

PSICHÉ.

C'eſt punir aſſez doucement.

L'AMOUR.

C'eſt lui choiſir ſa peine légitime,
Et ſe faire juſtice en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSICHÉ.

Que n'ai-je été plutôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.

Je devrois en rougir, ou le dire plus bas ;
Mais le ſupplice a trop d'appas.
Permettez que, tout haut, je le die & redie :
Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.
Ce n'eſt point moi qui parle, & de votre préſence
L'empire ſurprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'eſt en vain qu'en ſecret ma pudeur s'en offenſe,
Que le ſexe & la bienſéance
Oſent me faire d'autres loix ;
Vos yeux de ma réponſe eux-mêmes ſont le choix,
Et ma bouche aſſervie à leur toute-puiſſance,
Ne me conſulte plus ſur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Pſiché, croyez ce qu'ils vous diſent,
Ces yeux qui ne ſont point jaloux ;
Qu'à l'envi les vôtres m'inſtruiſent
De tout ce qui ſe paſſe en vous.
Croyez-en ce cœur qui ſoupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un ſoupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'eſt le langage le plus doux ;
C'eſt le plus fort, c'eſt le plus sûr de tous.

PSICHÉ.

L'intelligence en étoit dûe
A nos cœurs, pour les rendre également contens.

J'ai ſoupiré, vous m'avez entendue;
Vous ſoupirez, je vous entends.
Mais ne me laiſſez pas en doute,
Seigneur, & dites-moi ſi, par la même route,
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute?
Quand j'y ſuis arrivée, étiez-vous attendu?
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un ſouverain empire,
Comme vous l'avez ſur mon cœur;
L'Amour m'eſt favorable, & c'eſt en ſa faveur
Qu'à mes ordres Eole a ſoumis le Zéphire.
C'eſt l'Amour qui, pour voir mes feux récompenſés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'Amans ſe ſont débarraſſés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obſtacle
De tant de ſoupirs empreſſés
Qui ne méritoient pas de vous être adreſſés.
Ne me demandez point quelle eſt cette province,
Ni le nom de ſon Prince.
Vous le ſaurez quand il en ſera temps.
Je veux vous acquérir, mais c'eſt par mes ſervices,
Par des ſoins aſſidus, & par des vœux conſtans,
Par les amoureux ſacrifices
De tout ce que je ſuis,
De tout ce que je puis,

Sans que l'éclat du rang pour moi vous ſollicite,
Sans que de mon pouvoir je me faſſe un mérite;
Et bien que Souverain dans cet heureux ſéjour,
Je ne vous veux, Pſiché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princeſſe, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens;
Vous y verrez des bois & des prairies
Conteſter ſur leurs agrémens
Avec l'or & les pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmans;
De cent beautés vous y ſerez ſervie,
Qui vous adoreront ſans vous porter envie,
Et brigueront, à tous momens,
D'une ame ſoumiſe & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHÉ.

Mes volontés ſuivent les vôtres;
Je n'en ſaurois plus avoir d'autres:
Mais votre oracle, enfin, vient de me ſéparer
De deux ſœurs & du Roi mon père,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour diſſiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaiſirs ſe voit pour moi comblée,
Souffrez que mes ſœurs ſoient témoins
Et de ma gloire & de vos ſoins.

Prêtez-leur, comme àmoi, les aîles du Zéphire,
Qui leur puiſſent de votre Empire,
Ainſi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je reſpire;
Faites-leur de ma perte admirer le ſuccès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Pſiché, toute votre ame;
Ce tendre ſouvenir d'un père & de deux ſœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
Ne ſongez qu'à m'aimer, ne ſongez qu'à me plaire;
Et, quand de tels ſoucis oſent vous en diſtraire....

PSICHÉ.

Des tendreſſes du ſang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le ſuis, ma Pſiché, de toute la Nature.
Les rayons du ſoleil vous baiſent trop ſouvent;
Vos cheveux ſouffrent trop les careſſes du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure:
L'air même que vous reſpirez,
Avec trop de plaiſir paſſe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche
Et, ſi-tôt que vous ſoupirez,
Je ne ſais quoi, qui m'effarouche,
Craint, parmi vos ſoupirs, des ſoupirs égarés.

Mais vous voulez vos ſœurs ; allez, partez Zéphire ;
Pſiché le veut, je ne l'en puis dédire.

(*Zéphire s'envole.*)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, PSICHÉ.

L'AMOUR.

QUAND vous leur ferez voir ce bienheureux ſéjour,
De ſes tréſors faites-leur cent largeſſes,
Prodiguez-leur careſſes ſur careſſes ;
Et du ſang, s'il ſe peut, épuiſez les tendreſſes,
Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y mêlerai point d'importune préſence ;
Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens :
Vous ne ſauriez pour eux avoir de complaiſance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHÉ.

Votre amour me fait une grace,
Dont je n'abuſerai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.

Et vous, petits Amours, & vous, jeunes Zéphirs,
Qui, pour armes, n'avez que de tendres ſoupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma Princeſſe
Vous avez ſenti d'alégreſſe.

Fin du troiſième Acte.

TROISIEME INTERMEDE.

L'AMOUR, PSICHÉ,

Un ZÉPHIR *chantant*, deux AMOURS *chantans*, Troupe d'AMOURS & de ZÉPHIRS *danſans*.

ENTRÉE DE BALLET.

Les Amours & les Zéphirs, pour obéir à l'Amour, marquent par leurs danſes la joie qu'ils ont de voir Pſiché.

UN ZÉPHIR.

AIMABLE jeuneſſe,
Suivez la tendreſſe;
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'eſt pour vous ſurprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter les ſoupirs,
Et craindre leurs deſirs:
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.

DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

PREMIER AMOUR.

Un cœur jeune & tendre
Eſt obligé de ſe rendre ;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détours.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour ;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND AMOUR.

Pourquoi ſe défendre ?
Que ſert-il d'attendre ?
Quand on perd un jour,
On le perd ſans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour ;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux troupes d'Amours & de Zéphirs recommencent leurs danſes.

LE ZÉPHIR.

L'AMOUR a des charmes,
Rendons-lui les armes;
Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs.
Un cœur, pour le ſuivre,
A cent maux ſe livre.
Il faut, pour goûter ſes appas,
Languir juſqu'au trépas;
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

PREMIER AMOUR.

On craint, on eſpère;
Il faut du myſtère:
Mais on n'obtient guère
De bien ſans tourment.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

SECOND AMOUR.

Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer & que plaire ?
C'eſt un ſoin charmant,
Que l'emploi d'un Amant.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

Fin du troiſième Intermède.

ACTE

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente un jardin ſuperbe & charmant : on y voit des berceaux de verdure ſoutenus par des thermes d'or, décorés par des vaſes d'orangers, & par des arbres chargés de toutes ſortes de fruits. Le milieu du Théâtre eſt rempli des fleurs les plus belles & les plus rares. On découvre dans l'enfoncement pluſieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines & de ſtatues ; & toute cette vue ſe termine par un magnifique Palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

JE n'en puis plus, ma ſœur ; j'ai vu trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a vu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'eſprit ;
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traite,
Et que ſa largeſſe indiſcrette

Prodigue aveuglément, épuiſe, unit d'efforts,
Pour faire de tant de tréſors
Le partage d'une cadette!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos ſentimens;
J'ai les mêmes chagrins; & dans ces lieux charmans
Tout ce qui vous déplaît me bleſſe;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous m'accable, & me laiſſe
L'amertume dans l'ame & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma ſœur, il n'eſt point de Reines
Qui, dans leur propre Etat, parlent en Souveraines
Comme Pſiché parle en ces lieux.
On l'y voit obéie avec exactitude;
Et de ſes volontés une amoureuſe étude
Les cherche juſque dans ſes yeux.
Mille beautés s'empreſſent autour d'elle,
Et ſemblent dire à nos regards jaloux,
Quels que ſoient nos attraits, elle eſt encor plus belle,
Et nous, qui la ſervons, le ſommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute;
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
Flore, qui s'attache à ſes pas,
Répand à pleines mains, autour de ſa perſonne,
Ce qu'elle a de plus doux appas.
Zéphire vole aux ordres qu'elle donne;

Et ſon Amante & lui s'en laiſſant trop charmer,
Quittent, pour la ſervir, les ſoins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à ſon ſervice,
Elle aura bientôt des Autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels,
De qui l'audace & le caprice
Contre nous, à toute heure, en ſecret révoltés,
Oppoſent à nos volontés
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que, dans notre Cour,
Tant de cœurs, à l'envi, nous l'euſſent préférée;
Ce n'étoit pas aſſez que, de nuit & de jour,
D'une foule d'Amans elle y fût adorée.
Quand nous nous conſolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un oracle,
Elle a voulu, de ſon deſtin nouveau,
Faire, en notre préſence, éclater le miracle,
Et choiſir nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous ſouhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me déſeſpère,
C'eſt cet Amant parfait & ſi digne de plaire,
Qui ſe captive ſous ſes lois.
Quand nous pourrions choiſir entre tous les Monarques,
En eſt-il un, de tant de Rois,

Qui porte de ſi nobles marques ?
Se voir du bien par-delà ſes ſouhaits,
N'eſt ſouvent qu'un bonheur qui fait des miſérables;
Il n'eſt ni train pompeux, ni ſuperbes palais,
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables:
Mais avoir un Amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chèrement aimée,
C'eſt un bonheur ſi haut, ſi relevé,
Que ſa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma ſœur, nous en mourrions d'ennui.
Songeons plutôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.

PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE,

PSICHÉ.

JE viens vous dire adieu; mon Amant vous renvoie,
Et ne ſauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
Qu'il prend de ſe voir ſeul à me conſidérer.

Dans un ſimple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du ſang je lui vole,
Quand je les partage à des ſœurs.

AGLAURE.

La jalouſie eſt aſſez fine,
Et ces délicats ſentimens
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empreſſemens,
Paſſe le commun des Amans.
Je vous en parle ainſi, faute de le connoître.
Vous ignorez ſon nom & ceux dont il tient l'être;
Nos eſprits en ſont alarmés.
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir ſuprême,
Bien au delà du diadême;
Ses tréſors ſous vos pas confuſément ſemés,
Ont de quoi faire honte à l'abondance même;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime;
Il vous charme & vous le charmez;
Votre félicité, ma ſœur, ſeroit extrême,
Si vous ſaviez qui vous aimez.

PSICHÉ.

Que m'importe? j'en ſuis aimée.
Plus il me voit, plus je lui plais.
Il n'eſt point de plaiſirs dont l'ame ſoit charmée,
Qui ne préviennent mes ſouhaits;
Et je vois mal de quoi la vôtre eſt alarmée,
Quand tout me ſert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous ſerve,
Si toujours cet Amant vous cache ce qu'il eſt ?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit ; en vain tout vous y plaît ;
Le véritable amour ne fait point de réſerve ;
Et qui s'obſtine à ſe cacher,
Sent quelque choſe en ſoi qu'on lui peut reprocher.
Si cet Amant devient volage,
Car ſouvent, en amour, le change eſt aſſez doux,
Et j'oſe le dire entre nous,
Pour grand que ſoit l'éclat dont brille ce viſage,
Il en peut être ailleurs d'auſſi belles que vous :
Si, dis-je, un autre objet ſous d'autres loix l'engage,
Si, dans l'état où je vous voi,
Seule en ſes mains, & ſans défenſe,
Il va juſqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette inſolence ?

PSICHÉ.

Ma ſœur, vous me faites trembler.
Juſte Ciel ! pourrois-je être aſſez infortunée...

CIDIPPE.

Que ſait-on ſi déjà les nœuds de l'hyménée...

PSICHÉ.

N'achevez pas ; ce ſeroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les aîles du Zéphire,
Et de nouveaux plaiſirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'impoſture;
Peut-être ce palais n'eſt qu'un enchantement;
Et ces lambris dorés, ces amas de richeſſes
Dont il achète vos tendreſſes,
Dès qu'il ſera laſſé de ſouffrir vos careſſes,
Diſparoîtront en un moment.
Vous ſavez, comme nous, ce que peuvent les charmes.

PSICHÉ.

Que je ſens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSICHÉ.

Adieu, mes ſœurs; finiſſons l'entretien.
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; & demain, ſi je puis,
Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand ſur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante & merveilleuse histoire.

PSICHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et, quand vous lui peindrez un si charmant empire...

AGLAURE.

Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire;
Et n'avons pas besoin, sur ce point, de leçons.

(*Un nuage descend, qui enveloppe les deux sœurs de Psiché; Zéphire les enlève dans les airs.*)

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSICHÉ.

L'AMOUR.

Enfin, vous êtes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quels excès ont les douceurs
Qu'une sincère ardeur inspire
Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie,
Elle n'a pour objet de ses ravissemens,

Que de voir cette ardeur de même ardeur ſuivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux ſur vos deſirs,
Et de ce qui vous plaît, faire tous mes plaiſirs.
Mais d'où vient qu'un triſte nuage
Semble offuſquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t-il quelque choſe en ces lieux ?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

PSICHÉ.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'eſt-ce donc ? Et d'où vient mon malheur ?
J'entends moins de ſoupirs d'amour que de douleur ;
Je vois de votre teint les roſes amorties
Marquer un déplaiſir ſecret ;
Vos ſœurs à peine ſont parties,
Que vous ſoupirez de regret.
Ah ! Pſiché, de deux cœurs quand l'ardeur eſt la même,
Ont-ils des ſoupirs différens ?
Et, quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on ſonger à des parens !

PSICHÉ.

Ce n'eſt point-là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Eſt-ce l'abſence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ?

PSICHÉ.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal!
Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne ſoupçon que vous avez formé.
Vous ne connoiſſez pas quel eſt votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime; & depuis que j'ai vu la lumière,
Je me ſuis montrée aſſez fière
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roi;
Et s'il vous faut ouvrir mon ame toute entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque triſteſſe
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin ſe mêle à toute ma tendreſſe,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cauſe;
Peut-être, la ſachant, voudrez-vous m'en punir;
Et ſi j'oſe aſpirer encore à quelque choſe,
Je ſuis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Eh! ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoiſſiez mal quel eſt votre mérite,
Ou feigniez de ne pas ſavoir
Quel eſt ſur moi votre abſolu pouvoir?
Ah! ſi vous en doutez, ſoyez déſabuſée.
Parlez.

PSICHÉ.

J'aurai l'affront de me voir refuſée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs ſentimens ;
L'expérience en eſt aiſée.
Parlez, tout ſe tient prêt à vos commandemens.
Si, pour m'en croire, il vous faut des ſermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flamme ;
Et, ſi ce n'eſt aſſez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Stix, comme jurent les Dieux.

PSICHÉ.

J'oſe craindre un peu moins, après cette aſſurance.
Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance ;
Je vous adore & vous m'aimez ;
Mon cœur en eſt ravi, mes ſens en ſont charmés.
Mais parmi ce bonheur ſuprême,
J'ai le malheur de ne ſavoir qui j'aime.
Diſſipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un ſi parfait Amant.

L'AMOUR.

Pſiché ! que venez-vous de dire ?

PSICHÉ.

Que c'eſt le bonheur où j'aſpire ;
Et ſi vous ne me l'accordez....

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en ſuis plus le maître :
Mais vous ne ſavez pas ce que vous demandez.

Laiſſez-moi mon ſecret. Si je me fais connoître,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le ſeul remède eſt de vous en dédire.

PSICHÉ.

C'eſt-là ſur vous mon ſouverain empire ?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je ſuis tout à vous.
Mais, ſi nos feux vous ſemblent doux,
Ne mettez point d'obſtacle à leur charmante ſuite ;
Ne me forcez point à la fuite ;
C'eſt le moindre malheur qui nous puiſſe arriver
D'un ſouhait qui vous a ſéduite.

PSICHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver ;
Mais je ſais ce que j'en dois croire.
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire ;
Et ne me cachez plus pour quel illuſtre choix
J'ai rejeté es vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous ?

PSICHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous ſaviez, Pſiché, la cruelle aventure
Que par-là vous vous attirez....

PSICHÉ.

Seigneur, vous me déſeſpérez.

L'AMOUR.

Penſez-y bien ; je puis encor me taire.

PSICHÉ.

Faites-vous des ſermens pour n'y point ſatisfaire ?

L'AMOUR.

Hé bien, je ſuis le Dieu le plus puiſſant des Dieux,
Abſolu ſur la terre, abſolu dans les cieux ;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir eſt ſuprême :
En un mot, je ſuis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois bleſſé pour vous ;
Et, ſans la violence, hélas ! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés ſont ſatisfaites ;
Vous avez ſu qui vous aimiez ;
Vous connoiſſez l'Amant que vous charmiez :
Pſiché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter ;
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire.
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
Ce palais, ces jardins avec moi diſparus,
Vont faire évanouir votre naiſſante gloire.
Vous n'avez pas voulu m'en croire ;

Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Deſtin, ſous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux enſemble,
Vous va montrer ſa haine, & me chaſſe d'ici.
(L'Amour s'envole, & le jardin s'évanouit.)

SCÈNE IV.

Le Théâtre repréſente un déſert, & les bords ſauvages d'un Fleuve.

PSICHÉ, LE DIEU DU FLEUVE *aſſis ſur un amas de roſeaux, & appuyé ſur une urne.*

PSICHÉ.

CRUEL Deſtin ! funeſte inquiétude !
Fatale curioſité !
Qu'avez-vous fait, affreuſe ſolitude,
De toute ma félicité ?
J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment ;
Et je me vois ſeule, éplorée,
Au milieu d'un déſert, où, pour accablement,
Et confuſe & déſeſpérée,
Je ſens croître l'amour quand j'ai perdu l'Amant.
Le ſouvenir m'en charme & m'empoiſonne,
Sa douceur tyranniſe un cœur infortuné
Qu'aux plus cuiſans chagrins ma flamme a condamné.

O Ciel ! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laiſſe-t il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens, inépuiſable & pure,
Maître des hommes & des Dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Êtes-vous pour jamais diſparu de mes yeux?
Je vous en ai banni moi-même :
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne ſoupçon mon cœur s'eſt alarmé;
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'eſt le parti qui ſeul me reſte à ſuivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des ſouhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces triſtes ſables,
Enſevelis mon crime dans tes flots;
Et, pour finir des maux ſi déplorables,
Laiſſe-moi dans ton lit aſſurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas ſouilleroit mes ondes,
Pſiché, le Ciel te le défend;
Et peut-être qu'après des douleurs ſi profondes,
Un autre ſort t'attend.
Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :
Je la vois qui te cherche & qui te veut punir;

L'amour du fils a fait la haine de la mère.
Fuis, je saurai la retenir.

PSICHÉ.

J'attends ses fureurs vengeresses;
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux ni Déesses,
Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V.

VÉNUS, PSICHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

VÉNUS.

ORGUEILLEUSE PSICHÉ, vous osez donc m'attendre,
Après m'avoir, sur terre, enlevé mes honneurs;
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?
J'ai vu mes Temples désertés;
J'ai vu tous les mortels, séduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme si c'étoit peu que mes ressentimens.

PSICHÉ.

PSICHÉ.

Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Eſt-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconſidérée
Laiſſoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je ſuis ce que le Ciel m'a faite;
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal ſatisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous préſenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour ſe faire adorer, n'a qu'à ſe faire voir.

VENUS.

Il falloit vous en mieux défendre.
Ces reſpects, ces encens ſe doivent refuſer;
Et, pour les mieux déſabuſer,
Il falloit, à leurs yeux, vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur.
Vous avez bien fait plus: votre humeur arrogante
Sur le mépris de mille Rois,
Juſques aux cieux a porté de ſon choix
L'ambition extravagante.

PSICHÉ.

J'aurois porté mon choix, Déeſſe, juſqu'aux cieux?

VENUS.

Votre insolence est sans seconde.
Dédaigner tous les Rois du monde;
N'est-ce pas aspirer aux Dieux?

PSICHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me réservoit toute à lui,
En puis-je être coupable? Et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VENUS.

Psiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

PSICHÉ.

Eh! m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître?

VENUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?
C'est votre fils, vous savez son pouvoir.
Vous en connoissez le mérite.

VENUS.

Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,

Un fils qui me rend mal ce qu'il ſait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flatter ſes indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne bleſſe plus perſonne
Qui vienne à mes autels implorer mon ſecours.
Vous m'en avez fait un rebelle:
On m'en verra vengée, & hautement ſur vous;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu ſoupire à ſes genoux.
Suivez-moi, vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, & préparez autant de patience
Qu'on vous voit de préſomption.

Fin du quatrième Acte.

QUATRIEME INTERMEDE.

LA SCENE représente les Enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots ſont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable eſt bornée par des ruines enflammées; &, au milieu de ſes flots agités, au travers d'une gueule affreuſe, paroît le palais infernal de Pluton.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

DES FURIES ſe réjouiſſent d'avoir allumé la rage dans l'ame de la plus douce des Divinités.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

DES LUTINS faiſant des ſauts périlleux, ſe mêlent avec les Furies, & eſſayent d'épouvanter Pſiché; mais les charmes de ſa beauté obligent les Furies & les Lutins à ſe retirer.

Fin du quatrième Intermède.

ACTE V.

Pſiché paſſe dans une barque, & paroît avec la boëte qu'elle a demandée à Proſerpine de la part de Vénus.

SCENE PREMIERE.

PSICHÉ.

EFFROYABLES replis des ondes infernales,
Noirs palais où Mégère & ſes ſœurs ſont leur cour,
Eternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'intervalles,
Eſt-il dans votre affreux ſéjour
Quelques peines qui ſoient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être aſſouvie;
Et, depuis qu'à ſes loix je me trouve aſſervie,
Depuis qu'elle me livre à ſes reſſentimens,
Il m'a fallu, dans ces cruels momens,
Plus d'une ame & plus d'une vie,
Pour remplir ſes commandemens.
Je ſouffrirois tout avec joie,
Si, parmi les rigueurs que ſa haine déploie,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable Amant.

Je n'oſe le nommer; ma bouche criminelle,
D'avoir trop exigé de lui,
S'en eſt rendue indigne; &, dans ce dur ennui,
La ſouffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaiſſant trépas,
Eſt celle de ne le voir pas.
Si ſon courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il fallût ſouffrir, je ne ſouffrirois rien.
Oui, Deſtins, s'il calmoit cette juſte colère,
Tous mes malheurs ſeroient finis.
Pour me rendre inſenſible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter; il partage ma peine,
Il voit ce que je ſouffre, & ſouffre comme moi.
Tout ce que j'endure le gêne;
Lui-même il s'en impoſe une amoureuſe loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'eſt lui qui me ſoutient, c'eſt lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir;
Il garde la tendreſſe où ſon feu le convie,
Et prend ſoin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures ſombres,
J'entrevois s'avancer vers moi?

SCÈNE II.

PSICHÉ, CLEOMENE, AGENOR.

PSICHÉ.

CLÉOMENE, Agénor, eſt-ce vous que je voi ?
Qui vous a ravi la lumière ?

CLÉOMENE.

La plus juſte douleur, qui, d'un beau déſeſpoir,
Nous eût pu fournir la matière.
Cette pompe funèbre, où du ſort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injuſtice la plus entiére.

AGENOR.

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit, au-lieu d'époux,
Un ſerpent dont ſoudain vous ſeriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repouſſer ſa rage, ou mourir avec vous.
Vous le ſavez, Princeſſe ; & lorſqu'à notre vue,
Par le milieu des airs vous êtes diſparue,
Du haut de ce rocher, pour ſuivre vos Beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuſe joie
D'offrir pour vous au monſtre une première proie,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportés,
Nous nous ſommes précipités.

CLÉOMENE.

Heureuſement déçus au ſens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,
Et ſu que le ſerpent prêt à vous dévorer,
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout Dieu qu'il eſt, vous adorant lui même,
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir ſuivie,
Nous jouiſſons ici d'un trépas aſſez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revus jamais.
Heureux ſi nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reſte,
Après qu'on a porté les miens au dernier point?
Uniſſons nos ſoupirs dans un ſort ſi funeſte;
Les ſoupirs ne s'épuiſent point:
Mais vous ſoupireriez, Princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu ſurvivre à mes malheurs;
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'eſt point pour vous que je meurs.

CLÉOMENE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
N'a fait que vous laſſer du récit de nos maux ?

PSICHÉ.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'euſſiez été rivaux.
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables
Pour mépriſer aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pu, ſans être injuſte ni cruelle,
Nous refuſer un cœur réſervé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Deſtin nous rappelle
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loiſir de me dire
Quel eſt ici votre ſéjour ?

CLÉOMENE.

Dans des bois toujours verds, où d'amour on reſpire,
Auſſi-tôt qu'on eſt mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y ſoupire
Sous les plus douces loix de ſon heureux empire,
Et l'éternelle nuit n'oſe en chaſſer le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inſpire,
Et dont aux Enfers même il ſe fait une Cour.

AGENOR.

Vos envieuſes ſœurs, après nous deſcendues,
Pour vous perdre ſe ſont perdues;
Et l'une & l'autre, tour-à-tour,
Pour le prix d'un conſeil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la roue, & tantôt le vautour.
L'Amour, par les Zéphirs, s'eſt fait prompte juſtice
De leur envenimée & jalouſe malice;
Ces miniſtres aîlés de ſon juſte courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
Où le ſpectacle affreux de leurs corps déchirés,
N'étale que le moindre & le premier ſupplice
De ces conſeils, dont l'artifice
Fait les maux dont vous ſoupirez.

PSICHÉ.

Que je les plains!

CLÉOMENE.

Vous êtes ſeule à plaindre:
Mais nous demeurons trop à vous entretenir;
Adieu. Puiſſions-nous vivre en votre ſouvenir!
Puiſſiez-vous, & bientôt, n'avoir plus rien à craindre!
Puiſſe, & bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à côté des Dieux;
Et rallumant un feu qui ne ſe puiſſe éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux,
D'augmenter le jour en ces lieux!

SCÈNE III.

PSICHÉ *seule.*

PAUVRES AMANS! Leur amour dure encore!
Tout morts qu'ils ſont, l'un & l'autre m'adore,
Moi dont la dureté reçut ſi mal leurs vœux.
Tu n'en fais pas ainſi, toi qui ſeul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui briſe de ſi beaux nœuds!
Ne me fuis plus, & ſouffre que j'eſpère
Que tu pourras un jour rabaiſſer l'œil ſur moi,
Qu'à force de ſouffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai ſouffert m'a trop défigurée,
Pour rappeler un tel eſpoir.
L'œil abattu, triſte, déſeſpérée,
Languiſſante & décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle, impoſſible à prévoir,
Ma beauté, qui t'a plu, ne ſe voit réparée?
Je porte ici de quoi la réparer;
Ce tréſor de beauté divine,
Qu'en mes mains, pour Vénus, a remis Proſerpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puiſque Vénus, la Beauté même,

Les demande pour ſe parer.
En dérober un peu, ſeroit-ce un ſi grand crime ?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'eſt fait mon Amant,
Pour regagner ſon cœur & finir mon tourment,
Tout n'eſt-il pas trop légitime ?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offuſquent le cerveau,
Et que vois-je ſortir de cette boëte ouverte ?
Amour, ſi ta pitié ne s'oppoſe à ma perte,
Pour ne revivre plus, je deſcends au tombeau.

(*Pſiché s'évanouit.*)

SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHÉ *évanouie.*

L'AMOUR.

VOTRE péril, Pſiché, diſſipe ma colère,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point ceſſé ;
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez ſu déplaire,
Je ne me ſuis intéreſſé
Que contre celle de ma mère,
J'ai vu tous vos travaux, j'ai ſuivi vos malheurs ;
Mes ſoupirs ont par-tout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moi ; je ſuis encor le même.
Quoi, je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Pſiché, que vous m'aimez !
Eſt-ce que pour jamais vos beaux yeux ſont fermés,

Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?
O Mort ! devois-tu prendre un dard si criminel ?
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie ?
Combien de fois, ingrate Déité,
Ai-je grossi ton noir Empire
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche Beauté ?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidèles Amans,
A force de raviſſemens ?
Vas, je ne bleſſerai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs,
Qui nourriſſent du ciel les immortelles flammes,
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'Amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable mère,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez, à votre tour, l'effet de ma colère.
Vous voulez me faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi ;
Vous qui portez un cœur ſenſible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre.
Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups
Qui ne ſeront ſuivis que de chagrins jaloux ;
Je vous accablerai de honteuſes ſurpriſes,

Et choiſirai par-tout, à vos vœux les plus doux,
Des Adonis & des Anchiſes
Qui n'auront que haine pour vous.

SCÈNE V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ *évanouie.*

VÉNUS.

LA menace eſt reſpectueuſe;
Et d'un enfant qui fait le révolté,
La colère préſomptueuſe....

L'AMOUR.

Je ne ſuis plus enfant, & je l'ai trop été,
Et ma colère eſt juſte autant qu'impétueuſe.

VÉNUS.

L'impétuoſité s'en devroit retenir,
Et vous pourriez vous ſouvenir
Que vous me devez la naiſſance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relèvent de ma puiſſance;
Que mon arc de la vôtre eſt l'unique ſoutien;
Que, ſans mes traits, elle n'eſt rien;
Et que, ſi les cœurs les plus braves,

En triomphe, par vous, ſe ſont laiſſés traîner,
Vous n'avez jamais fait d'eſclaves,
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naiſſance
Qui tyranniſent mes deſirs;
Et, ſi vous ne voulez perdre mille ſoupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnoiſſance,
Vous qui tenez de ma puiſſance
Et votre gloire & vos plaiſirs.

VÉNUS.

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous rendue?
Et, quand vous avez vu mes autels déſolés,
Mes Temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Pſiché, qui me les a volés?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à ſon ame enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée!
Vous avez contre moi ſéduit des Immortels;
C'eſt pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont cachée,

Qu'Apollon même ſuborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit ſi bien arrachée,
Que, ſi ſa curioſité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a miſe,
Votre Pſiché; ſon ame va partir;
Voyez; & ſi la vôtre en eſt encore épriſe,
Recevez ſon dernier ſoupir.
Menacez, bravez-moi cependant qu'elle expire,
Tant d'inſolence vous ſied bien;
Et je dois endurer, quoi qu'il vous plaiſe dire,
Moi qui, ſans vos traits, ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déeſſe impitoyable;
Le Deſtin l'abandonne à tout votre courroux:
Mais ſoyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un ſpectacle aſſez doux,
De voir, d'un œil, Pſiché mourante,
Et de l'autre, ce fils, d'une voix ſuppliante,
Ne vouloir plus tenir ſon bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Pſiché, rendez-lui tous ſes charmes;
Rendez-là, Déeſſe, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VÉNUS.

VÉNUS.

Quelque amour que Pſiché vous donne,
De ſes malheurs par moi n'attendez pas la fin.
Si le Deſtin me l'abandonne,
Je l'abandonne à ſon deſtin.
Ne m'importunez plus; &, dans cette infortune,
Laiſſez-la, ſans Vénus, triompher ou périr.

L'AMOUR.

Hélas! ſi je vous importune,
Je ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

VÉNUS.

Cette douleur n'eſt pas commune;
Qui force un immortel à ſouhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par ſon excès, ſi mon amour eſt fort.
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VÉNUS.

Je vous l'avoue, il me touche le cœur;
Votre amour; il déſarme, il fléchit ma rigueur!
Votre Pſiché reverra la lumière.

L'AMOUR.

Que je vous vais par-tout faire donner d'encens!

VÉNUS.

Oui, vous la reverrez dans ſa beauté première;
Mais de vos vœux reconnoiſſans
Je veux la déférence entière.

Je veux qu'un vrai reſpect laiſſe à mon amitié
Vous choiſir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace ;
Je veux Pſiché, je veux ſa foi ;
Je veux qu'elle revive, & revive pour moi ;
Et tiens indifférent que votre haine laſſe,
En faveur d'une autre ſe paſſe.
Jupiter, qui paroît, va juger, entre nous,
De mes emportemens & de votre courroux.

Après quelques éclairs & des roulemens de tonnerre, Jupiter paroît en l'air ſur ſon aigle, & deſcend ſur terre.

SCÈNE DERNIÈRE.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSICHÉ *évanouie.*

L'AMOUR.

VOUS, à qui ſeul tout eſt poſſible,
Père des Dieux, Souverain des mortels,
Fléchiſſez la rigueur d'une mère inflexible,
Qui, ſans moi, n'auroit point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié ; je ſoupire, menace,

Et perds menaces & ſoupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaiſirs
Dépend du monde entier l'heureuſe ou triſte face ;
Et que, ſi Pſiché perd le jour,
Si Pſiché n'eſt à moi, je ne ſuis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briſerai mes flèches,
J'éteindrai juſqu'à mon flambeau,
Je laiſſerai languir la Nature au tombeau ;
Ou, ſi je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches,
Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
Je vous bleſſerai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai ſur elles
Que des traits émouſſés, qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates & des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous ſervir mes armes toujours prêtes,
Et vous ferai-je à tous conquêtes ſur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi ?

JUPITER *à Vénus.*

Ma fille, ſois-lui moins ſévère ;
Tu tiens de ſa Pſiché le deſtin en tes mains.
La Parque, au moindre mot, va ſuivre ta colère.
Parle, & laiſſe-toi vaincre aux tendreſſes de mère,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
A la haine, au déſordre, à la confuſion ;

Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceur & de joie,
Faire un Dieu d'amertume & de diviſion ?
Conſidère ce que nous ſommes,
Et ſi les paſſions doivent nous dominer.
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il ſied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce fils rebelle ;
Mais voulez-vous qu'il me ſoit reproché
Qu'une miſérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuſe Pſiché,
Sous ombre qu'elle eſt un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon fils ?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Pſiché, reprenez la lumière,
Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix,
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'oppoſoit à vos ſouhaits.

PSICHÉ *sortant de son évanouissement.*

C'est donc vous, ô grande Déesse !
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent ?

VÉNUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne ; aimez, elle y consent.

PSICHÉ *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !

L'AMOUR *à Psiché.*

Je vous possède enfin, délices de mon ame !

JUPITER.

Venez, Amans, venez au cieux
Achever un si grand & si digné hyménée.
Viens-y, belle Psiché, changer de destinée ;
Viens prendre place au rang des Dieux.

Fin du cinquième Acte.

CINQUIEME INTERMEDE.

Le Théâtre repréſente le ciel. Le Palais de Jupiter deſcend, & laiſſe voir dans l'éloignement, par trois ſuites de perſpectives, les autres Palais des Dieux du ciel les plus puiſſans. Un nuage ſort du Théâtre, ſur lequel l'Amour & Pſiché ſe placent, & ſont enlevés par un ſecond nuage, qui vient en deſcendant ſe joindre au premier. Jupiter & Vénus ſe croiſent en l'air dans leurs machines, & ſe rangent près de l'Amour & de Pſiché.

Les Divinités qui avoient été partagées entre Vénus & ſon fils, ſe réuniſſent en les voyant d'accord, & toutes enſemble, par des concerts, des chants, & des danſes, célèbrent la fête des noces de l'Amour & de Pſiché.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSICHÉ, CHŒUR DES DIVINITÉS CELESTES.

APOLLON, LES MUSES, LES ARTS *traveſtis en Bergers.*

BACCHUS, SILENE, SATYRES, EGYPANS, MÉNADES.

MOME, POLICHINELLES, MATASSINS.

MARS, TROUPE DE GUERRIERS.

APOLLON.

UNISSONS-NOUS, troupe immortelle,
Le Dieu d'Amour devient heureux amant,

Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

CÉLÉBRONS ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste sejour.
Chantons, répétons tour à-tour,
Qu'il n'est point d'ame si cruelle,
Qui, tôt ou tard, ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

SI quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raison se perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie,
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

MOME.

JE cherche à médire
Sur la terre & dans les cieux;
Je soumets à ma satire
Les plus grands des Dieux.

Il n'eſt dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,
Il eſt le ſeul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner perſonne.

MARS.

MES plus fiers ennemis, vaincus ou pleins d'effroi
Ont vu toujours ma valeur triomphante ;
L'Amour eſt le ſeul qui ſe vante
D'avoir pu triompher de moi.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

CHANTONS les plaiſirs charmans
Des heureux Amans,
Que tout le ciel s'empreſſe
A leur faire ſa cour.
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'alégreſſe ;
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

SUITE D'APOLLON.

Danſe des Arts traveſtis en Bergers.

APOLLON.

LE DIEU qui nous engage
A lui faire la cour,
Défend qu'on ſoit trop ſage.
Les plaiſirs ont leur tour;
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce ſeroit grand dommage
Qu'en ce charmant ſéjour
On eût un cœur ſauvage.
Les plaiſirs ont leur tour;
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

DEUX MUSES.

GARDEZ-VOUS, Beautés ſévères,
Les amours ſont trop d'affaires;

Craignez toujours de vous laiſſer charmer.
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

On ne peut aimer ſans peines;
Il eſt peu de douces chaînes;
A tout moment on ſe ſent alarmer.
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE BACCHUS.

Danſe des Ménades & des Egypans.

BACCHUS.

ADMIRONS le jus de la treille:
Qu'il eſt puiſſant! qu'il a d'attraits!
Il ſert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille:
Mais ſur-tout pour les amours,
Le vin eſt d'un grand ſecours.

SILENE *monté ſur un âne.*

BACCHUS veut qu'on boive à longs traits;
On ne ſe plaint jamais
Sous ſon heureux empire;
Tout le jour on n'y fait que rire,
Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux ſatisfaits:
Que ſa Cour a d'attraits!
Chantons-y bien ſa gloire.
Tout le jour on n'y fait que boire;
Et la nuit on y dort en paix.

SILENE & DEUX SATYRES *enſemble.*

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

Les grandeurs ſont ſujettes
A mille peines ſecrètes

SECOND SATYRE.

L'amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

C'eſt-là que ſont les ris, les jeux, les chanſonnettes,

SECOND SATYRE.

C'eſt dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Deux autres Satyres enlèvent Silene de deſſus ſon âne, qui leur ſert à voltiger, & à former des jeux agréables & ſurprenans.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE MOME.

Danſe de Polichinelles & de Mataſſins.

MOME.

FOLATRONS, divertiſſons-nous,
Raillons, nous ne ſaurions mieux faire;
La raillerie eſt néceſſaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennui :
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaiſantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'eſt plus à la mode;
On court péril d'être incommode
En diſant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennui;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE MARS.

MARS.

LAISSONS en paix toute la terre;
Cherchons de doux amuſemens;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

Quatre Guerriers portant des maſſes & des boucliers; quatre autres armés de piques, & quatre autres avec des drapeaux, font en danſant une manière d'exercice.

SIXIÈME & dernière ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre troupes différentes de la ſuite d'Apollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, s'uniſſent & ſe mêlent enſemble.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

CHANTONS les plaiſirs charmans
Des heureux Amans.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales & tambours;
Accordez-vous toujours
Avec le doux ſon des Muſettes;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.

Fin du cinquième Intermède.

Noms des perſonnes qui ont récité, danſé & chanté dans Pſiché, *Tragi-Comédie & Ballet.*

DANS LE PROLOGUE.

Flore, *Mademoiſelle Hilaire.* Vertumne, *le ſieur de la Grille.* Sylvains danſans, *les ſieurs Chicanneau, la Pierre, Favier, Magny.* Dryades danſantes, *les ſieurs de Lorge, Bonnard, Chauveau, Favre.* Palémon, *le ſieur Gaye.* Dieux des fleuves danſans, *les ſieurs Beauchamp, Mayeu, Desbroſſes & Saint-André le cadet.* Nayades danſantes, *le ſieurs Leſtang, Arnal, Favier le cadet, & Foignard le cadet.* Chœurs des Divinités chantantes de la terre & des eaux... Vénus, *Mademoiſelle de Brie.* Les deux Graces, *Meſdemoiſelles la Thorilliere & du Croiſy.* L'Amour, *le ſieur la Thorilliere le fils.* Six Amours....

DANS LA TRAGI-COMÉDIE.

L'Amour, *le ſieur Baron.* Pſiché, *Mademoiſelle Moliere.* Les deux ſœurs de Pſiché, *Meſdemoiſelles Marotte & Beauval.* Le Roi, *le ſieur la Thorilliere.* Lycas, *le ſieur Chateauneuf.* Les deux Amans de Pſiché, *les ſieurs Hubert & la Grange.* Vénus, *Mademoiſelle de Brie.* Un fleuve, *le ſieur de Brie.* Jupiter, *le ſieur de Croiſy.* Zéphire, *le ſieur Moliere.* Suite du Roi....

DANS LE BALLET.

PREMIER INTERMEDE.

Femme désolée, *Mademoiselle Hilaire.* Hommes affligés, *les sieurs Morel & Langeais.* Hommes affligés dansans, *les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André l'aîné & Saint-André le cadet, la Montagne & Foignard l'aîné.* Femmes affligées dansantes, *les sieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Isaac, Vaignard l'aîné, & Girard.*

SECOND INTERMEDE.

Vulcain, *le sieur....* Cyclopes dansans, *les sieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbrosses, Joubert & Saint-André le cadet.* Fées dansantes, *les sieurs Noblet, Magny, de Lorge, Lestang, la Montagne, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet, Vaignard l'aîné.*

TROISIEME INTERMEDE.

Zéphire chantant, *le sieur Jeannot.* Deux Amours chantans, *les sieurs Renier & Pierrot.* Zéphires dansans, *les sieurs Bouteville, des Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, du Mirail & Lestang le jeune.* Amours dansans, *le Chevalier Pol, les sieurs Rouillant, Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Daluzeau, Vitrou, & la Thorilliere.*

QUATRIEME

QUATRIEME INTERMEDE.

Furies danſantes, *le ſieur Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbroſſes, Magny, Foignard le cadet, Joubert, Leſtang, Favier l'aîne, & Saint-André le cadet.* Lutins faiſant des ſauts périlleux, *les ſieurs Cobus, Maurice, Poulet & Petit-Jean.*

CINQUIEME INTERMEDE.

Apollon, *le ſieur Langeais.* Arts traveſtis en Bergers danſans, *les ſieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Desbroſſes, Leſtang, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.* Deux Muſes chantantes, *Meſdemoiſelles Hilaire & Desfronteaux.* Bacchus, *le ſieur Gaye.* Ménades danſantes, *les ſieurs Iſaac, Payſan, Joubert, Dolivet fils, Bretau & Desforges.* Egypans danſans, *les ſieurs Dolivet, Hidieu, le Chantre, Royer, Saint-André l'aîné, & Saint-André le cadet.* Silene, *le ſieur Blondel.* Satyres chantans, *les ſieurs la Grille & Bernard.* Satyres voltigeurs, *les ſieurs de Miniglaiſe & de Vieux-Amant.* Mome, *le ſieur Morel.* Mataſſins danſans., *les ſieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier le cadet, Goyer & Bureau.* Polichinelles danſans, *les ſieurs Manceau, Girard, la Valée, Favre, le Febvre, & la Montagne.* Mars, *le ſieur Eſtival.* Conducteur de la ſuite de Mars, *le ſieur Rebel.* Suivans de Mars danſans. Guerriers avec des drapeaux, *les ſieurs Beauchamp, Mayeu, la Pierre*

& Favier. Guerriers armés de piques, *les ſieurs Noblet, Chicanneau, Magny & Leſtang.* Guerriers portant des maſſes & des boucliers, *les ſieurs Camet, la Haye, le Duc & du Buiſſon.* Chœur des Divinités céleſtes.

LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR LES FEMMES SAVANTES.

CETTE Comédie, en vers & en 5 actes, fut repréſentée ſur le Théâtre du Palais-Royal le 11 Mars 1672.

Le coup que Molière avoit porté treize ans auparavant aux Précieuſes, n'en avoit pas ſi généralement détruit l'eſpèce, que l'indigente & baſſe médiocrité ne pût en réunir quelques-unes qui protégeaſſent & la proſe languiſſante, & les petits vers de ſociété moins ſoutenables encore. Les Hôtels de Rambouillet & de Longueville étoient alors deux aſyles très-honorables pour les Lettres, mais dangereux pour le goût de la nature & du vrai, puiſque Cotin & Pradon y étoient reçus & admirés.

Un grand nombre de femmes croyoient avoir évité le ridicule des anciennes Précieuſes, parce qu'elles avoient allié aux bagatelles du bel-eſprit la prétention des connoiſſances ſupérieures; mais une affectation pédanteſque de philoſophie rendoit leur jargon moins intelligible encore; & Deſcartes, qui avoit fait faire un grand pas à la raiſon humaine, étoit devenu bien innocemment coupable des folies nouvelles de nos fauſſes Savantes.

Molière s'arma une ſeconde fois contre ce dangereux abus de l'eſprit & des connoiſſances. La raiſon la plus vigoureuſe appuya les traits du ridicule; & l'inimitable Comédie *des Femmes Savantes* détruiſit, pour ce ſiècle, les derniers aſyles du jargon, des pointes & du pédantiſme en cornettes.

Cet ouvrage eſt un de ceux auxquels il employa plus de temps: car on doit ſe ſouvenir que Madame Dacier ne s'arrêta dans ſon projet bizarre d'immoler Molière à Plaute, à l'occaſion d'*Amphitryon*, que par la crainte qu'elle eut des *Femmes Savantes*, dont on parloit déjà en 1668.

Il n'en faut pas moins admirer les efforts de génie qu'il dut faire pour tirer une Comédie en cinq actes d'un fonds en apparence ſi ſtérile, & qui ſembloit, comme l'inimitable farce des *Précieuſes*, n'offrir que quelques ſcènes.

C'eſt ainſi que nous avons vu, de notre temps, le ſublime Auteur de *la Métromanie* agrandir, par l'art ingénieux du Théâtre, un ſujet dont l'étonnante fécondité n'eſt due qu'à ſa riante imagination, & à l'adreſſe qu'il a eue de faire entrer dans ſa fable ce qu'il y avoit alors d'anecdotes & piquantes & relatives au caractère qu'il traitoit.

Molière, avec le même ſecours, s'ouvrit un champ vaſte & fertile, où d'autres yeux que les ſiens n'auroient vu que des landes indéfrichables.

Le fameux Cotin, déjà ſi connu par les Ecrits

de Deſpréaux, avoit eu l'imprudence, en repouſſant les attaques réitérées du Poëte ſatirique, d'inſulter Molière, dont il n'avoit jamais eu à ſe plaindre [1].

Cette mal-adreſſe pouvoit ſeule lui mériter, de la part de notre Auteur, la préférence ſur tous les ſots de ſon état; mais ſes ridicules particuliers en faiſoient ſi complettement un perſonnage théâtral, qu'ils dûrent déterminer le choix que Molière avoit à faire d'une victime principale.

Pédant bel-eſprit, ennemi ſans pudeur de tous les gens célèbres qui vivoient alors, plus ennemi du goût & du bon ſens, l'Abbé Cotin, de la même bouche dont il oſoit annoncer les vérités ſacrées, alloit débiter dans le monde de petits Madrigaux d'une inſipide galanterie [2]. Il étoit le plus vain de tous ceux qui entretenoient dans quelques ſociétés ce jargon moitié ſavant & moitié fade, qui laſſoit la patience de tous les gens d'un véritable eſprit. N'étoit-il pas naturel que le nom & les ouvrages de ce Rimeur avili, vinſſent ſe placer d'eux-mêmes ſous le pinceau de notre Peintre national, lorſqu'il

[1] Voyez la critique déſintéreſſée des Satires du temps.

[2] Voyez les Réponſes aux Queſtions d'un Provincial, où Bayle reproche à Cotin d'avoir prétendu aſſocier inocemment les qualités très-incompatibles de Poëte galant, & de Prédicateur de l'Evangile.

traça le tableau des fauſſes Savantes, dont l'Abbé étoit la coquéluche & le Coryphée ?

Sans doute on reconnut aux repréſentations de cette Pièce le pauvre Cotin, qu'on y appeloit d'abord *Tricotin*, & que depuis on y nomma plus plaiſamment encore, *Triſſotin*. Mais que prétendoit pourſuivre Molière ? Un Ridicule incommode & impuni dans la Société. *Ce n'eſt point à l'honneur que touchent ces matières*, avoit-il dit dans la ſcène première du quatrième acte de ſon *Miſanthrope* ; & en effet, il ne prête à Cotin aucun des vices qui entraînent la flétriſſure.

Ce froid rimeur, cet inſolent ennemi de tous les talens, cet intriguant dangereux par les dupes illuſtres dont ſon manége l'avoit fait entourer ; Cotin enfin, ne perdoit rien d'eſſentiel ; il n'étoit bleſſé que du côté de l'amour-propre le moins fondé [1].

S'il eût abjuré un talent pour lequel un cri général l'avoit décidé ſi peu fait, s'il fût devenu modeſte & ſimple citoyen, rien ne l'eût empêché, après *les Femmes Savantes*, de jouir paiſiblement de tous les droits eſſentiels à cette qualité ; il y eût eu même, dans la juſtice qu'il ſe ſeroit rendue, un certain

[1] La qualité dont l'Abbé Cotin aimoit à s'honorer, étoit celle de *Père de l'Enigme Françoiſe. Elle me fut donnée*, dit-il, *par quelques perſonnes de mérite & de condition.* Voyez ſon Diſcours ſur les Enigmes.

héroïsme plus glorieux pour lui que son opiniâtre persévérance.

La Loi ne doit couvrir de son bouclier que celui qu'on attaque dans son honneur, & ce bien précieux n'est relatif qu'à la conduite & aux mœurs. Cotin ne fut attaqué par aucun de ces endroits.

La Comédie des *Femmes Savantes* ne pourra donc jamais servir d'excuse légitime à ces Libelles publics, où l'on oseroit imputer à des individus des vices capitaux qui tendroient à les déshonorer.

L'impiété, l'improbité même, voilà les reproches que fit Aristophane à Socrate; & nous prononçons tous les jours que ce fut un abus criminel de l'art, en donnant encore à Socrate le nom de Sage. Tel est le genre de comédie qui ne peut naître & se supporter que dans les désordres de l'Anarchie, & dont l'utile censure & la vigilance d'une police éclairée doivent nous mettre à couvert.

Personne n'a mieux connu que Molière, & l'étendue & les bornes de son art; on peut même dire que c'est la justesse de sa raison & de son esprit qui les a fixées. Il ne s'est point mis à la place de la Législation, qui a seule le droit de prononcer sur le crime [1]. Il sentit que sa mission ne commençoit

[1] *Je ne saurois me divertir des personnages qui méritent le fouet, le pilori & les galères, ni des actions dont le Bourreau devroit faire la catastrophe.*

Palaprat, *Discours sur l'Important.*

qu'au point où la Loi n'étend plus ſon glaive, & qu'il n'avoit à purger la Société que de ces incommodités impunies, dont les ridicules & la ſottiſe ne ceſſent de la fatiguer [1]. Il ſavoit, ſur-tout, que ce ſupplément à la Police générale ne peut faire excuſer ſa hardieſſe que par l'utilité dont il eſt, par l'amuſement qu'il procure, & par les rires qu'il excite. Il eſt cruel & dégoûtant de faire tomber en public le maſque d'un lépreux; il eſt plaiſant d'arracher celui d'un fat.

Cependant, ſi la chûte des mœurs ne laiſſoit plus voir comme un vice groſſier ce qui l'eſt en effet; ſi, par un relâchement des reſſorts de la machine publique, les loix pénales ſe taiſoient trop longtemps ſur des déſordres qu'elles devroient arrêter, peut-être alors la Muſe du Théâtre, munie du ſceau du Gouvernement, pourroit-elle porter ſes regards ſur ces objets. Mais, nous l'avons dit ailleurs; lorſque Molière s'ouvrit la carrière du Théâtre, les loix de toute eſpèce venoient de rentrer dans leur vigueur; & ce vrai Philoſophe, auſſi rempli de ſageſſe que de génie, ne dut enviſager que la ſottiſe & le ridicule à pourſuivre, puiſqu'aucune légiſla-

[1] M. de Saint-Lambert, dans ſon excellent Diſcours de Réception à l'Académie Françoiſe, dit que Molière, avec plus de force & de philoſophie que le ſévère Deſpréaux & le ſage la Bruyère, pourſuivoit les vices & les défauts *que ne puniſſent point les loix.*

tion, depuis celle de Sparte, n'avoit prononcé contre eux.

C'eſt donc bien gratuitement que l'illuſtre Bayle, dans ſes Nouvelles de la République des Lettres, tom. 1, pag. 204, reproche à Molière d'avoir borné les défauts dont il avoit corrigé la Ville & la Cour, *à certaines qualités qui ne ſont pas tant un crime, qu'un faux goût & un ſot entêtement.* Ce grand Critique avoit trop peu réfléchi ſur le genre de la Comédie, pour voir que notre Auteur étoit, par cet endroit même, digne des plus grands éloges, & qu'il eût infailliblement perdu la gaîté de ſon art, ſi, négligeant le ton léger d'Horace, il ſe fût armé du poignard de Juvénal, que d'ailleurs on lui eût fait quitter. Bayle n'eſt pas le ſeul homme rempli de beaucoup de talens & de connoiſſances, à qui celle du Théâtre ait été preſque étrangère.

Pour revenir à la victime principale *des Femmes Savantes*, on ne voit nulle part qu'aucun des grands protecteurs de l'Abbé Cotin ſe ſoit plaint de la manière dont il fut traité. L'Académie Françoiſe, dont il étoit Membre, alla, huit jours après la première repréſentation de cette Pièce, remercier en Corps le Roi, qui venoit de ſe déclarer le Protecteur de cette illuſtre Compagnie. On n'y parla point du malheureux Confrère, qui ne ſe trouva pas à cette cérémonie, *dans la crainte* (dit quelques jours après le ſieur de Viſé) *qu'on ne crût qu'il s'étoit*

ſervi de cette occaſion pour ſe plaindre au Roi de la Comédie qu'on prétend que M. de Molière a faite contre lui [1].

M. de Voltaire, trompé, comme beaucoup d'autres, par la tradition & par M. l'Abbé Dolivet même, a cru que cet Auteur, accablé de ce dernier coup, étoit tombé dans une mélancolie qui bientôt l'avoit conduit au tombeau ; mais, ſix ans après *les Femmes Savantes*, nous le voyons encore, à la réception de l'Abbé Colbert, entreprendre de lire, devant l'Aſſemblée la plus brillante & la plus nombreuſe, un Diſcours de Philoſophie, qu'il n'acheva pas, à la vérité, à cauſe de la foibleſſe de ſa voix. Plaignons moins la médiocrité juſtement humiliée ; elle tire bien du courage de ſon ridicule orgueil.

Nous venons de lire avec étonnement dans la Traduction du Théâtre Eſpagnol, par M. Linguet, que la Pièce de *Calderone*, intitulée : *On ne badine point avec l'Amour*, avoit fourni à Molière l'idée *des Femmes Savantes* ; un de nos Journaliſtes, en rendant compte de cette Traduction de M. Linguet, a donné à cet Auteur une preuve de la confiance qu'il a en lui, en adoptant ſon opinion.

Le *Contemplateur* Molière, occupé ſans relâche à épier les ridicules de ſon ſiècle, avoit-il beſoin

[1] V. le 1er Mercure Galant, Nouvelles du 19 Mars 1672.

du Poëte Eſpagnol pour appercevoir ce qu'il trouvoit alors à chaque pas dans les ſociétés de Paris? Comment une Pièce d'intrigue, dont les mépriſes, les *quiproquo*, l'*imbroglio* machinal, & le choc d'événemens, toujours cher aux Eſpagnols, font le principal mérite, auroit-elle donné la naiſſance à une Comédie de caractère & de mœurs? Quelques égards qu'on doive aux talens de M. Linguet, on ne peut être de ſon avis ſur la découverte qu'il croit avoir faite.

Il eſt vrai que dans la ſcène ſeconde de la première journée [1] on parle d'une *Béatrix* qui a conçu une idée étonnante de ſon eſprit, qui a appris le Latin, qui fait des vers eſpagnols... qui mépriſe l'amour, qui n'a jamais regardé un homme en face, & qui eſt perſuadée que ſi on prenoit avec elle cette liberté, on tomberoit mort ſur-le-champ, &c.

Si ce caractère donné ne produit rien dans le cours de l'ouvrage, s'il n'eſt le fond d'aucune ſcène & d'aucun développement, il ne fait pas plus une Comédie, qu'un caractère de la Bruyère n'en fait une; & voilà ce qui arrive dans la Pièce Eſpagnole. En un mot, c'eſt comme ſi on vouloit que Molière, qui ne ſavoit pas l'Anglois, eût pris l'idée de ſon *Tartuffe* dans la Pièce du Mariage de Ville (*The city*

[1] Les Eſpagnols diviſent cela les exempte de la règle. leurs Pièces en journées; de l'unité de temps.

mateh), de *Gaſpard Mayne*, ſon Contemporain; parce qu'on y voit un certain *Scrupule qui glace un dîner avec ſes longues prières, & qui a dépêché plus tôt un chapon qu'il ne l'a béni*, & parce qu'on y trouve une *Doreas*, ſuivante d'*Aurélie*, à laquelle il faut prouver *que les fers à friſer ſont permis, pour la déterminer à coëffer ſa Maîtreſſe.*

Tel eſt, en général, l'abus de ces recherches d'imitations prétendues, qu'indique ſouvent la jalouſie ſecrète qu'on a contre les grands hommes, & qu'augmente chez plus d'un Littérateur le petit orgueil de paroître plus inſtruit qu'un autre. De pareils motifs ne peuvent pas, ſans doute, être attribués à M. Linguet; mais nous ſommes fâchés de le voir regretter que Molière n'ait pas encore imité la ſcène ſixième de la troiſième journée: cette ſcène n'eſt rien, & ne produiroit rien dans *les Femmes Savantes.*

Nous avons encore à défendre cette Comédie contre un célèbre Académicien, un Ecrivain éloquent, un penſeur profond, dont la plupart des opinions entraînent avec tant de force. Voici ce qu'il dit, pag. 174 & ſuivantes, de ſon ingénieux ouvrage ſur les Femmes.

Molière mit la folie à la place de la raiſon, & l'on peut dire qu'il trouva l'effet théâtral plus que la vérité.... Dans un ſiècle où les mœurs générales ſont

corrompues par l'oiſiveté, où tous les vices ſe mêlent par le mouvement, & où on ne peut plus remplacer ou ſuppléer les vertus que par les lumières; au-lieu de détourner les femmes d'acquérir des connoiſſances & de s'inſtruire, il falloit les y encourager. Armande & Philaminthe ſont des êtres très-ridicules, j'en conviens, & qui méritent qu'on en faſſe juſtice; mais le bon-homme Chriſale, qui, dans ſa groſſièreté franche & bourgeoiſe, renvoie ſans ceſſe les femmes à leurs dés, leur fil & leurs aiguilles, & ne veut pas qu'une femme liſe & ſache rien, hors veiller ſon pot, n'eſt plus du ſiècle de Louis XIV; c'étoit remonter à deux cents ans, &c.

Il eſt vrai que M. Thomas avertit, dans une note, qu'il n'improuve ce caractère que *du côté moral, & indépendamment des effets de Théâtre*; mais en continuant ſes obſervations ſur cette Pièce, il croit que Molière eût plus habilement fait contraſter avec ſes deux folles *une femme jeune & aimable, qui eût reçu, du côté des connoiſſances & de l'eſprit, la meilleure éducation, & qui eût conſervé toutes les graces de ſon ſexe, qui sût penſer profondément, & qui n'affectât rien, qui couvrît d'un voile doux ſes lumières, & eût toujours un eſprit facile, de manière que ſes connoiſſances acquiſes paruſſent reſſembler à la nature*, &c. &c. &c. *Peut-être alors la Comédie de Molière*, dit-il, *eût préſenté*,

pour le ſiècle poli & corrompu de Louis XIV, à côté du ridicule, une leçon ; & dans les femmes, l'uſage heureux des lumières à côté de l'eſprit.

Nous oſerons le dire, malgré la juſte & très-ſérieuſe conſidération que nous avons pour ce Critique : nous ſoupçonnons ici quelques erreurs de goût, que notre reſpect pour Molière nous force de dévoiler.

1°. Pouvoit-on écrire avec quelque juſteſſe que le rôle de *Chriſale* remonte à deux cents ans au-delà du ſiècle de Louis XIV, puiſqu'il ſeroit encore du nôtre, & qu'un Bourgeois, ſenſé, à la vérité, (ce qui n'eſt plus commun), pourroit dire aujourd'hui les même choſes que dit *Chriſale*, s'il ſe trouvoit dans les mêmes ſituations.

En effet, eſt-ce Molière qui remonte deux cents ans au-delà de ſon ſiècle, ou eſt-ce l'Obſervateur qui fait deſcendre le ſiècle de Louis XIV juſqu'au nôtre, dans lequel tant de Bourgeois, ainſi que leurs femmes, ſe croient ſi plaiſamment au-deſſus des Bourgeois que peignoit & que corrigeoit notre Poëte comique ?

En 1650, une Bourgeoiſe n'étoit pas, comme aujourd'hui, diſpenſée de tous ſes devoirs, par le nombre de gens & d'ouvriers de toute eſpèce que le luxe de ſon mari entretient autour d'elle pour l'en débarraſſer. Ne ſortons point de la maiſon

de *Philaminte*, une servante grossière & *un petit garçon*, composent tout le domestique de *Chrisale*, qui a chez lui sa femme, une sœur & deux filles. Avec un peu de réflexion, ne sent-on point que dans une pareille maison toute distraction aux soins du ménage, quelque légère qu'elle puisse être, n'y peut apporter que le trouble & le désordre, & que *Chrisale* a la plus grande raison de s'indigner qu'on chicanne sa servante sur des mots impropres, qu'on la détourne du *soin de son pot*[1], & qu'on veuille disposer malgré lui de sa fille *Henriette*, le seul être intéressant de sa famille, contraste le plus heureux que Molière ait pu opposer à ses folles, & le modèle le plus parfait qu'il ait pu proposer aux jeunes personnes ?

Cet Auteur inimitable, & si digne des respects d'un Homme de Lettres, a donc peint la nature telle qu'elle étoit de son temps, & tant pis pour nous si ce n'est plus celle d'un siècle fastueux & vain, comme s'il étoit encore riche, & disertateur, comme s'il lui étoit ordinaire d'être raisonnable.

2°. En supposant que le modèle de la femme parfaite, dessiné par M. Tho.... ait quelque réalité,

[1] Qu'est-ce qu'on mettra Molière, qui font beaucoup au-dessus du bon-homme d'honneur au goût & à la sa-gacité de M. de la Harpe, *Chrisale*, qui prêche toujours pour *son pot* ? *V.* les Idées sur Mercure de Déc. 1770.

il faut convenir du moins qu'il doit être rare dans tous les temps. Or, ces brillantes exceptions à la règle générale, ne ſont pas faites pour être offertes ſur nos Théâtres. Ce ſont des tableaux expoſés chaque jour ſous les yeux de tout le monde qu'il y faut préſenter, & très-rarement la perfection à laquelle on croit peu, & qui déſeſpère plus qu'elle n'encourage. Un des plus mauvais caractères qu'on pût deſſiner pour la ſcène, ſeroit celui de *Grandiſſon*; Molière connoiſſoit trop ſon art pour le refroidir par le grave & ſérieux contraſte d'une femme ſans défauts.

Nous l'avons obſervé pour *le Tartuffe*; le célèbre la Bruyère ſe compromit également, en préférant au caractère qu'avoit deſſiné Molière, celui d'un faux dévot intérieur, magiſſant & paſſif: tant il eſt vrai que même un très-habile homme peut s'égarer en prononçant ſur un art qu'il n'a point pratiqué.

Un fragment de Lettre du P. Rapin au Comte de Buſſi, & la Réponſe de ce fameux exilé au ſavant Jéſuite, que nous allons tranſcrire ici, prouveront en même temps, & qu'il n'eſt point d'ouvrage à l'abri de toute critique, & qu'aucun d'eux n'apperçut que le rôle de *Chriſale* remontoit à 200 ans au-delà de leur ſiècle; ce qui auroit dû être une obſervation des Contemporains de Molière, qui, ſur-tout, le jugeoient après ſa mort.

LETTRE du P. Rapin à M. le Comte de Buſſi, du 25 Mars 1673.

« Je vous envoie, Monſieur, *les Femmes Savantes* » de Molière; vous y trouverez des caractères qui » vous plairont, & des choſes fort naturelles. La » querelle des deux Auteurs, le caractère du mari, » qui eſt gouverné, & qui veut paroître le maître, » ont quelque choſe d'admirable, auſſi-bien que le » caractère des deux ſœurs. Le ridicule *des Femmes* » *Savantes* n'eſt pas tout-à-fait pouſſé à bout; il y » a d'autres ridicules plus naturels dans *ces Femmes*, » que Molière a laiſſé échapper, & ce n'eſt pas le » plus beau: néanmoins, à tout prendre, vous ſe- » rez content. Je ne laiſſe pas de vous en demander » votre avis, &c., &c. »

RÉPONSE du Comte de Buſſi.

« .... Pour la Comédie *des Femmes Savantes*, je » l'ai trouvée un des plus beaux ouvrages de Molière. » La première ſcène des deux ſœurs eſt plaiſante & » naturelle; celle de *Triſſotin* & de *Vadius*, le ca- » ractère de ce mari qui n'a pas la force de réſiſter » en face aux volontés de ſa femme, & qui fait le » méchant quand il ne la voit pas; le perſonnage » d'*Ariſte*, homme de bon ſens, & plein d'une » droite raiſon, tout cela eſt incomparable. Cepen- » dant, comme vous remarquez fort bien, il y

» avoit d'autres ridicules à donner à *ces Savantes*, » plus naturels que ceux que Molière leur a donnés. » Le perſonnage de *Béliſe* eſt une foible copie d'une » des femmes de la Comédie *des Viſionnaires*; il » y en a d'aſſez folles pour croire que tout le monde » eſt amoureux d'elles, mais il n'y en a point qui » entreprennent de le perſuader à quelqu'un mal- » gré lui.

Le caractère *de Philaminte* avec *Martine*, n'eſt » pas naturel; il n'eſt pas vraiſemblable qu'une » femme faſſe tant de bruit, & enfin; chaſſe ſa ſer- » vante parce qu'elle ne parle pas bien François; » il l'eſt encore moins que cette ſervante, après » avoir dit mille méchans mots, comme elle doit » en dire, en diſe de fort bons & d'extraordinaires, » comme quand *Martine* dit:

» L'eſprit n'eſt point du tout ce qu'il faut en ménage,
» Les Livres quadrent mal avec le mariage.

» Il n'y a point de jugement à faire dire le mot » de *quadrer* par une ſervante qui parle fort mal, » quoiqu'elle puiſſe avoir du bon ſens; mais enfin, » pour parler juſte de cette Comédie, les beautés » y ſont grandes & ſans nombre, & les défauts rares » & petits ».

Que penſer, en voyant M. le Comte de Buſſi ſe réunir au P. Rapin, ſur l'opinon qu'il y avoit d'autres ridicules à donner *aux Femmes Savantes*, que

ceux que Molière leur avoit donnés ? Quels pouvoient être ces autres ridicules ? N'étoient-ils pas du genre de ceux qu'une ſage modération interdit au Théâtre ? Etoient-ils faits pour produire l'effet convenable à la ſcène ? Perſonne n'a mieux vu que Molière ; mais tout ce qu'il voyoit ne lui paroiſſoit pas également propre à ſon art. Rien n'eſt ſi commun que de voir propoſer pour le Théâtre des choſes qui n'y ſeroient pas ſupportables. Nous devons à Molière la juſtice de dire que peu de gens, à cet égard, ſont faits pour lui donner des leçons.

Un de nos Journaliſtes prétend que les femmes de ce ſiècle fourniroient au divin Molière, s'il revenoit parmi nous, le ſujet d'une nouvelle Comédie, peut-être plus piquante encore que celle qu'il nous a laiſſée ſur les femmes de ſon temps. L'Hôtel de Rambouillet, dit-il, étoit au moins rempli de femmes de qualité, qui, malgré leur langage précieux, avoient beaucoup de mérite & d'eſprit ; mais nos femmes philoſophes d'aujourd'hui, ſont, la plupart, de petites bourgeoiſes ennuyeuſes, qui négligent leurs ménages pour protéger les Lettres.

ACTEURS.

CHRISALE, Bourgeois.

PHILAMINTE, femme de Chriſale.

ARMANDE, } filles de Chriſale & de Philaminte.
HENRIETTE, }

ARISTE, frère de Chriſale.

BELISE, ſœur de Chriſale.

CLITANDRE, amant d'Henriette.

TRISSOTIN, bel-eſprit.

VADIUS, Savant.

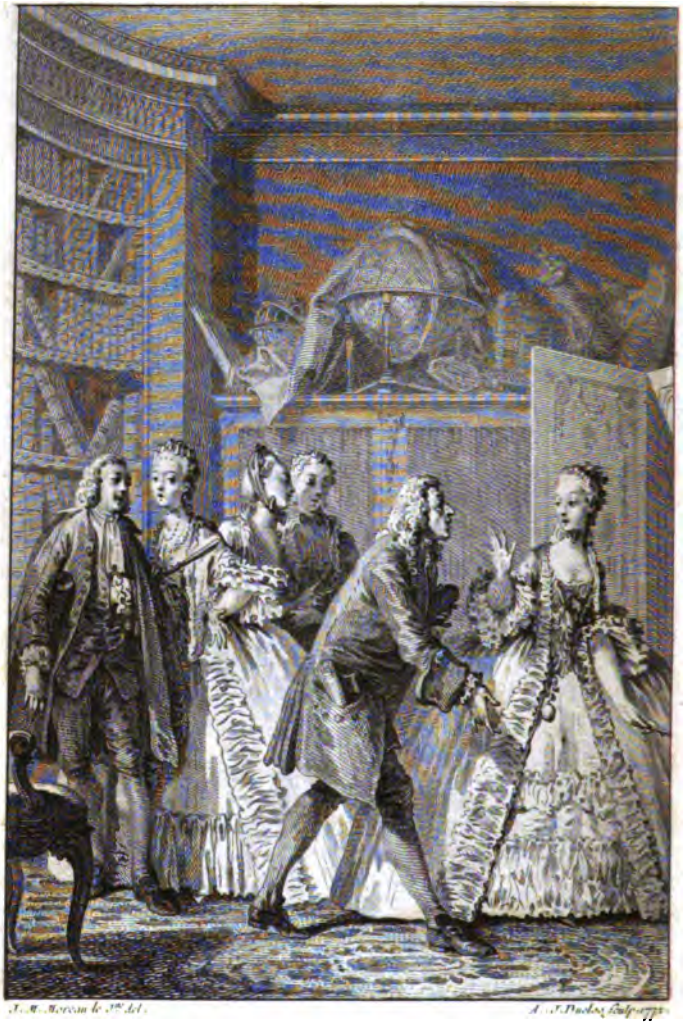
MARTINE, ſervante.

LÉPINE, valet de Chriſale.

JULIEN, valet de Vadius.

UN NOTAIRE.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon de Chriſale.



LES FEMMES SÇAVANTES.

LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

Quoi ! le beau nom de fille eſt un titre, ma ſœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur ;
Et de vous marier vous oſez faire fête ?
Ce vulgaire deſſein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE.

Oui, ma ſœur.

ARMANDE.

Ah ! ce oui ſe peut-il ſupporter ?
Et, ſans un mal de cœur, ſauroit-on l'écouter ?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en ſoi qui vous oblige,
Ma ſœur....

ARMANDE.

Ah, mon Dieu ! fi !

HENRIETTE.

Comment ?

ARMANDE.

Ah ! fi, vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'eſprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on eſt par lui bleſſée,
Sur quelle ſale vue il traîne la penſée ?
N'en friſſonnez-vous point ? & pouvez-vous, ma ſœur,
Aux ſuites de ce mot réſoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les ſuites de ce mot, quand je les enviſage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage ;
Et je ne vois rien là, ſi j'en puis raiſonner,
Qui bleſſe la penſée, & faſſe friſſonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel ! ſont pour vous plaire ?

HENRIETTE.

Es qu'eſt-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,

Que d'attacher à ſoi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, & ſoit aimé de vous;
Et, de cette union de tendreſſe ſuivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien aſſorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! que votre eſprit eſt d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit perſonnage,
De vous claquemurer aux choſes du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaiſirs plus touchans,
Qu'une idole d'époux, & des marmots d'enfans!
Laiſſez aux gens groſſiers, aux perſonnes vulgaires,
Les bas amuſemens de ces ſortes d'affaires.
A de plus beaux objets élevez vos deſirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaiſirs [a];
Et, traitant de mépris [b] les ſens & la matière,
A l'eſprit, comme nous, donnez-vous toute entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de ſavante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainſi que moi, de vous montrer ſa fille;
Aſpirez aux clartés qui ſont dans la famille,
Et vous rendez ſenſible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux loix d'un homme en eſclave aſſervie,
Mariez-vous, ma ſœur, à la Philoſophie,
Qui nous monte au-deſſus de tout le genre-humain,
Et donne à la raiſon l'empire ſouverain,

Soumettant à ſes loix la partie animale,
Dont l'appétit groſſier aux bêtes nous ravale[c].
Ce ſont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens,
Et les ſoins où je vois tant de femmes ſenſibles,
Me paroiſſent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre eſt tout puiſſant,
Pour différens emplois nous fabrique en naiſſant,
Et tout eſprit n'eſt pas compoſé d'une étoffe
Qui ſe trouve taillée à faire un Philoſophe.
Si le vôtre eſt né propre aux élévations
Où montent des Savans les ſpéculations,
Le mien eſt fait, ma ſœur, pour aller terre-à-terre,
Et dans les petits ſoins ſon foible ſe reſſerre.
Ne troublons point du Ciel les juſtes règlemens,
Et de nos deux inſtincts ſuivons les mouvemens.
Habitez, par l'eſſor d'un grand & beau génie,
Les hautes régions de la Philoſophie,
Tandis que mon eſprit, ſe tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terreſtres appas.
Ainſi, dans nos deſſeins, l'une à l'autre contraire,
Nous ſaurons toutes deux imiter notre mère;
Vous, du côté de l'ame & des nobles deſirs,
Moi, du côté des ſens & des groſſiers plaiſirs;
Vous, aux productions d'eſprit & de lumière,
Moi, dans celles, ma ſœur, qui ſont de la matière.

ARMANDE.

Quand ſur une perſonne on prétend ſe régler :,
C'eſt par les beaux côtés qu'il lui faut reſſembler ;
Et ce n'eſt point du tout la prendre pour modèle,
Ma ſœur, que de touſſer & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne ſeriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma ſœur, que ſon noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la Philoſophie.
De grace, ſouffrez-moi, par un peu de bonté,
Des baſſeſſes à qui vous devez la clarté ;
Et ne ſupprimez point, voulant qu'on vous ſeconde [d],
Quelque petit Savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre eſprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais ſachons, s'il vous plaît, qui vous ſongez à prendre ?
Votre viſée, au moins, n'eſt pas miſe à Clitandre ?

HENRIETTE.

Et par quelle raiſon n'y ſeroit-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? Eſt-ce un choix qui ſoit bas ?

ARMANDE.

Non ; mais c'eſt un deſſein qui ſeroit malhonnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
Et ce n'eſt pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement ſoupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces ſoupirs chez vous ſont choſes vaines,
Et vous ne tombez pas aux baſſeſſes humaines [f];
Votre eſprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la Philoſophie a toutes vos amours.
Ainſi, n'ayant au cœur nul deſſein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puiſſe prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raiſon ſur les ſens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens [g];
Et l'on peut, pour époux, refuſer un mérite
Que, pour adorateur, on veut bien à ſa ſuite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ſes adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre ame,
Ce qu'eſt venu m'offrir l'hommage de ſa flamme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un Amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entière ſûreté?
Croyez-vous pour vos yeux ſa paſſion bien forte,
Et qu'en ſon cœur, pour moi, toute flamme ſoit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma ſœur; &, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne ſoyez pas, ma ſœur, d'une ſi bonne foi [h],

Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
Qu'il n'y ſonge pas bien, & ſe trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne ſais; mais enfin, ſi c'eſt votre plaiſir,
Il nous eſt bien aiſé de nous en éclaircir.
Je l'apperçois qui vient; &, ſur cette matière,
Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

POUR me tirer d'un doute où me jette ma ſœur,
Entre elle & moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux eſt en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre paſſion
Impoſer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, & ſais comme embarraſſe
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame; mon cœur qui diſſimule peu,
Ne ſent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
Et j'avouerai tout haut, d'une ame franche & nette,

Que les tendres liens où je ſuis arrêté,
(*montrant Henriette.*)
Mon amour & mes vœux ſont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;
Vous avez bien voulu les choſes de la ſorte.
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres ſoupirs
Vous ont aſſez prouvé l'ardeur de mes deſirs;
Mon cœur vous conſacroit une flamme immortelle;
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête aſſez belle,
J'ai ſouffert ſous leur joug cent mépris différens:
Ils régnoient ſur mon ame en ſuperbes tyrans,
Et je me ſuis cherché, laſſé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes.
(*montrant Henriette*)
Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me ſeront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont ſéché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De ſi rares bontés m'ont ſi bien ſu toucher,
Qu'il n'eſt rien qui me puiſſe à mes fers arracher
Et j'oſe maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort ſur ma flamme,
De ne point eſſayer à rappeler un cœur
Réſolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé! qui vous dit, Monſieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin ſi fort on ſe ſoucie?

Je vous trouve plaiſant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé ! doucement, ma ſœur. Où donc eſt la morale
Qui ſait ſi bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE.

Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être ?
Sachez que le devoir vous ſoumet à leurs loix,
Qu'il ne vous eſt permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont ſur votre cœur l'autorité ſuprême,
Et qu'il eſt criminel d'en diſpoſer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir,
De m'enſeigner ſi bien les choſes du devoir.
Mon cœur ſur vos leçons veut régler ſa conduite ;
Et, pour vous faire voir, ma ſœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez ſoin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous ſur mes vœux un pouvoir légitime ;
Et me donnez moyen de vous aimer ſans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes ſoins travailler hautement ;
Et j'attendois de vous ce doux conſentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma ſœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma ſœur, point du tout. Je ſais que ſur vos ſens
Les droits de la raiſon ſont toujours tout puiſſans,
Et que, par les leçons qu'on prend dans la ſageſſe,
Vous êtes au-deſſus d'une telle foibleſſe.
Loin de vous ſoupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer ſa demande; &, de votre ſuffrage,
Preſſer l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en ſollicite; &, pour y travailler...

ARMANDE.

Votre petit eſprit ſe mêle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette, on vous voit toute fière.

HENRIETTE.

Tout jeté qu'eſt ce cœur, il ne vous déplaît guère;
Et ſi vos yeux ſur moi le pouvoient ramaſſer,
Ils prendroient aiſément le ſoin de ſe baiſſer.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne deſcendre,
Et ce ſont ſots diſcours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'eſt fort bien fait à vous, & vous nous faites voir
Des modérations! qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE

SCÈNE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

VOTRE ſincère aveu ne l'a pas peu ſurpriſe.

CLITANDRE.

Elle mérite aſſez une telle franchiſe ;
Et toutes les hauteurs de ſa folle fierté,
Sont dignes, tout au moins, de ma ſincérité.
Mais, puiqu'il m'eſt permis, je vais à votre père,
Madame....

HENRIETTE.

Le plus sûr eſt de gagner ma mère.
Mon père eſt d'une humeur à conſentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choſes qu'il réſout:
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'ame
Qui le ſoumet d'abord à ce que veut ſa femme;
C'eſt elle qui gouverne, &, d'un ton abſolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a réſolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle & pour ma tante
Une ame, je l'avoue, un peu plus complaiſante,
Un eſprit qui, flattant les viſions du leur,
Vous pût de leur eſtime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il eſt né ſincère,
Même dans votre ſœur, flatter leur caractère;
Et les femmes Docteurs ne ſont point de mon goût.
Je conſens qu'une femme ait des clartés de tout[m];
Mais je ne lui veux point la paſſion choquante,
De ſe rendre ſavante, afin d'être ſavante;
Et j'aime que ſouvent aux queſtions qu'on fait,
Elle ſache ignorer les choſes qu'elle ſait;
De ſon étude enfin, je veux qu'elle ſe cache,
Et qu'elle ait du ſavoir ſans vouloir qu'on le ſache,
Sans citer les Auteurs, ſans dire de grands mots,
Et clouer de l'eſprit à ſes moindres propos.
Je reſpecte beaucoup Madame votre Mère;
Mais je ne puis du tout approuver ſa chimère,
Et me rendre l'écho des choſes qu'elle dit,
Aux encens[n] qu'elle donne à ſon héros d'eſprit.
Son Monſieur Triſſotin me chagrine, m'aſſomme,
Et j'enrage de voir qu'elle eſtime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux eſprits
Un benêt dont par-tout on ſiffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la Halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ſes diſcours, tout m'en ſemble ennuyeux,
Et je me trouve aſſez votre goût & vos yeux.

Mais, comme ſur ma mère il a grande puiſſance,
Vous devez vous forcer à quelque complaiſance.
Un Amant fait ſa cour où s'attache ſon cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir perſonne à ſa flamme contraire,
Juſqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raiſon; mais Monſieur Triſſotin
M'inſpire au fond de l'ame un dominant chagrin[o].
Je ne puis conſentir, pour gagner ſes ſuffrages[p],
A me déshonorer en priſant ſes ouvrages:
C'eſt par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoiſſois avant que l'avoir vu.
Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux ſa pédante perſonne,
La conſtante hauteur de ſa préſomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend, en tout temps, ſi content de ſoi-même,
Qui fait qu'à ſon mérite inceſſamment il rit,
Qu'il ſe ſait ſi bon gré de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudroit pas changer ſa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'Armée.

HENRIETTE.

C'eſt avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Juſques à ſa figure encor la choſe alla,

Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le Poëte;
Et j'en avois ſi bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais,
Je gageai que c'étoit Triſſotin en perſonne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non; je dis la choſe comme elle eſt:
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre myſtère,
Et gagne ſa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE IV.

BELISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SOUFFREZ, pour vous parler, Madame, qu'un Amant
Prenne l'occaſion de cet heureux moment,
Et ſe découvre à vous de la ſincère flamme...

BELISE.

Ah! tout beau: gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai ſu mettre au rang de mes Amans,
Contentez-vous des yeux pour vos ſeuls truchemens.

Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des desirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme!
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme,
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BELISE.

Ah! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue;
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;
Et dans tous les Romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup; & tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je ſais ſous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure eſt adroite; &, pour n'en point ſortir,
Aux choſes que mon cœur m'offre à vous repartir[q],
Je dirai qu'Henriette à l'hymen eſt rebelle,
Et que, ſans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh! Madame, à quoi bon un pareil embarras,
Et pourquoi voulez-vous penſer ce qui n'eſt pas?

BELISE.

Mon Dieu! point de façons. Ceſſez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont ſouvent fait entendre.
Il ſuffit que l'on eſt contente du détour
Dont s'eſt adroitement aviſé votre amour,
Et que, ſous la figure où le reſpect l'engage,
On veut bien ſe réſoudre à ſouffrir ſon hommage,
Pourvu que ſes tranſports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais...

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous ſuffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur...

BELISE.

Laiſſez. Je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'eſt fait un effort ſurprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu ſi je vous aime; & ſage...

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCÈNE V.

CLITANDRE *ſeul.*

DIANTRE ſoit de la folle avec ſes viſions!
A-t-on rien vu d'égal à ſes préventions?
Allons commettre un autre au ſoin que l'on me donne,
Et prenons le ſecours d'une ſage perſonne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE *quittant Clitandre, & lui parlant encore.*

Oui, je vous porterai la réponſe au plutôt;
J'appuierai, preſſerai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un Amant, pour un mot, a de choſes à dire,
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il deſire!
Jamais....

SCÈNE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard', mon frère.

CHRISALE.

Et vous auſſi,
Mon frère.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amène ici?

CHRISALE.

Non; mais ſi vous voulez, je ſuis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis aſſez long-temps vous connoiſſez Clitandre?

CHRISALE.

Sans doute, & je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle eſtime eſt-il, mon frère, auprès de vous?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'eſprit, de cœur & de conduite,
Et je vois peu de gens qui ſoient de ſon mérite.

ARISTE.

Certain deſir qu'il a, conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en faſſiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu ſon père en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frère, un fort bon Gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verds-galans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRISALE.

Nous donnions chez les dames Romaines,
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines:

Nous faiſions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au ſujet qui m'amène en ces lieux.

SCÈNE III.

BELISE, *entrant doucement, & écoutant,* CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

CLITANDRE auprès de vous me fait ſon Interprête,
Et ſon cœur eſt épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi? de ma fille?

ARISTE.

Oui. Clitandre en eſt charmé,
Et je ne vis jamais Amant plus enflammé.

BELISE *à Ariſte.*

Non, non; je vous entends. Vous ignorez l'hiſtoire,
Et l'affaire n'eſt pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma ſœur?

BELISE.

Clitandre abuſe vos eſprits,
Et c'eſt d'un autre objet que ſon cœur eſt épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'eſt pas Henriette qu'il aime ?

BELISE.

Non ; j'en ſuis aſſurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Hé, oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma ſœur, chargé par lui
D'en faire la demande à ſon père aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et ſon amour même m'a fait inſtance
De preſſer les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, eſt un amuſement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je ſais le myſtère ;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puiſque vous ſavez tant de choſes, ma ſœur,

Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime?

BELISE.

Vous le voulez ſavoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma ſœur!

BELISE.

Qu'eſt-ce donc que veut dire ce hai?
Et qu'a de ſurprenant le diſcours que je fai?
On eſt faite d'un air, je penſe, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur ſoumis à ſon empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puiſſance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence;

Ils m'ont ſu révérer ſi fort juſqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur & vouer leur ſervice,
Les muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit preſque point céans venir Damis.

BELISE.

C'eſt pour me faire voir un reſpect plus ſoumis.

ARISTE.

De mots piquans, par-tout, Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce ſont emportemens d'une jalouſe rage.

ARISTE.

Cléonte & Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'eſt par un déſeſpoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chère ſœur, viſion toute claire.

CHRISALE *à Béliſe.*

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah, chimères! ce ſont des chimères, dit-on.
Chimères, moi! Vraiment, chimères eſt fort bon!
Je me réjouis fort de chimères, mes frères,
Et je ne ſavois pas que j'euſſe des chimères.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

NOTRE ſœur eſt folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le diſcours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponſe on doit faire à ſa flamme.

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y conſens de bon cœur,
Et tiens ſon alliance à ſingulier honneur.

ARISTE.

Vous ſavez que des biens il n'a pas l'abondance,
Que....

CHRISALE.

C'eſt un intérêt qui n'eſt pas d'importance;
Il eſt riche en vertu, cela vaut des tréſors,
Et puis ſon père & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme, & voyons à la rendre
Favorable....

CHRISALE.

Il ſuffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui ; mais pour appuyer votre conſentement,
Mon frère, il n'eſt pas mal d'avoir ſon agrément.
Allons....

CHRISALE.

Vous moquez-vous? Il n'eſt pas néceſſaire.
Je réponds de ma femme, & prends ſur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRISALE.

Laiſſez faire, dis-je, & n'appréhendez pas.
Je la vais diſpoſer aux choſes de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-deſſus ſonder votre Henriette;
Et reviendrai ſavoir...

CHRISALE.

C'eſt une affaire faite.
Et je vais à ma femme en parler ſans délai.

SCÈNE V.

CHRISALE, MARTINE.

MARTINE.

ME voilà bien chanceuſe! Hélas! l'an dit bien vrai,
Qui veut noyer ſon chien, l'accuſe de la rage;
Et ſervice d'autrui n'eſt pas un héritage.

CHRISALE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monſieur.

CHRISALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui. Madame me chaſſe.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela. Comment?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne ſors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez; je ſuis content de vous.
Ma femme bien ſouvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas, moi...

SCENE

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE *appercevant Martine.*

QUOI ! je vous vois, maraude?
Vîte, ſortez, friponne ; allons, quittez ces lieux ;
Et ne vous préſentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en eſt fait.

CHRISALE.

Hé !

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle ſorte

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la ſorte...

PHILAMINTE.

Quoi ! vous la ſoutenez ?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous ſon parti contre moi !

CHRISALE.

Mon Dieu ! non.

Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela ; mais il faut, de nos gens...

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRISALE.

Hé bien ! oui. Vous dit-on quelque chose là-contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je montre.

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi, contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

(*se tournant vers Martine.*)

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, & votre crime est indigne de grace.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

CHRISALE *bas.*

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humour encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous
Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux?

CHRISALE.

(*à Martine.*) (*à Philaminte.*)
Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelqu'aiguière, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE *à Martine.*

Oh, oh! peste, la belle!
(*à Philaminte.*)
Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidelle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

(à Martine.) *(à Philaminte.)*

Comment, diantre, friponne! Hé! a-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est ce-là...

PHILAMINTE.

Quoi! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La Grammaire, qui fait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.

Toute conſtruction eſt par elle détruite ;
Et des loix du langage on l'a cent fois inſtruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez, eſt, je crois, bel & bon ;
Mais je ne ſaurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! appeler un jargon le langage
Fondé ſur la raiſon & ſur le bel uſage !

MARTINE.

Quand on ſe fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne ſervent pas de rien *.

PHILAMINTE.

Hé bien ! ne voilà pas encore de ſon ſtyle ?
Ne ſervent pas de rien.

BELISE.

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les ſoins qu'on prend inceſſamment,
On ne te puiſſe apprendre à parler congruement ?
De *pas* mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'eſt, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout drait comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah ! peut-on y tenir !

BELISE.

Quel ſoléciſme horrible!

PHILAMINTHE.

En voilà pour tuer une oreille ſenſible.

BELISE.

Ton eſprit, je l'avoue, eſt bien matériel!
Je, n'eſt qu'un ſingulier; *avons*, eſt pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenſer la Grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenſer grand'mère ni grand père?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire eſt priſe à contre-ſens par toi,
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoiſe,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoiſe!
La Grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le ſubſtantif,
Nous enſeigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BELISE.

Ce ſont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'eſt qu'il les faut faire enſemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou ſe gourment, qu'importe!

PHILAMINTE *à Beliſe.*

Hé! mon Dieu, finiſſez un diſcours de la ſorte.
(*à Chriſale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire ſortir?

CHRISALE.

(*à part.*)
Si fait. A ſon caprice il me faut conſentir.
Vas, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offenſer la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à-fait obligeant?

CHRISALE.

(*d'un ton ferme.*) (*d'un ton plus doux*)
Moi? point.. Allons, ſortez. Vas t-en, ma pauvre enfant.

SCÈNE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous êtes ſatisfaite, & la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle ſortie :
C'eſt une fille propre aux choſes qu'elle fait,
Et vous me la chaſſez pour un maigre ſujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon ſervice,
Pour mettre inceſſamment mon oreille au ſupplice,
Pour rompre toute loi d'uſage & de raiſon,
Par un barbare amas de vices d'oraiſon,
De mots eſtropiés, couſus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruiſſeaux des Halles.

BELISE.

Il eſt vrai que l'on ſue à ſouffrir ſes diſcours;
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce groſſier génie,
Sont ou le pléonaſme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuiſine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ſes herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,

Et rediſe cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou ſaler trop mon pot.
Je vis de bonne ſoupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe & Balzac, ſi ſavans en beaux mots,
En cuiſine, peut-être, auroient été des ſots.

PHILAMINTE.

Que ce diſcours groſſier terriblement aſſomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baiſſé ſans ceſſe aux ſoins matériels,
Au lieu de ſe hauſſer vers les ſpirituels!
Le corps, cette guenille, eſt-il d'une importance,
D'un prix à mériter ſeulement qu'on y penſe?
Et ne devons-nous pas laiſſer cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps eſt moi-même, & j'en veux prendre ſoin;
Guenille ſi l'on veut, ma guenille m'eſt chère.

BELISE.

Le corps avec l'eſprit fait figure, mon frère;
Mais, ſi vous en croyez tout le monde ſavant,
L'eſprit doit ſur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand ſoin, notre première inſtance,
Doit être à le nourrir du ſuc de la ſcience.

CHRISALE.

Ma foi, ſi vous ſongez à nourrir votre eſprit,
C'eſt de viande bien creuſe, à ce que chacun dit,

Et vous n'avez nul ſoin, nulle ſollicitude,
Pour....

PHILAMINTE.

Ah! *ſollicitude* à mon oreille eſt rude,
Il put étrangement ſon ancienneté.

BELISE.

Il eſt vrai que le mot eſt bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je diſe? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le maſque, & décharge ma rate.
De folles on vous traite, & j'ai fort ſur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRISALE *à Beliſe.*

C'eſt à vous que je parle, ma ſœur[6].
Le moindre ſoléciſme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux Docteurs de la Ville:
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aſpect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la Lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout ſens-deſſus-deſſous.

Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,
Qu'une femme étudie, & ſache tant de choſes.
Former aux bonnes mœurs l'eſprit de ſes enfans,
Faire aller ſon ménage, avoir l'œil ſur ſes gens,
Et régler la dépenſe avec économie,
Doit être ſon étude & ſa philoſophie.
Nos pères ſur ce point étoient gens bien ſenſés,
Qui diſoient qu'une femme en ſait toujours aſſez,
Quand la capacité de ſon eſprit ſe hauſſe
A connoître un pourpoint avec un haut de-chauſſe.
Les leurs ne liſoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trouſſeau de leurs filles.
Les femmes d'à-préſent ſont bien loin de ces mœurs;
Elles veulent écrire & devenir Auteurs.
Nulle ſcience n'eſt pour elles trop profonde;
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les ſecrets les plus hauts s'y laiſſent concevoir,
Et l'on ſait tout chez moi, hors ce qu'il faut ſavoir.
On y ſait comme vont Lune, Etoile polaire,
Vénus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain ſavoir, qu'on va chercher ſi loin,
On ne ſait comme va mon pot, dont j'ai beſoin.
Mes gens à là ſcience aſpirent pour vous plaire,
Et tous ne ſont rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon,
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.

L'un me brûle mon rôt en liſant quelqu'hiſtoire;
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire:
Enfin, je vois par eux votre exemple ſuivi,
Et j'ai des ſerviteurs, & ne ſuis point ſervi.
Une pauvre ſervante au moins m'étoit reſtée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée,
Et voilà qu'on la chaſſe avec un grand fracas,
A cauſe qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma ſœur, tout ce train-là me bleſſe:
Car c'eſt, comme j'ai dit, à vous que je m'adreſſe.
Je n'aime point céans tous vos gens à Latin,
Et principalement ce Monſieur Triſſotin;
C'eſt lui qui, dans des vers, vous a tympaniſées:
Tous les propos qu'il tient ſont des billeveſées.
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle baſſeſſe, ô Ciel, & d'ame & de langage!

BELISE.

Eſt-il de petits corps un plus lourd aſſemblage,
Un eſprit compoſé d'atomes plus bourgeois?
Et de ce même ſang ſe peut-il que je ſois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et, de confuſion, j'abandonne la place.

SCENE VIII[8].

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

AVEZ-VOUS à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelles; c'eſt fait.
Diſcourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée,
C'eſt une Philoſophe enfin, je n'en dis rien;
Elle eſt bien gouvernée, & vous faites fort bien:
Mais de toute autre humeur ſe trouve ſa cadette,
Et je crois qu'il eſt bon de pourvoir Henriette,
De choiſir un mari....

PHILAMINTE.

C'eſt à quoi j'ai ſongé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai[u].
Ce Monſieur Triſſotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre eſtime,
Eſt celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je ſais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La conteſtation eſt ici ſuperflue,
Et de tout point chez moi l'affaire eſt réſolue,
Au moins ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.

J'ai des raiſons à faire approuver ma conduite,
Et je connoîtrai bien ſi vous l'aurez inſtruite.

SCÈNE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HÉ BIEN, la femme ſort, mon frère, & je vois bien
Que vous venez d'avoir enſemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel eſt le ſuccès ? Aurons-nous Henriette ?
A-t-elle conſenti ? l'affaire eſt-elle faite ?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuſe-t-elle ?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Eſt-ce qu'elle balance ?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc ?

CHRISALE.

C'eſt que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui ſe nomme?

CHRISALE.

Monſieur Triſſotin.

ARISTE.

Quoi! ce Monſieur Triſſotin...

CHRISALE.

Oui, qui parle toujours de Vers & de Latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRISALE.

Moi! point: à Dieu ne plaiſe.

ARISTE.

Qu'avez vous répondu?

CHRISALE.

Rien; & je ſuis bien-aiſe
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raiſon eſt fort belle, & c'eſt faire un grand pas.

Avez-vous ſu du moins lui propoſer Clitandre ?

CHRISALE.

Non ; car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes, votre prudence eſt rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte, avec votre molleſſe,
Et ſe peut-il qu'un homme ait aſſez de foibleſſe
Pour laiſſer à ſa femme un pouvoir abſolu,
Et n'oſer attaquer ce qu'elle a réſolu ?

CHRISALE.

Mon Dieu ! vous en parlez, mon frère, bien à l'aiſe
Et vous ne ſavez pas comme le bruit me pèſe.
J'aime fort le repos, la paix & la douceur,
Et ma femme eſt terrible avecque ſon humeur.
Du nom de Philoſophe [9] elle fait grand myſtère [x],
Mais elle n'en eſt pas pour cela moins colère ;
Et ſa morale, faite à mépriſer le bien,
Sur l'aigreur de ſa bile opère comme rien.
Pour peu que l'on s'oppoſe à ce que veut ſa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend ſon ton ;
Je ne ſais où me mettre, & c'eſt un vrai dragon ;
Et cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle & mon cœur & ma mie.

ARISTE.

ARISTE.

Allez, c'eſt ſe moquer. Votre femme, entre nous,
Eſt, par vos lâchetés, ſouveraine ſur vous.
Son pouvoir n'eſt fondé que ſur votre foibleſſe;
C'eſt de vous qu'elle prend le titre de maîtreſſe;
Vous-même à ſes hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous réſoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condeſcendre une femme à vos vœux,
Et prendre aſſez de cœur pour dire un, *je le veux*:
Vous laiſſerez, ſans honte, immoler votre fille
Aux folles viſions qui tiennent la famille;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour ſix mots de Latin qu'il leur fait ſonner haut,
Un pédant qu'à tout coup votre femme apoſtrophe
Du nom de bel-eſprit & de grand philoſophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'eſt, comme on ſait, rien moins que tout cela.
Allez, encore un coup, c'eſt une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raiſon, & je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

ARISTE.

C'eſt bien dit.

CHRISALE.

C'eſt une choſe infâme
Que d'être ſi ſoumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il eſt vrai.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille eſt ma fille, & que j'en ſuis le maître,
Pour lui prendre un mari qui ſoit ſelon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raiſonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & ſavez ſa demeure,
Faites-le-moi venir, mon frère, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'eſt ſouffrir trop long-temps,
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens [10].

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.[1]

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE.

AH ! mettons-nous ici pour écouter à l'aiſe
Ces vers que mot à mot il eſt beſoin qu'on pèſe.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE *à Triſſotin.*

Ce ſont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'eſt une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce ſont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de ſi preſſans deſirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaiſirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre Epigramme.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Hélas ! c'eſt un enfant tout nouveau né, Madame;
Son ſort aſſurément a lieu de vous toucher,
Et c'eſt dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il ſuffit de ſon père.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut ſervir de mère.

BELISE.

Qu'il a d'eſprit !

SCÈNE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE *à Henriette qui veut ſe retirer.*

HOLA ! pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE.

C'eſt de peur de troubler un entretien ſi doux.

PHILAMINTE.

Approchez, & venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaiſir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je ſais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'eſt pas mon fait que les choſes d'eſprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe : auſſi bien ai-je à vous dire enſuite
Un ſecret dont il faut que vous ſoyez inſtruite.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Les Sciences n'ont rien qui vous puiſſe enflammer,
Et vous ne vous piquez que de ſavoir charmer.

HENRIETTE.

Auſſi peu l'un que l'autre; & je n'ai nulle envie....

BELISE.

Ah ! ſongeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE *à Lépine.*

Allons, petit garçon, vîte de quoi s'aſſeoir.

(*Lépine ſe laiſſe tomber.*)

Voyez l'impertinent ! Eſt-ce que l'on doit cheoir
Après avoir appris l'équilibre des choſes ?

BELISE.

De ta chûte, ignorant, ne vois-tu pas les cauſes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité ?

LÉPINE.

Je m'en ſuis apperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE *à Lépine qui ſort.*

Le lourdaut !

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah ! de l'eſprit par-tout !

BELISE.

Cela ne tarit pas.

(*Ils s'aſſeyent.*)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expoſe,
Un plat ſeul de huit vers me ſemble peu de choſe ;
Et je penſe qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'Epigramme, ou bien au Madrigal,
Le ragoût d'un Sonnet qui, chez une Princeſſe,
A paſſé pour avoir quelque délicateſſe.
Il eſt de ſel Attique aſſaiſonné par-tout,
Et vous le trouverez, je crois, d'aſſez bon goût.

ARMANDE.

Ah ! je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vîte audience

BELISE *interrompant Triſſotin chaque fois qu'il ſe diſpoſe à lire.*

Je ſens d'aiſe mon cœur treſſaillir par avance,

J'aime la Poéſie avec entêtement [a],
Et ſur-tout quand les vers ſont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE *à Henriette.*

Silence, ma nièce.

ARMANDE.

Ah! laiſſez-le donc lire.

TRISSOTIN.

SONNET à la Princeſſe URANIE, ſur ſa fièvre.

VOTRE PRUDENCE eſt endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger ſuperbement
Votre plus cruelle ennemie.

BELISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui ſeul, des vers aiſés, poſſède le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger ſon ennemie, eſt pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *ſuperbement & magnifiquement ;*
Ces deux adverbes joints ſont admirablement !

BELISE.

Prêtons l'oreille au reſte.

TRISSOTIN.

Votre prudence eſt endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger ſuperbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie !

BELISE.

Loger ſon ennemie !

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement !

TRISSOTIN.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate inſolemment
Attaque votre belle vie.

BELISE.

Ah ! tout doux ! Laiſſez-moi, de grace, reſpirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loiſir d'admirer.

PHILAMINTE.

On ſe ſent, à ces vers, juſques au fond de l'ame,
Couler je ne ſais quoi qui fait que l'on ſe pâme.

ARMANDE.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.

Que *riche appartement* eſt là joliment dit,
Et que la métaphore eſt miſe avec eſprit!

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die,

Ah! que ce *quoi qu'on die* eſt d'un goût admirable!
C'eſt, à mon ſentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die*, auſſi mon cœur eſt amoureux.

BELISE.

Je ſuis de votre avis, *quoi qu'on die* eſt heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une Pièce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend on bien, comme moi, la fineſſe?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh!

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoiqu'on die.

Que de la fièvre on prenne ici les intérêts ;
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne ſemble.
Je ne ſai pas, pour moi, ſi chacun me reſſemble,
Mais j'entends là-deſſous un million de mots.

BELISE.

Il eſt vrai qu'il dit plus de choſes qu'il n'eſt gros.

PHILAMINTE *à Triſſotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute ſon énergie ?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit ;
Et penſiez-vous alors y mettre tant d'eſprit ?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

ARMANDE.

J'ai fort auſſi *l'ingrate* dans la tête.
Cette ingrate de fièvre, injuſte, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains ſont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux Tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah ! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*,

TRISSOTIN.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Quoi qu'on die !

TRISSOTIN.

De votre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Riche appartement !

TRISSOTIN.

Où cette ingrate inſolemment

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Cette *ingrate* de fièvre !

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie !

ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Quoi, ſans reſpecter votre rang,
Elle ſe prend à votre ſang,

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage !

Si vous la conduiſez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On ſe meurt de plaiſir.

PHILAMINTE.

De mille doux friſſons vous vous ſentez ſaiſir.

ARMANDE.

Si vous la conduiſez aux bains,

BELISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.
De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant,

BELISE.

Par-tout on s'y promène avec raviſſement.

PHILAMINTE.

On n'y ſauroit marcher que ſur de belles choſes.

ARMANDE.

Ce ſont petits chemins tout parſemés de roſes.

TRISSOTIN.

Le Sonnet donc vous ſemble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,
Et perſonne jamais n'a rien fait de ſi beau.

BELISE *à Henriette.*

Quoi ! ſans émotion pendant cette lecture !
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure !

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante ; & bel-eſprit, il ne l'eſt pas qui veut [2].

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

Sur un carroſſe de couleur amarante donné à une Dame de ſes amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque choſe de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'eſprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'Amour ſi cherement m'a vendu ſon lien,

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien ;
Et quand tu vois ce beau carroſſe,
Où tant d'or ſe relève en boſſe
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeuſement triompher ma Lays,

PHILAMINTE.

Ah, *ma Lays* ! voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe eſt jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau carroſſe,
Où tant d'or ſe relève en boſſe
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeuſement triompher ma Lays,
Ne dis plus qu'il eſt amarante,
Dis plutôt qu'il eſt de ma rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh ! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puiſſe écrire de ce goût.

BELISE.

Ne dis plus qu'il eſt amarante,
Dis plutôt qu'il eſt de ma rente.
Voilà qui ſe décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne ſais, du moment que je vous ai connu,
Si, ſur votre ſujet, j'eus l'eſprit prévenu,
Mais j'admire par-tout vos vers & votre proſe.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque choſe,
A notre tour auſſi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'eſpérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre Académie.
Pláton s'eſt au projet ſimplement arrêté,
Quand de ſa République il a fait le traité:
Mais à l'effet entier je veux pouſſer l'idée
Que j'ai ſur le papier en proſe accommodée.
Car enfin, je me ſens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'eſprit;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous ſommes,
De cette indigne claſſe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux ſublimes clartés.

ARMANDE.

ARMANDE.

C'eſt faire à notre ſexe une trop grande offenſe,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une juppe ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut ſe relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre eſprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on ſait mon reſpect en tous lieux;
Et, ſi je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur eſprit auſſi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le ſexe auſſi vous rend juſtice en ces matières;
Mais nous voulons montrer à de certains eſprits,
Dont l'orgueilleux ſavoir nous traite avez mépris,
Que de ſcience auſſi les femmes ſont meublées;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes aſſemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on ſépare ailleurs,
Mêler le beau langage & les hautes ſciences,
Découvrir la Nature en mille expériences;
Et, ſur les queſtions qu'on pourra propoſer,
Faire entrer chaque ſecte, & n'en point épouſer.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Péripatétiſme.

PHILAMINTE.

Pour les abſtractions, j'aime le Platoniſme [3].

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ſes dogmes ſont forts.

BELISE.

Je m'accommode aſſez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à ſouffrir me ſemble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière ſubtile.

TRISSOTIN.

Deſcartes, pour l'aimant, donne fort dans mon ſens,

ARMANDE.

J'aime ſes tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ſes mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre aſſemblée ouverte,
Et de nous ſignaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la Nature a peu d'obſcurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, ſans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois,
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainſi que la Phyſique,
Grammaire, Hiſtoire, Vers, Morale & Politique.

PHILAMINTE.

La Morale a des traits dont mon cœur eſt épris.
Et c'étoit autrefois l'amour des grands eſprits :
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de ſi beau que leur Sage.

ARMANDE.

Pour la Langue, on verra dans peu nos règlemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie ou juſte, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, ſoit ou verbes ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons ;
Contr'eux nous préparons de mortelles ſentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proſcriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la proſe & les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entrepriſe noble, & dont je ſuis ravie,

Un deſſein plein de gloire, & qui ſera vanté
Chez tous les beaux eſprits de la poſtérité,
C'eſt le retranchement de ces ſyllabes ſales,
Qui, dans les plus beaux mots, produiſent des ſcandales;
Ces jouets éternels des ſots de tous les temps;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaiſans;
Ces ſources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire inſulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets!

BELISE.

Vous verrez nos ſtatuts quand ils ſeront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne ſauroient manquer d'être tous beaux & ſages.

ARMANDE.

Nous ſerons par nos loix les Juges des ouvrages;
Par nos loix proſe & vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui ſachent [c] bien écrire.

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN, LÉPINE.

LÉPINE *à Triſſotin.*

MONSIEUR, un homme eſt là qui veut parler à vous;
Il eſt vêtu de noir, & parle d'un ton doux.

(*Ils ſe lèvent.*)

TRISSOTIN.

C'eſt cet ami ſavant qui m'a fait tant d'inſtance
De lui donner l'honneur de votre connoiſſance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

(*Triſſotin va au-devant de Vadius.*)

SCÈNE IV.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE *à Armande & à Beliſe.*

FAISONS bien les honneurs au moins de notre eſprit.

(*à Henriette qui veut ſortir.*)

Holà! Je vous ai dit, en paroles bien claires,

Que j'ai beſoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez: on va dans peu vous les faire ſavoir.

SCÈNE V.

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN *préſentant Vadius* [4].

VOICI l'homme qui meurt du deſir de vous voir;
En vous le produiſant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.
Il peut tenir ſon coin parmi de beaux eſprits.

PHILAMINTE.

La main qui le préſente en dit aſſez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux Auteurs la pleine intelligence,
Et ſait du Grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE *à Béliſe.*

Du Grec! O Ciel! du Grec! Il ſait du Grec, ma ſœur!

BELISE *à Armande.*

Ah! ma nièce, du Grec!

ARMANDE.

Du Grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi ! Monſieur ſait du Grec ? Ah ! permettez, de grace,
Que, pour l'amour du Grec, Monſieur, on vous embraſſe.

(*Vadius embraſſe auſſi Beliſe & Armande*)

HENRIETTE *à Vadius, qui veut auſſi l'embraſſer.*

Excuſez-moi, Monſieur : je n'entends pas le Grec.

(*Ils s'aſſeyent.*)

PHILAMINTE.

J'ai pour les Livres grecs un merveilleux reſpect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage ;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du Grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte, il fait merveille en vers ainſi qu'en proſe,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque choſe.

VADIUS.

Le défaut des Auteurs, dans leurs productions,
C'eſt d'en tyranniſer les converſations,
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans, lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus ſot, à mon ſens,
Qu'un Auteur qui par-tout va gueuſer des encens,

Qui, des premiers venus faiſiſſant les oreilles,
En fait le plus ſouvent les martyrs de ſes veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;
Et d'un Grec, là-deſſus, je ſuis le ſentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ſes Sages
L'indigne empreſſement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos ſentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*ithos* & le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des Eglogues d'un ſtyle
Qui paſſe en doux attraits Théocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos Odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laiſſe de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Eſt-il rien d'amoureux comme vos chanſonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux Sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui ſoit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de ſi plein d'eſprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux balladès ſur-tout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bosus-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le ſiècle rendoit juſtice aux beaux eſprits,

TRISSOTIN.

En carroſſe doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le Public vous dreſſer des ſtatues.

(*à Triſſotin.*)

Hom! C'eſt une ballade, & je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit ſonnet
Sur la fièvre qui tient la Princeſſe Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en ſavez l'Auteur?

VADIUS.

Non ; mais je ſais fort bien
qu'à ne le point flatter, ſon Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit miſérable ;
Et, ſi vous l'avez vu, vous ſerez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je ſais que là-deſſus je n'en ſuis point du tout,
Et que d'un tel Sonnet peu de gens ſont capables.

VADIUS.

Me préſerve le Ciel d'en faire de ſemblables !

TRISSOTIN.

Je ſoutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raiſon eſt que j'en ſuis l'auteur.

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne ſais donc comment ſe fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'eſt qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aye eu l'eſprit diſtrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le Sonnet.

Mais laiſſons ce discours, & voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, eſt une choſe fade;
Ce n'en eſt plus la mode; elle ſent ſon vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaiſe.

VADIUS.

Elle n'en reſte pas pour cela plus mauvaiſe.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas [5].

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez ſottement vos qualités aux autres.

(*ils ſe lèvent tous.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuiſtre....

PHILAMINTE.

Eh! Meſſieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN *à Vadius.*

Vas va reſtituer tous les honteux larcins
Que réclament ſur toi les Grecs & les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnaſſe,
D'avoir fait à tes vers eſtropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre & de ſon peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton Libraire, à l'Hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire eſt établie; en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'Auteur des Satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie auſſi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.

Il me donne en paſſant une atteinte légère
Parmi pluſieurs Auteurs qu'au Palais on révère ;
Mais jamais dans ſes vers il ne te laiſſe en paix,
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ſes traits.

TRISSOTIN.

C'eſt par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainſi qu'un miſérable ;
Il croit que c'eſt aſſez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adverſaire
Sur qui tout ſon effort lui ſemble néceſſaire ;
Et ſes coups contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne ſe croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne ſaura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en Vers, Proſe, Grec & Latin.

TRISSOTIN.

Eh bien ! nous nous verrons ſeul à ſeul chez Barbin.

SCENE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A MON EMPORTEMENT ne donnez aucun blâme;
C'eſt votre jugement que je défends, Madame,
Dans le Sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer:
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis aſſez long-temps mon ame s'inquiète
De ce qu'aucun eſprit en vous ne ſe fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'eſt prendre un ſoin pour moi qui n'eſt pas néceſſaire:
Les doctes entretiens ne ſont point mon affaire;
J'aime à vivre aiſément; & dans tout ce qu'on dit,
Il faut ſe trop peiner pour avoir de l'eſprit;
C'eſt une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y ſuis bleſſée, & ce n'eſt pas mon compte
De ſouffrir dans mon ſang une pareille honte.
La beauté du viſage eſt un frêle ornement,
Une fleur paſſagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'eſt attaché qu'à la ſimple épiderme [6];
Mais celle de l'eſprit eſt inhérente & ferme.
J'ai donc cherché long-temps un biais [d] de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moiſſonner,
De faire entrer chez vous le deſir des Sciences,
De vous inſinuer les belles connoiſſances;
Et la penſée enfin où mes vœux ont ſouſcrit,
C'eſt d'attacher à vous un homme plein d'eſprit.
(*montrant Triſſotin.*)
Et cet homme eſt Monſieur, que je vous détermine [e]
A voir comme l'époux que mon choix vous deſtine.

HENRIETTE.

Moi! ma mère?

PHILAMINTE.

Oui, vous: faites la ſotte, un peu [7].

BELISE *à Triſſotin.*

Je vous entends; vos yeux demandent mon aveu
Pour engager ailleurs un cœur que je poſsède.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède;
C'eſt un hymen qui fait votre établiſſement.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Je ne ſais que vous dire en mon raviſſement,

Madame; & cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met....

HENRIETTE.

Tout beau! Monſieur; il n'eſt pas fait encore;
Ne vous preſſez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez!
Savez-vous bien que ſi.... Suffit. Vous m'entendez.
(*à Triſſotin.*)
Elle ſe rendra ſage. Allons, laiſſons-la faire.

SCÈNE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les ſoins de notre mère,
Et ſon choix ne pouvoit d'un plus illuſtre époux....

HENRIETTE.

Si le choix eſt ſi beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'eſt à vous, non à moi, que ſa main eſt donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cède tout, comme à ma ſœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroiſſoit charmant,
J'accepterois votre offre avec raviſſement.

HENRIETTE.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête ;
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différens,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parens.
Une mere a sur nous une entière puissance ;
Et vous croyez en vain, par votre résistance....

SCENE VIII.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE *à Henriette, lui présentant Clitandre.*

ALLONS, ma fille, il faut approuver mon dessein,
Otez ce gant. Touchez à Monsieur dans la main ;
Et le considérez désormais dans votre ame,
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos penchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parens;
Un pere a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE.

Une mere a sa part à notre obéissance.

CHRISALE.

Qu'eſt-ce à dire ?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mere & vous ne ſoyez pas d'accord ;
Et c'eſt un autre époux....

CHRISALE.

Taiſez-vous, perronelle,
Allez philoſopher tout le ſaoul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma penſée ; & l'avertiſſez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles ;
Allons vîte.

SCÈNE IX.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

FORT BIEN. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel tranſport ! Quelle joie ! Ah ! que mon ſort eſt doux.

CHRISALE *à Clitandre.*

Allons, prenez ſa main, & paſſez devant nous ;

Menez-la dans ſa chambre. Ah! les douces careſſes!
(*à Ariſte.*)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendreſſes,
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours;
Et je me reſſouviens de mes jeunes amours.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

OUI, rien n'a retenu[f] ſon eſprit en balance;
Elle a fait vanité de ſon obéiſſance,
Son cœur, pour ſe livrer, à peine devant moi,
S'eſt-il donné le tems d'en recevoir la loi;
Et ſembloit ſuivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raiſon ſoumettent tous ſes vœux;
Et qui doit gouverner, ou ſa mere, ou ſon pere,
Ou l'eſprit, ou le corps, la forme, ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit Monſieur en uſe étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en eſt pas encore où ſon cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais, dans ſes procédés, il m'a déplu toujours.

Il ſait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCÈNE II.

CLITANDRE *entrant doucement, & écoutant ſans ſe montrer*, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

JE ne ſouffrirois point, ſi j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque penſée
Que là-deſſus je parle en fille intéreſſée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit ſecret.
Contre de pareils coups l'ame ſe fortifie
Du ſolide ſecours de la philoſophie,
Et par elle on ſe peut mettre au-deſſus de tout;
Mais, vous traiter ainſi, c'eſt vous pouſſer à bout.
Il eſt de votre honneur d'être à ſes vœux contraire;
Et c'eſt un homme, enfin, qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, diſcourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'eſtime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit ſot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire faſſe,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal !

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent !

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises ;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises....

CLITANDRE *à Armande.*

Hé doucement, de grace. Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait ? & quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que Madame en soit Juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez de quoi l'autoriser.
Vous en seriez rop digne ; & les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.

Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale ;
Et tout cœur infidèle eſt un monſtre en morale.

CLITANDRE.

Appelez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéir aux loix qu'elle m'impoſe ;
Et, ſi je vous offenſe, elle ſeule en eſt cauſe.
Vos charmes ont d'abord poſſédé tout mon cœur.
Il a brûlé deux ans d'une conſtante ardeur ;
Il n'eſt ſoins empreſſés, devoirs, reſpects, ſervices,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux ſacrifices.
Tous mes feux, tous mes ſoins ne peuvent rien ſur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux ;
Ce que vous refuſez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Eſt-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ?
Mon cœur court-il au change, ou ſi vous l'y pouſſez ?
Eſt ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chaſſez ?

ARMANDE.

Appelez-vous, Monſieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire ;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour conſiſte la beauté ?
Vous ne ſauriez pour moi tenir votre penſée
Du commerce des ſens nette & débaraſſée ;
Et vous ne goûtez point, dans ſes plus doux appas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.

Vous ne pouvez aimer que d'une amour groſſière ;
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière ;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'enſuit.
Ah ! quel étrange amour ; & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terreſtres flammes !
Les ſens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs ;
Comme une choſe indigne, il laiſſe-là le reſte ;
C'eſt un feu pur & net comme le feu céleſte,
On ne pouſſe avec lui que d'honnêtes ſoupirs,
Et l'on ne penche point vers les ſales deſirs.
Rien d'impur ne ſe mêle au but qu'on ſe propoſe ;
On aime pour aimer, & non pour autre choſe ;
Ce n'eſt qu'à l'eſprit ſeul que vont tous les tranſports,
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaiſe, un corps tout comme une ame,
Je ſens qu'il y tient trop pour le laiſſer à part ;
De ces détachemens je ne connois point l'art ;
Le ciel m'a dénié cette philoſophie,
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'eſt rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'eſprit,
Ces unions de cœurs, & ces tendres penſées,
Du commerce des ſens ſi bien débaraſſées ;

Mais ces amours pour moi ſont trop ſubtiliſés,
Je ſuis un peu groſſier, comme vous m'accuſez;
J'aime avec tout moi méme, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confeſſe, à toute la perſonne.
Ce n'eſt pas là matière à de grands châtimens;
Et, ſans faire de tort à vos beaux ſentimens,
Je vois que dans le monde on ſuit fort ma méthode,
Et que le mariage eſt aſſez à la mode,
Paſſe pour un lien aſſez honnête & doux,
Pour avoir deſiré h de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle penſée
Ait dû vous donner lieu d'en paroitre offenſée.

ARMANDE.

Hé bien, Monſieur, hé bien, puiſque, ſans m'écouter,
Vos ſentimens brutaux veulent ſe contenter,
Puiſque, pour vous réduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je réſous mon eſprit
A conſentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'eſt plus temps, Madame, une autre a pris la place,
Et par un tel retour j'aurois mauvaiſe grace
De maltraiter l'aſyle & bleſſer les bontés,
Où je me ſuis ſauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez vous, Monſieur, ſur mon ſuffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage;

Et, dans nos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé, Madame, voyez votre choix, je vous prie,
Exposez-moi, de grace, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, & plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit;
Mais Monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

JE viens vous annoncer une grande nouvelle[2].
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au-travers de notre tourbillon,
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison.
Monsieur n'y trouveroit ni rime ni raison;.
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr, sur-tout, l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame; & je hais seulement
La science & l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses, de soi, qui sont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on ſuppoſe
Que la ſcience ſoit pour gâter quelque choſe.

CLITANDRE.

Et, c'eſt mon ſentiment qu'en faits, comme en propos;
La ſcience eſt ſujette à faire de grands ſots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe eſt fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en ſeroit, je penſe, aſſez facile.
Si les raiſons manquoient, je ſuis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guère.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois ſi bien, qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru juſques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faiſoit les grands ſots, & non pas la ſcience.

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal ; & je vous ſuis garant
Qu'un ſot ſavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

TRISSOTIN.

Le ſentiment commun eſt contre vos maximes,
Puiſqu'ignorant & ſot ſont termes ſynonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux uſages du mot,
L'alliance eſt plus forte entre pédant & ſot.

TRISSOTIN.

La ſottiſe, dans l'un, ſe fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le ſavoir garde en ſoi ſon mérite éminent.

CLITANDRE.

Le ſavoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes;
Puiſque pour elle ainſi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'eſt depuis qu'à mes yeux s'offrent certains ſavans.

TRISSOTIN.

Ces certains ſavans-là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui, ſi l'on s'en rapporte à ces certains ſavans ;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Il me ſemble, Monſieur...

CLITANDRE.

Hé, Madame, de grace ;
Monſieur eſt aſſez fort, ſans qu'à ſon aide on paſſe,
Je n'ai déjà que trop d'un ſi rude aſſaillant ;
Et, ſi je me défends, ce n'eſt qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offenſante aigreur de chaque repartie,
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre ſecond ? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On ſouffre aux entretiens ces ſortes de combats,
Pourvu qu'à la perſonne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offenſe,
Il entend raillerie autant qu'homme de France ;
Et de bien d'autres traits il s'eſt ſenti piquer,
Sans que jamais ſa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'eſſuie,
De voir prendre à Monſieur la thèſe qu'il appuie,

Il eſt fort enfoncé dans la Cour [3], c'eſt tout dire [1].
La Cour, comme l'on ſait, ne tient pas pour l'eſprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'eſt en courtiſan, qu'il en prend la défenſe.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour;
Et ſon malheur eſt grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux eſprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui faſſiez querelle,
Et, ſur ſon méchant goût lui faiſant ſon procès,
N'accuſiez que lui ſeul de vos méchans ſuccès.
Permettez moi, Monſieur Triſſotin, de vous dire,
Avec tout le reſpect que votre nom m'inſpire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'eſt pas ſi bête
Que, vous autres Meſſieurs, vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du ſens commun pour ſe connoître à tout;
Que chez elle on ſe peut former quelque bon goût;
Et que l'eſprit du monde y vaut, ſans flatterie,
Tout le ſçavoir obſcur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De ſon bon goût, Monſieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monſieur, qu'elle l'ait ſi mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monſieur? C'eſt que pour la ſcience
Raſius & Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite expoſé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modeſtie,
Vous ne vous mettez point, Monſieur, de la partie,
Et pour ne vous point mettre auſſi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles héros?
Qu'eſt-ce que leurs écrits lui rendent de ſervice,
Pour accuſer la Cour d'une horrible injuſtice;
Et ſe plaindre en tous lieux que ſur leurs doctes noms
Elle manque à verſer la faveur de ſes dons?
Leur ſavoir à la France eſt beaucoup néceſſaire?
Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire?
Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes;
Qu'avec leur plume ils font les deſtins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les penſions;
Que ſur eux l'univers a la vue attachée;
Que par-tout de leur nom la gloire eſt épanchée,
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux,
Pour ſavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,

Pour

Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A ſe bien barbouiller de Grec & de Latin,
Et ſe charger l'eſprit d'un ténébreux butin,
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres:
Gens, qui de leur ſavoir paroiſſent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun;
Inhabiles à tout, vuides de ſens commun,
Et plein d'un ridicule & d'une impertinence
A décrier par tout l'eſprit & la ſcience.

PHILAMINTE.

Votre chaleur eſt grande; & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'eſt le nom de rival, qui dans votre ame excite...

SCÈNE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

LE Savant qui tantôt vous a rendu viſite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que ſoit ce qu'on veut que je liſe;
Apprenez, mon ami, que c'eſt une ſottiſe

De ſe venir jeter au travers d'un diſcours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui ſait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

TRISSOTIN s'eſt vanté, Madame, qu'il épouſeroit votre fille. Je vous donne avis que ſa philoſophie n'en veut qu'à vos richeſſes, & que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage que vous n'ayez vu le Poëme que je compoſe contre lui. En attendant cette peinture où je prétends vous le dépeindre de toutes ſes couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence & Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.

Voilà, ſur cet hymen que je me ſuis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui faſſe ſentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura preſſé l'effet.
(*à Julien.*)
Reportez tout cela ſur l'heure à votre maître;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ſes nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être ſuivis,
(*montant Triſſotin*)
Dès ce ſoir, à Monſieur je marierai ma fille.

SCENE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire,
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin;
Et Monsieur, que voilà, saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir;
Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCÈNE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'AI grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées,
Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé;
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnoissance.

SCÈNE VII.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SANS votre appui, Monſieur, je ſerai malheureux:
Madame votre femme a rejeté mes vœux;
Et ſon cœur prévenu veut Triſſotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaiſie a-t elle donc pu prendre?
Pourquoi, diantre! vouloir ce Monſieur Triſſotin?

ARISTE.

C'eſt par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a ſur ſon rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce ſoir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce ſoir?

CLITANDRE.

Dès ce ſoir.

CHRISALE.

Et dès ce ſoir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE *montrant Henriette.*

Et Madame doit être instruite par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
(à Henriette.)
Nous allons revenir : songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, & vous, mon gendre.

HENRIETTE *à Ariste.*

Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

SCENE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

QUELQUE ſecours puiſſant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus ſolide eſpoir, c'eſt votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous aſſurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai ſon appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il ſera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout eſſayer pour nos vœux les plus doux;
Et, ſi tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il eſt une retraite où notre ame ſe donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre perſonne.

CLITANDRE.

Veuille le juſte Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'EST sur le mariage où ma mère s'apprête,
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Votre grace & votre air sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.

Cet obligeant amour a de quoi me confondre;
Et j'ai regret, Monſieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous eſtime autant qu'on ſauroit eſtimer;
Mais je trouve un obſtacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le ſavez, à deux ne ſauroit être;
Et je ſens que du mien Clitandre s'eſt fait maître.
Je ſais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux;
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire;
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que ſur moi peut le raiſonnement,
C'eſt de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que poſsède Clitandre;
Et par mille doux ſoins, j'ai lieu de préſumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non: à ſes premiers vœux mon ame eſt attachée,
Et ne peut de vos ſoins, Monſieur, être touchée.
Avec vous librement j'oſe ici m'expliquer;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuſe ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'eſt point, comme l'on ſait, un effet du mérite:
Le caprice y prend part; & quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'eſt.

Si l'on aimoit, Monſieur, par choix & par ſageſſe,
Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendreſſe;
Mais on voit que l'amour ſe gouverne autrement.
Laiſſez moi, je vous prie, à mon aveuglement;
Et ne vous ſervez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéiſſance.
Quand on eſt honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont ſur nous de pouvoir;
On répugne à ſe faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui même.
Ne pouſſez point ma mère à vouloir, par ſon choix,
Exercer ſur mes vœux la rigueur de ſes droits.
Otez-moi votre amour, & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur auſſi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puiſſe vous contenter?
Impoſez-lui des loix qu'il puiſſe exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous ceſſiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les céleſtes appas...

HENRIETTE.

Eh! Monſieur, laiſſons-là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par-tout dans vos vers vous peignez ſi charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuſe ardeur...

TRISSOTIN.

C'eſt mon eſprit qui parle, & ce n'eſt pas mon cœur.

D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte ;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Eh ! de grace, Monſieur...

TRISSOTIN.

Si c'eſt vous offenſer,
Mon offenſe envers vous n'eſt pas prête à ceſſer.
Cette ardeur juſqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous conſacre des vœux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrêter les aimables tranſports ;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuſer le ſecours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme ſi chère ;
Et pourvu que j'obtienne un bonheur ſi charmant,
Pourvu je que vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais ſavez-vous qu'on riſque un peu plus qu'on ne penſe,
A vouloir ſur un cœur uſer de violence ?
Qu'il ne fait pas bien ſûr, à vous le trancher net,
D'épouſer une fille en dépit qu'elle en ait ;
Et qu'elle peut aller, en ſe voyant contraindre,
A des reſſentimens que le mari doit craindre ?

TRISSOTIN.

Un tel diſcours n'a rien dont je ſois altéré.
A tous événemens le ſage eſt préparé.

Guéri, par la raiſon, des foibleſſes vulgaires,
Il ſe met au-deſſus de ces ſortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
De tout ce qui n'eſt pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monſieur, je ſuis de vous ravie;
Et je ne penſois pas que la philoſophie
Fût ſi belle qu'elle eſt, d'inſtruire ainſi les gens,
A porter conſtamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame, à vous ſi ſingulière,
Mérite qu'on lui donne une illuſtre matière,
Eſt digne de trouver qui prenne avec amour
Les ſoins continuels de la mettre en ſon jour;
Et comme, à dire vrai, je n'oſerois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de ſa gloire,
Je le laiſſe à quelqu'autre, & vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN *en ſortant.*

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRISALE.

AH ! ma fille, je ſuis bien aiſe de vous voir ;
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et ſoumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère ;
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ſes dents,
Martine que j'amène & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos réſolutions ſont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change ;
Soyez ferme à vouloir ce que vous ſouhaitez ;
Et ne vous laiſſez point ſéduire à vos bontés.
Ne vous rélâchez pas ; & faites bien en ſorte
D'empêcher que ſur vous ma mère ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment ? me prenez-vous ici pour un benêt ?

HENRIETTE.

M'en préſerve le ciel !

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît ?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit on incapable
Des fermes ſentimens d'un homme raiſonnable?

HENRIETTE.

Non, mon père.

CHRISALE.

Eſt-ce donc qu'à l'age où je me voi,
Je n'aurois pas l'eſprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foibleſſe d'ame,
De me laiſſer mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Eh! non mon père.

CHRISALE.

Ouais! qu'eſt-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaiſante à me parler ainſi!

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'eſt pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout ſuivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors de moi, dans la maiſon,
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui : vous avez raiſon.

CHRISALE.

C'eſt moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'eſt moi qui dois diſpoſer de ma fille.

HENRIETTE.

Eh ! oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir ſur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire ?

CHRISALE.

Et pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'eſt à votre pere
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas ! vous flattez-là les plus doux de mes vœux ;
Veuillez être obéi : c'eſt tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons ſi ma femme à mes deſirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laiſſez-moi. J'aurai ſoin
De vous encourager, s'il en eſt de beſoin.

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRISALE CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE,

PHILAMINTE. *au Notaire.*

Vous ne ſauriez changer votre ſtyle ſauvage,
Et nous faire un contrat qui ſoit en beau langage?

Le NOTAIRE.

Notre ſtyle eſt très bon; & je ſerois un ſot,
Madame, de vouloir y changer un ſeul mot.

BELISE.

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monſieur, de la ſcience,
Veuillez

Veuillez, au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens;
Et dater par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi ? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
(*appercevant Martine.*)
Ah, ah! Cette impudente ose encor se produire ?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

CHRISALE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future ?

PHILAMINTE

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, Monsieur; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur !

PHILAMINTE *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne,
Est Monsieur.

CHRISALE *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux!
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez Monsieur Trissotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez Monsieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord; & d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monsieur les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux?

PHILAMINTE *à Chrisale.*

Quoi donc? Vous combattrez les choses que je veux!

CHRISALE.

Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vraiment, à votre bien on songe bien ici,
Et, c'est-là, pour un sage, un fort digne souci !

CHRISALE.

Enfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

(*montrant Trissotin.*)

Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre:
Mon choix sera suivi; c'est un point résolu.

CHRISALE.

Ouais! Vous le prenez-là d'un ton bien absolu.

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire; & je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRISALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse.

CHRISALE.

Il eſt vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il ſe fît le maître du logis,
Je ne l'aimerois point, s'il faiſoit le jocriſſe;
Et, ſi je conteſtois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques ſoufflets il rabaiſsât mon ton.

CHRISALE.

C'eſt parler comme il faut.

MARTINE.

Monſieur eſt raiſonnable,
De vouloir pour ſa fille un mari convenable.

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raiſon, jeune & bien fait qu'il eſt,
Lui refuſer Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un ſavant, qui ſans ceſſe épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant ſavoir le Grais ni le Latin,
Elle n'a pas beſoin de Monſieur Triſſotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut ſouffrir qu'elle jaſe à ſon aiſe.

MARTINE.

Les ſavans ne ſont bons que pour prêcher en chaiſe;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'eſprit.
L'eſprit n'eſt point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, ſi jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne ſache A ne B, n'en déplaiſe à Madame;
Et ne ſoit, en un mot, docteur que pour ſa femme.

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Eſt-ce-fait? Et ſans trouble, ai-je aſſez écouté
Votre digne interprète?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette diſpute,
Il faut qu'abſolument mon deſir s'exécute.

(*montrant Triſſotin.*)

Henriette & Monſieur ſeront joints de ce pas;
Je l'ai dit, je le veux: ne me répliquez pas;
Et ſi votre parole à Clitandre eſt donnée,
Offrez-lui le parti d'épouſer ſon aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
(*a Henriette & à Clitandre.*)
Voyez; y donnez vous votre conſentement?

HENRIETTE.

Hé! mon pere.

CLITANDRE *à Chriſale.*

Hé! Monſieur.

BELISE.

On pourroit bien lui faire
Des propoſitions qui pourroient mieux lui plaire;
Mais nous établiſſons une eſpèce d'amour,
Qui doit être épuré comme l'aſtre du jour;
La ſubſtance qui penſe y peut être reçue,
Mais nous en banniſſons la ſubſtance étendue.

SCÈNE IV.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'AI regret de troubler un myſtère joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai ſenti pour vous les atteintes cruelles;

(*à Philaminte.*)

L'une, pour vous, me vient de votre Procureur ;

(*à Chrisale.*)

L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire ?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

MADAME, j'ai prié Monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cause que le Clerc de votre Rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.

CHRISALE *à Philaminte.*

Votre procès perdu !

PHILAMINTE A CHRISALE.

Vous vous troublez beaucoup !
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

Le peu de soins que vous avez, vous coûte quarante mille écus ; & c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour.

Condamnée? Ah! ce mot eſt choquant, & n'eſt fait
Que pour les criminels !

ARISTE.

Il a tort en effet;
Et vous vous êtes-là juſtement récriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la Cour, de payer au-plutôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE.

MONSIEUR, l'amitié qui me lie à Monſieur votre frère, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je ſais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.
O ciel! tout-à-la-fois, perdre ainſi tout ſon bien !

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Ah! quel honteux tranſport. Fi! Tout cela n'eſt rien:
Il n'eſt pour le vrai ſage aucun revers funeſte;
Et, perdant toute choſe, à ſoi-même il ſe reſte.
Achevons notre affaire, & quittez votre ennui.

(*montrant Triſſotin.*)

Son bien nous peut ſuffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame: ceſſez de preſſer cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde eſt contraire;
Et mon deſſein n'eſt point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de temps;
Elle ſuit de bien près, Monſieur, notre diſgrace.

TRISSOTIN.

De tant de réſiſtance à la fin je me laſſe.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne ſe donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que juſques ici j'ai refuſé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez:
Mais je ne ſuis pas homme à ſouffrir l'infamie
Des refus offenſans qu'il faut qu'ici j'eſſuie.
Je vaux bien que de moi l'on faſſe plus de cas;
Et je baiſe les mains à qui ne me veut pas.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert ſon ame mercenaire!
Et que peu philoſophe eſt ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre deſtin;
Et j'oſe vous offrir, avecque ma perſonne,
Ce qu'on ſait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monſieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos deſirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empreſſée....

HENRIETTE.

Non, ma mère: je change à préſent de penſée.
Souffrez que je réſiſte à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi! vous vous oppoſez à ma félicité?
Et lorſqu'à mon amour je vois chacun ſe rendre....

HENRIETTE.

Je ſais le peu de bien que vous avez, Clitandre;

Et je vous ai toujours ſouhaité pour époux,
Lorſqu'en ſatisfaiſant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajuſtoit vos affaires;
Mais, lorſque nous avons les deſtins ſi contraires,
Je vous chéris aſſez dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adverſité.

CLITANDRE.

Tout deſtin avec vous me peut être agréable;
Tout deſtin me ſeroit ſans vous inſupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans ſon tranſport, parle toujours ainſi.
Des retours importuns évitons le ſouci.
Rien n'uſe tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux beſoins des choſes de la vie;
Et l'on en vient ſouvent à s'accuſer tous deux,
De tous les noirs chagrins qui ſuivent de tels feux.

ARISTE *à Henriette.*

N'eſt-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait réſiſter à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir,
Et je me fuis ſa main, que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaînes ſi belles.
Je ne vous ai porté que de fauſſes nouvelles;
Et c'eſt un ſtratagême, un ſurprenant ſecours,
Que j'ai voulu tenter pour ſervir vos amours,

Pour détromper ma sœur, & lui faire connoître
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRISALE.

Le ciel en soit loué !

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRISALE *à Clitandre.*

Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE *à Philaminte.*

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie;
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur;
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après, tout le temps de sa vie.

CHRISALE *au Notaire.*

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit;
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

FIN.

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR LES FEMMES SAVANTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

a » *A. PRENDRE un goût des plus nobles plaiſirs*, » n'a pas paru François.

b » *Traitant de mépris*, pour *avec mépris*, ne ſe » dit plus.

c » *Aux bêtes nous ravale.* Quelques-uns auroient » voulu *juſqu'aux bêtes*, ou *à l'état des bêtes.*

d » *Voulant qu'on vous ſeconde*, a paru impropre » & un peu cheville.

e » *Votre viſée n'eſt pas miſe à....* a vieilli.

f » *Vous ne tombez point aux baſſeſſes. Aux* pour » *dans les*, a paru haſardé.

g » *Aux douceurs des encens. Des encens* n'a pas » paru bon.

h » *D'une ſi bonne foi*, pour dire *ſi crédule*, a » paru peu en uſage.

SCÈNE II.

i » *Pitoyable*, pour *compatiſſant*, ne ſe dit plus.

k » *Il eſt criminel*, pour dire *c'eſt une choſe cri-* » *minelle*, a été blâmé de pluſieurs.

l » *Des modérations*, ne ſe dit pas au pluriel.

SCÈNE III.

m » *Des clartés de tout*, pour *des notions de tout*, » ne ſe dit plus.

n » *Aux encens.* On ne dit point *les encens.* Et, » d'ailleurs, *aux* ne ſe rapporte pas clairement à ce » qui précède.

o » *Un dominant chagrin*, a paru une mauvaiſe » expreſſion.

p » *Ses ſuffrages.* Quelques-uns auroient mieux » aimé *ſon ſuffrage.*

SCÈNE IV.

q » *Aux choſes que mon cœur m'offre à vous re-* » *partir.* Cette conſtruction a paru embarraſſée.

ACTE II.

SCÈNE QUATRIÈME.

r » DES BIENS ... *l'abondance.* Il faudroit, pour » l'exactitude, *de biens ... abondance.*

SCÈNE VI.

ſ » *En quoi c'eſt qu'il les faut.* Il ſeroit mieux de » dire *en quoi il les faut.*

SCÈNE VII.

t » *Notre première inſtance*, a paru impropre.

Scène VIII.

u » *Ouvrir l'intention que j'ai.* Plusieurs ont cru » qu'*ouvrir son intention* ne se dit pas.

Scène IX.

x » *Elle fait grand mystère.* Plusieurs ont trouvé » ici *mystère* impropre.

ACTE III.

Scène seconde.

a » *Avec entêtement*, pour dire *avec enthou-* » *siasme*, a paru impropre.

b » *Soit ou verbes ou noms. Soit ou* ne se dit pas.

c » *Que nous qui sachent*, pour *que nous qui sa-* » *chions*, a paru hasardé. On ne peut l'excuser qu'en » supposant l'ellipse d'*auteurs qui*...

Scène VI.

d » *Un biais de.* On diroit aujourd'hui *un biais* » *pour.*

e » *Que je vous détermine*, pour dire *que je vous* » *propose*, a paru impropre.

ACTE IV.

Scène première.

f » *Rien n'a retenu.* Quelques-uns auroient voulu » *n'a tenu.* Cependant *tenu* ne dit pas assez.

SCÈNE II.

g » *Nulle horreur ne s'égale.* On diroit aujourd'hui *n'eſt égale.*

h » *Pour avoir deſiré.* L'exactitude demanderoit » *pour que j'aye deſiré.*

SCÈNE III.

i » *C'eſt tout dit.* On diroit aujourd'hui *c'eſt tout* « *dire.*

SCÈNE VIII.

k » *Pour nos vœux les plus doux... où notre ame ſe* » *donne.* Ces deux hémiſtiches ont paru bien foibles.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

l » *A MOINS que vous ceſſiez.* L'exactitude de- » mande *à moins que vous ne ceſſiez.*

SCÈNE II.

m » *Ne vous change*, pour *ne change en vous*, a » paru mal exprimé.

n » *A vos bontés.* Il faudroit *à votre bonté.*

o » *A ma femme.* Il faudroit *par ma femme.*

p » *Plaiſant à.* Quelques-uns auroient voulu *de.*

OBSERVATIONS
DE L'EDITEUR
Sur LES FEMMES SAVANTES.

LE RIDICULE le plus choquant eſt celui qui vient de l'abus des meilleures qualités. Moliere ne pouvoit donc porter ſur le Théâtre rien de plus digne de ſa cenſure que la pédanterie & les fauſſes prétentions de l'eſprit * De combien de choſes excellentes notre ſiècle enthouſiaſte, exalté, & ſi on oſe le dire, exceſſif, n'a-t-il pas abuſé ? Quel champ fertile pour les talens dramatiques ? Comment s'eſt-il fait qu'on ſoit allé de préférence défricher des landes triſtes autant qu'arides ? *Quæ eſt autem tanta hominum imbecillitas, ut, inventis frugibus, glande veſcantur ?* Cicer.

* *Les Femmes Savantes* de Molière, (dit M. Garnier dans ſon Homme de Lettres,) *n'avoient que le maſque de la ſcience, elles tomberent ſous les coups qui leur furent portés. Mais ſi elles euſſent été ce qu'elles vouloient paroître, les Satiriques ſe fuſſent tus, ou ſe ſeroient eux-mêmes couverts de honte.* pag. 194.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

[1] *QUAND ſur une perſonne on prétend ſe régler,*
C'eſt par ſes beaux côtés qu'il faut lui reſſembler.

Molière penſoit toujours juſte, diſoit Deſpréaux, mais il avoit quelquefois moins de juſteſſe de ſtyle, parce que ſa facilité naturelle de travail, la néceſſité de pourvoir aux beſoins d'une troupe dont il étoit le père, l'obligation de ſatisfaire trop ſouvent aux ordres de la Cour, l'avoient habitué à ne point revenir ſur ſes pas. C'eſt ainſi qu'il s'étoit permis, dans cette ſcène, deux vers que Deſpréaux lui corrigea ſur le champ, & dont il adopta la correction. Voici la manière dont il les avoit faits:

Quand ſur une perſonne on prétend s'ajuſter,
C'eſt par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

Le changement que Deſpréaux y fit eſt bien peu conſidérable, & preſque tous ceux dont le ſtyle de Molière auroit beſoin, ſe feroient auſſi aiſément.

SCENE IV.

[2] Il faut en convenir en partie avec le Comte de Buſſi; quelque diſpoſée que ſoit une fille à croire que tout le monde eſt amoureux d'elle, on ne conçoit pas qu'elle aille juſqu'à vouloir perſuader à quelqu'un qu'il eſt ſon amant, lorſqu'il l'aſſure po-

ſitivement qu'il n'en eſt rien. C'eſt ici un de ces traits qui faiſoient dire à Deſpréaux que Molière paſſoit quelquefois le but ; ſeul écueil à redouter pour les eſprits exercés à l'atteindre. Malgré cela *Beliſe* n'eſt point, comme l'aſſure M. de Rabutin, une foible copie de l'Heſpérie des Viſionnaires, qui croit que c'eſt pour elle qu'eſt venu le Roi d'Éthiopie.

ACTE II.

Scene Troisieme.

Le ridicule de *Beliſe* dans cette ſcène ne choqueroit point la nature des folles de ſon eſpèce, ſi *Clitandre*, dans la ſcène quatrième du premier acte, lui avoit laiſſé quelque doute ſur la paſſion qu'elle lui ſuppoſe pour elle. Mais, comme on l'a remarqué, *Clitandre*, en lui diſant qu'il veut être pendu s'il l'aime, n'a dû lui laiſſer aucune confiance, & Molière, à cet égard, doit paroître au-delà de la vraiſemblance dont il s'eſt rarement écarté dans ſes ouvrages importans. Cependant il ne faut pas perdre de vue qu'en faveur du comique qui réſulte d'une ſcène, ces règles de vraiſemblance théâtrale ſont forcées de s'étendre plus ou moins, mais n'oublions pas que le rire ſeul en juſtifie l'extenſion.

Scene IV.

4 C'eſt à cette ſcène que commence le développement du caractère admirable de *Chriſale*. La ſotte fatuité d'un mari, qui, dans l'abſence de ſa femme, veut qu'on la croie ſoumiſe à ſon autorité, & qui devient, en ſa préſence, foible, tremblant & puſillanime, étoit un des tableaux les plus heureux & les plus vrais qu'on pût offrir ſur la ſcène comique. Plus d'un des ſucceſſeurs de Molière en ont offert la contre-épreuve avec ſuccès. Une des dernières eſt celle de *Géronte* dans le *Méchant*, auſſi petit devant ſa ſœur que *Chriſale* devant ſa femme.

Le ſpectateur ne tarde guère à s'appercevoir que le bonhomme s'eſt vanté, en diſant qu'il répondoit de ſa femme pour le choix du mari de ſa fille, lorſqu'il le voit, à la ſcène ſixième du même acte, ne pouvoir ſouſtenir ſa ſervante chaſſée par cette même femme, dont l'oreille a été bleſſée par l'*impropriété d'un mot ſauvage & bas.*

Scene VI.

5 *Ne ſervent pas de rien.* La groſſière & bonne *Martine* ne fait ici que la faute qu'on trouve dans une Comédie de l'Académicien Boisrobert, intitulée *la Folle Gageure*, & jouée en 1651, ſcène ſeconde.

Et le temps qui nous reſte à demeurer ici
Ne ſauroit pas mieux être employé qu'en ceci.

SCENE VII.

[s] Le bon ſens de *Chriſale* eſt admirable dans cette ſcène; le tour qu'il y prend pour adreſſer à *Eliſe* ſa ſœur tout ce qu'il n'oſe dire en face à ſa femme, eſt de ſon caractère, & d'un comique excellent. Voilà les hommes peints d'après la vérité. C'eſt à de pareilles contradictions qu'on reconnoît la nature. Le ridicule de ſa puſillanimité s'aſſocie avec la force du jugement le plus ſain.

Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon,
Dit-il,
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.

Vers étonnant pour ſa préciſion comme pour ſa force, & qui peut ſervir d'épigraphe à l'hiſtoire de notre ſiècle. C'eſt ce même *Chriſale* qui annonce M. *Triſſotin* qu'il nous peint d'un ſeul trait.

On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.

[t] *Un eſprit compoſé d'atômes plus bourgeois.* On trouve dans le *Carpentariana* que ce trait eſt une imitation de ce que diſoit *Néoclès* de ſon frère *Epicure*, que *lorſqu'il fut conçu, la nature raſſembla dans le ventre de ſa mère tous les atômes de la prudence.* On n'a point fait cette remarque pour appuyer l'obſervation du ſieur Charpentier, mais pour avertir qu'il a eu tort de mettre ce mot dans la bouche des précieuſes, & qu'il falloit dire des femmes ſavantes.

Scene VIII.

[8] Si *Chrisale*, dans la scène précédente, a si bien soutenu la double nuance de son caractère d'homme foible & sage, *Philaminte*, dans celle-ci, établit aussi fortement celui d'une femme impérieuse & vaine, puisque c'est au moment même que son époux vient de lui montrer sa répugnance pour *Trissotin*, qu'elle lui désigne pour gendre ce bel esprit ridicule dont elle est infatuée. C'est de Molière qu'il faudra toujours apprendre à peindre un caractère, non par des vers ingénieux, mais toujours par l'action.

Scene IX.

[9] *Du nom de philosophe elle fait grand mystère.* Ce seroit un éloge pour *Philaminte* de faire grand mystère du nom de philosophe, & ce n'est pas l'intention de *Chrisale* de louer sa femme en cet endroit. Ce qui suit sembleroit demander, au contraire, qu'il eût dit qu'elle fait grand étalage de ce nom, *mais qu'elle n'en est pas pour cela moins colère.* On ne voit que la rime qui s'y soit opposée. Les Remarques Grammaticales ont observé que le mot *mystère* étoit impropre.

[10] *Chrisale*, échauffé par son frère, rougit de sa foiblesse, & ferme cet Acte par la résolution d'être maître chez lui. *C'est souffrir trop long-temps*, dit-il, *& je m'en vais être homme à la barbe des gens.* C'est

aux gens de l'art à remarquer ici avec quel génie Molière ſoutient la curioſité de ſes ſpectateurs, & avec quelle adreſſe il leur fait ſuivre le mouvement qu'il donne à ſa fable.

ACTE III.

IL n'y avoit pas moyen de méconnoître Cotin dans cet acte, puiſque le Sonnet à la Princeſſe Uranie, compoſé pour Madame de Nemours, étoit de lui, ainſi que le Madrigal. Deſpréaux avoit fourni ces deux pièces de vers à ſon ami *.

Le choix n'en pouvoit être plus heureux; elles réuniſſoient tous les ridicules que vouloit foudroyer Molière. Equivoques fades, plats jeux de mots, expreſſions lâches, ſtyle entortillé & précieux, tout s'y trouve, & l'admiration extatique du comité bourgeois qui les écoute, eſt la plus piquante raillerie qu'on ait pu faire de pareilles lectures, dont il n'eſt pas difficile de retrouver encore des copies dans Paris, parce que dans cette ville immenſe *un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.*

* C'eſt ainſi que Rabelais, ayant voulu peindre le Poëte *Cretin* ſous le nom de *Rominagrobis*, que va conſulter *Panurge*, fait réciter à ce Poëte un Rondeau imprimé dans le Recueil de *Cretin*. *Prenez-là, ne la prenez pas*, &c. Le Sonnet à la Princeſſe Uranie, & le Madrigal ſe trouvent dans les Œuvres de Cotin, imprimées en 1663, chez Etienne Loyſon.

A ce premier trait de reſſemblance la tradition ajoute que Molière fit acheter un des habits de Cotin; mais *Triſſotin* deſtiné à être le gendre de *Chriſale*, ne dut point paroître dans la pièce ſous un habit eccléſiaſtique. L'Acteur ne pouvoit au plus que l'imiter dans le ſon de la voix, & dans l'habitude extérieure des mouvemens du corps. C'eſt ainſi que dans la petite pièce de *la Nouveauté*, l'Acteur chargé du rôle de poëte, nous peignoit l'Abbé *Pellegrin* en 1727.

Ce que l'on dit, ſans preuve & ſans vraiſemblance, que Molière avoit fait pour Cotin, Racine, 4 ans auparavant, l'avoit riſqué dans le rôle plaiſant de la Comteſſe de Pimbêche, que l'Actrice jouoit avec un habit couleur de roſe sèche, & un maſque ſur l'oreille; ajuſtement ordinaire d'une grande plaideuſe très connue alors. De pareilles libertés tiendroient à la licence, & feroient faire pour allarmer la ſociété, ſi l'œil vigilant de la police ne les rendoit très-rares, & ſur-tout ſi on avoit droit de les étendre au-delà du ſimple ridicule.

Le premier volume du Mercure galant, en 1672, nous apprend que Molière avoit cherché à détourner l'application de ſon rôle de Tricotin par une harangue qu'il fit au Public deux jours avant la première repréſentation des *Femmes Savantes*; c'eſt une perte véritable que celle de cette harangue. Il ſeroit très-curieux de voir comment notre Auteur

avoit pu se tirer d'un pas aussi glissant, & par quelle tournure il avoit osé se mentir à lui-même.

Scène II.

2 *Ma tante, & bel esprit, il ne l'est pas qui veut*, Ce vers a échappé aux Remarques Grammaticales qui décorent cette Edition. Il faudroit, *& bel esprit, ne l'est pas qui veut*, mais le vers avoit besoin d'une syllabe de plus, & les négligences de cette espèce sont une suite de la précipitation avec laquelle travailloit Molière.

3 Comme la physique étoit devenue la science à la mode, & que les femmes en faisoient parade alors, Molière ne manqua pas, dans cette scène, de leur faire étaler sur ce point toutes leurs vaines prétentions. *L'ordre du Peripatétisme, le Platonisme & ses abstractions, les petits corps, le vuide, la matière subtile, les tourbillons, les mondes tombans, les hommes & les clochers dans la lune;* enfin, toutes les visions physiques dont Molière annonçoit le discrédit prochain, par le ridicule qu'il versoit sur elles, furent traitées comme elles méritoient de l'être. Le projet de l'Académie d'*Armande*, dans lequel *le retranchement de ces syllabes sales, qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales*, lui paroissoit *un dessein plein de gloire*, mit le comble à la sottise de ces fausses savantes, dont notre Poëte essayoit de purger la société.

Il n'en eſt que trop encore aujourd'hui, de ces protectrices *on ne ſait pas pourquoi*, qui diſent, avec la ridicule *Armande*,

Par nos loix, proſe & vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.

Tant il eſt difficile de déraciner, dans une Nation frivole & vaine, les ridicules qui tiennent à l'orgueil & à une certaine repréſentation.

SCÈNE V.

4 C'eſt dans cette ſcène que *Triſſotin* préſente *Vadius*, perſonnage preſque auſſi ridicule que lui. Si l'on s'en rapporte à Ménage, *Molière déſavouoit qu'il fût le ſavant qui parle d'un ton doux.* Cependant on s'eſt obſtiné à le regarder comme l'original de *Vadius*. A-t-on eu raiſon?

Il faut d'abord obſerver que Ménage, après la repréſentation de la pièce, s'étoit rendu digne du déſaveu de Molière par le trait ſuivant. *Eh quoi! Monſieur*, lui avoit dit Madame de Mont....* *vous ſouffrirez que cet impertinent de Molière nous joue de la ſorte? Madame, j'ai vu la pièce*, avoit répondu Ménage, *elle eſt parfaitement belle; on n'y peut trouver à redire ni à critiquer.* Bien différent, à cet égard, de Cotin, qui avoit fait tous ſes ef-

* On a écrit dans pluſieurs ouvrages, Madame de Rambouillet, au lieu de Madame de Mont..... ſa fille. La première étoit morte en 1666 ou 1667.

forts pour exciter le mari de cette femme importante à ſe plaindre *du Miſanthrope*, dont on vouloit qu'il fût l'original.

Or, Ménage, en ſe comportant ainſi, ou ne s'étoit pas reconnu, ou avoit fait une réponſe d'une grande nobleſſe. Ce qu'il avoit dit 13 ans auparavant ſur *les Précieuſes*, portoit la même empreinte de déſintéreſſement & de juſtice.

Autre embarras. Il y a deux traditions ſur la querelle qui termine cette ſcène excellente. Les uns veulent qu'elle ait été réelle entre Cotin & Ménage, à l'Hôtel de Rambouillet. Et qui ne le croiroit en liſant la Satire de Cotin contre Ménage, imprimée en 1666 ſous le titre de *la Ménagerie ?* D'autres ont écrit cependant que Cotin avoit bien été un des Acteurs, mais que Gilles Boileau, frère de Deſpréaux, étoit le ſecond héros de la ſcène.

Le jugement que Ménage porta de la pièce à l'Hôtel de Rambouillet même, feroit pencher vers cette ſeconde tradition, parce que, ſi cet Ecrivain avoit eu avec Cotin la querelle en queſtion, il étoit impoſſible qu'il affectât, devant Madame de Mont... de ne s'être pas reconnu.

Mais au fond Ménage, indépendamment de la querelle, pouvoit-il ne pas ſe reconnoître à des traits particuliers qui le déſignoient ſi bien, tels que ceux-ci :

Vas, vas reſtituer tous les honteux larcins,
Que réclament ſur toi les Grecs & les Latins.

Et cette réponſe de *Vadius*, lorſque *Triſſotin* renvoie à l'Auteur des Satires.

. . . . . J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement;
Il me donne en paſſant une atteinte légère.

Molière, par ce vers, deſignoit le trait de la Satire ſeconde de ſon ami.

Si je penſe parler des galans de notre âge,
Ma plume, pour rimer, rencontrera Ménage *.

De cette diſcuſſion, peut être trop longue, il réſulte que Ménage avoit eu aſſez d'eſprit pour ne vouloir pas ſe reconnoître au portrait de *Vadius*, & qu'il en montra plus encore en approuvant un chef-d'œuvre dont ſon amour-propre pouvoit murmurer ſecrètement.

5 L'Auteur de la Comédie des Philoſophes, entraîné par ſon ſujet à l'imitation trop marquée de cette ſcène de Molière, a eu l'adreſſe ingénieuſe de ſe mettre à couvert du reproche, en faiſant dire à un de ſes Interlocuteurs :

Meſſieurs, n'imitons pas les pédans de Molière.

SCÈNE VI.

6 Et qui n'eſt attaché qu'à la ſimple épiderme.

* Boileau changea ces Pure-y prit la place de Mé- deux vers, & l'Abbé de nage.

Épiaerme eſt un ſubſtantif maſculin Nos remarques Grammaticales n'ont point obſervé cette faute.

7 *Moi, ma mère? Oui, vous, faites la ſotte un peu.* Il faut ou qu'il n'y ait point d'éliſion de la dernière ſyllable de *mère* avant le monoſyllabe *oui*, ou que ce monoſyllabe *oui* ſoit employé pour deux ſyllabes, ce qui peut être permis ſelon quelques Grammairiens. Voyez un de nos Traités ſur l'orthographe Françoiſe. On trouve auſſi des exemples de la première licence parmi nos Auteurs Comiques, chez leſquels toutes celles de notre art des vers ſe ſont multipliées, au point que nous pourrions mettre en queſtion, comme on faiſoit chez les Romains, ſi le dialogue meſuré de la Comédie eſt une poéſie véritable

ACTE IV.

SCENE SECONDE.

1 *JE ne ſouffrirois pas, ſi j'étois que de vous.* Les Remarques Grammaticales n'ont point parlé du *que* de ce vers. C'eſt un pur galliciſme, pour dire *ſi j'étois à votre place.* M. l'Abbé Dolivet cite ce vers dans ſes Remarques ſur Racine; il dit qu'au moyen de l'ellipſe, cette phraſe rentrera dans les règles de la Syntaxe ordinaire, mais il n'eſt pas aiſé d'imaginer quels mots il faudroit rétablir pour lui donner la régularité qui lui manque.

Scene III.

2 *Je viens vous annoncer une grande nouvelle*, &c. M. de Voltaire, dans *ſes Singularités de la Nature*, Chapitre 11, page 38, dit que la théorie des Comètes n'étoit pas encore connue en 1672, & que la phyſique moderne ayant penſé qu'une Comète peut heurter notre globe en ſon chemin, *Triſſotin* n'auroit pas aujourd'hui autant de tort d'alarmer *Beliſe*.

Il faut ſe rappeler ici ce qu'on lit dans *le Ménagiana*, tome I; on y trouvera la ſource du trait de Molière. Voici l'Anecdote.

On s'entretenoit à l'Hôtel de Rambouillet, des macules nouvellement découvertes dans le diſque du ſoleil, qui pouvoient faire appréhender que cet aſtre ne s'affoiblît. M. Voiture, le premier de nos précieux, entra dans ce temps-là; Madame de Rambouillet lui demada, *eh, bien! Monſieur, quelles nouvelles? Madame*, dit-il, *il court de mauvais bruits du ſoleil.*

3 Molière, dans cette ſcène, où la ridicule vanité des Écrivains médiocres eſt foudroyée, eut l'art d'intéreſſer la Cour au ſuccès d'un ouvrage contre lequel il prévoyoit que beaucoup de gens pourroient ſe déchaîner; il avoit eu auſſi la précaution d'aller lire ſa Comédie avant de la faire repréſenter, à des gens dont le ſuffrage étoit une égide contre les traits de ſes ennemis; on voit,

dans les Lettres de Madame de Sévigné, que Molière l'avoit lue chez M. le Duc de la Rochefoucaud, & qu'elle avoit pu en entendre une lecture le premier Mars, chez le Cardinal de Retz, mais qu'elle avoit sacrifié ce plaisir à sa plus douce occupation, à celle d'écrire à sa fille.

Quoi qu'il en soit, il faut bien que la haine des beaux esprits fût moins active que celle qu'avoit allumée *le Tartuffe ;* puisqu'aucune des parties intéressées n'osa faire du mouvement. Cotin, quoique honoré de l'amitié d'une Princesse & de celle de plusieurs femmes considérables, ne vit personne s'élever en sa faveur. L'éloquente fermeté de *Clitandre* servit de réponse à tout ce qu'on auroit pu dire pour l'infortuné Cotin, & pour les *gredins* de son espèce qui burent le calice entier malgré son amertume. La critique tire un grand avantage d'être fondée en raison, & de la considération personnelle de celui dont elle part.

Cette scène vigoureuse de raillerie seroit un modèle désespérant pour celui qui voudroit mettre *le railleur* sur la scène.

SCENE VIII.

4 Cet acte se termine par une scène d'*Henriette* & de son amant. On n'y trouve aucun des lieux communs, aucune de ces expressions fastidieuses de *cœur* & d'*ardeur*, de *flamme*, & d'*ame*, de *charmes*

& d'*alarmes*, de *ſoupirs* & de *plaiſirs*, de *tendreſſe* & d'*ivreſſe*, dont les Duos d'amans ſont preſque toujours remplis dans nos Comédies. Il n'y a point d'amour au Théâtre traité avec tant de bienſéance que dans les pièces dont Molière a conſtruit la fable. *Il nous a fait connoître*, dit M Riccoboni, *combien il étoit exact obſervateur des règles de l'honnête homme, en reſpectant les égards de la ſociété, & en ne donnant que des Pices vraiment utiles à la correction des mœurs.*.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

1 LA franchiſe aimable avec laquelle *Henriette* apprend à *Triſſotin* qu'elle ne peut l'aimer, eſt un nouvel art de Molière pour augmenter l'impreſſion déſagréable que fait *Triſſotin*. Il s'opiniâtre à l'obtenir pour femme, malgré ſa paſſion pour *Clitandre*, & les ſuites que peut avoir un mariage ſans inclination : *Pourvu que je vous aye, il n'importe comment*, dit-il, *à tous évènemens le ſage eſt préparé.*

Molière, accoutumé à rencontrer la gaîté partout, la ſaiſit dans l'ingénuité même d *Henriette*, lorſqu'il lui fait dire ſi naïvement & ſi plaiſamment qu'une telle fermeté d'ame mérite de trouver quelqu'un *qui prenne, avec amour, les ſoins continuels de la mettre en ſon jour*, mais que comme elle n'oſe

ſe

ſe croire, *bien propre à lui donner tout l'éclat de ſa gloire*, elle le laiſſe à quelque autre; ce n'eſt point ici un comique de ſituation le plus rare de tous, mais c'eſt une gaîté de l'eſprit, eſpèce de comique que Regnard & Dufreſny ont eu plus aiſément & plus ſouvent que le premier.

SCENE II.

2 Que *Chriſale* qui tremble & qui mollit devant ſa femme, ait trouvé le moyen de lui dire, par l'organe de *Martine* qu'il ramène avec lui, tout ce qu'un mari ferme peut & doit dire en pareil cas : *C'eſt un trait de génie incomparable, & je ne me ſouviens pas d'en avoir vu de pareils ni avant ni après Molière*, s'écrie M. Riccoboni dans ſon Traité de la Réformation du Théâtre, page 288.

Le Comte de Buſſi, qui a remarqué que *Martine*, à travers ſes expreſſions triviales, ne doit pas dire que les livres *quadrent* mal avec le mariage, avoit raiſon. Molière eſt ſorti du ton par ce ſeul mot, auquel il lui eût été facile d'en ſuppléer un autre moins diſparate.

SCENE III & *ſuivantes.*

3 Rien n'eſt ſi plaiſant que de voir le bon-homme *Chriſale*, lorſque ſa fille lui dit de ne pas ſe relâcher, s'emporter contre elle, comme ſi elle lui faiſoit la plus grande injure en le ſoupçonnant de

quelque foibleſſe. Cependant, dès que ſon impérieuſe femme lui a dit inſolemment que, ſi ſa parole eſt donnée à *Clitandre*, il n'a qu'à lui offrir le parti d'épouſer l'aînée, on le voit prêt à abandonner les intérêts d'*Henriette* & de ſon amant, & à regarder cette propoſition de ſa femme comme un accommodement propoſable.

Enfin, on eſt ſur le point de voir triompher l'orgueil de *Philaminte* & l'avidité de *Triſſotin*, lorſque le frère de *Chriſale*, par une feinte adroite, développe le caractère baſſement intéreſſé de ce dernier, & l'oblige à ſe retirer. Par-là il ouvre les yeux de la mère, abuſée ſur le compte de ſon plat bel-eſprit. Dénouement heureux & ſimple qui fait le bonheur de *Clitandre* & d'*Henriette*, & au ſuccès duquel *Chriſale* croit avoir contribué, puiſqu'il s'applaudit de ſa vigueur, en diſant : *Je le ſavois bien, moi, que vous l'épouſeriez.*

Le précepte d'Horace, de conſerver juſqu'à la fin les caractères donnés, n'eſt ſuivi dans aucune pièce auſſi exactement que dans celle-ci. Il n'y avoit que Molière qui pût pourſuivre auſſi loin le ridicule *des femmes Savantes*. *Beliſe*, à l'arrivée du Notaire, trouve de la barbarie dans le jargon du contrat, & voudroit qu'au lieu *de livres & de francs*, on exprimât la dot *en mines & talens*; & dans l'avant-derniere ſcène, *Philaminte*, à la nouvelle

de la perte de ſon procès, s'indigne d'apprendre qu'elle eſt *condamnée* par Arrêt de la Cour.

Condamnée ? Ah ! ce mot eſt choquant, & n'eſt fait
Que pour des criminels. . . . . . .

Il devoit avoir mis, dit *Ariſte*, que vous êtes priée,

Par Arrêt de la Cour, de payer au-plutôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

Voilà le précepte d'Horace, le *ſervetur ad imum*, porté auſſi loin qu'il peut aller.

Juvénal, dans ſa Satire ſur les Femmes, avoit peint le caractère des Femmes Savantes de ſon temps; il leur reproche la ridicule affectation de préférer la langue Grecque à celle de leur pays. *Omnia Græcè*, dit-il, *cùm ſit turpe magis noſtris neſcire Latinè*, &c. Ce Poëte ſatirique employa dans ce morceau, comme à ſon ordinaire, moins de graces que de force, & plus de véhémence & d'humeur que de gaîté.

Ce fut plus de dix ans après la mort de Molière que Deſpréaux compoſa ſa dixième Satire. Il y fit auſſi le portrait de la Femme Savante bien différente de celle de Juvénal, puiſqu'elle *rit des vains amateurs du Grec & du Latin.* Le tableau de Molière l'emporte de beaucoup ſur les eſquiſſes des deux Satiriques. . . . . .

Bien des gens prétendent qu'il y auroit aujour-

d'hui de nouvelles Femmes Savantes à peindre *; ils n'obſervent pas que les grands traits de ce caractère ne conſiſtent point dans telles ou telles ridicules affectations de ſavoir, qui peuvent, en effet, varier ſelon les temps, mais dans les ſuites de ces fauſſes prétentions auxquelles une femme ſacrifie & la bienſéance & les devoirs particuliers à ſon ſexe : Molière, de ce côté, a laiſſé bien peu de choſes à dire.

Le mot de Benſerade, à l'occaſion d'*Oeyroe*, qui ſe mêloit de prédire l'avenir, & qui fut métamorphoſée en cavale, dut être bien plus déſobligeant pour les Femmes Savantes que les traits gais & plaiſans de Molière.

Une Savante & qui ſe fait de fête,
N'eſt pas touiours ſi loin d'une jument
Qu'on croiroit bien.

Rondeau de Benſerade.

* Il faut en convenir avec Palaprat ; *éteint la race des Femmes Savantes. Molière n'a pas*

Diſcours ſur l'Important.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
Sur LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

CETTE COMÉDIE fut repréſentée à Saint-Germain-en-Laye au mois de Décembre 1671, & ſur le Théâtre du Palais-Royal dans le mois de Juillet 1672. Elle ne paroît donc dans l'édition de Molière après *les Femmes Savantes*, que par la date de ſa repréſentation à Paris.

On ne peut guères comprendre comment cette pièce & une *Paſtorale* qu'on n'a point retrouvée dans les papiers de Molière, peuvent avoir été partagées en 7 actes coupés par 7 intermèdes, tirés de différens Ballets repréſentés devant le Roi depuis quelques années.

La Paſtorale précédoit, ſans doute, la 21e. ſcène, parce que c'eſt-là que tout le monde eſt aſſemblé pour voir le divertiſſement que la ridicule *Comteſſe* croit recevoir *du Vicomte*. Il falloit qu'elle fût compoſée de 5 actes; car, ſans cela, il n'eſt pas aiſé d'imaginer que la petite intrigue de la *Comteſſe d'Eſcarbagnas* ait pu s'étendre aſſez à S. Germain pour ſe prêter aux 7 intermèdes dont on nous a conſervé la note. La liſte des Acteurs de *la Paſto-*

rale, où Mademoiſelle Molière eſt nommée deux fois, nous apprend que cette Actrice y paroiſſoit tantôt ſous la figure d'une Bergère, & tantôt ſous les habits d'un Berger.

Molière ne donna cette Comédie à Paris que dans la forme où nous la voyons, & en ſupprimant *la Paſtorale*, dont on ne parle que comme d'un divertiſſement prêt à être joué, mais qui eſt interrompu par le dénouement de la pièce.

La Comteſſe d'Eſcarbagnas, a-t-on écrit, *n'eſt qu'une peinture ſimple des ridicules qui étoient alors répandus dans la Province, d'où ils ont été bannis, à meſure que le goût & la politeſſe s'y ſont introduits.* Ne diroit-on pas que cette pièce ne doit aujourd'hui reſſembler à rien? Il n'eſt cependant pas rare de rencontrer encore dans la Province, & même dans la Capitale, des femmes preſque auſſi ridicules & preſque auſſi extravagantes que *la Comteſſe* de Molière. M. le Conſeiller & M. le Receveur des Tailles n'y ſont pas plus introuvables. M. de Voltaire lui-même, en tirant auſſi Madame de Croupillac de la Ville d'Angoulême, a conſervé à cette folle plus d'un des traits de celle de notre Auteur. Dancour, le Sage, & pluſieurs autres, ont peint, long-temps après, des originaux bien approchans de *M. Harpin* & de *M. Tibaudier*. Enfin, le plaiſir que fait toujours cette farce de carac-

tère, eſt une preuve que *le goût de la ſociété & la politeſſe aiſée qui règnent en France*, n'en ont pas fait diſparoître entièrement la fade galanterie de la robe, la groſſière tendreſſe de la finance, & la fauſſe imitation du haut ton chez quelques bégueules de Province.

Ce n'eſt point ſans motif que Molière, dans la première ſcène de cette pièce, fait dire *au Vicomte* qu'il a été arrêté par un importun Nouvelliſte, qui lui a fait eſſuyer *une fatigante lecture de toutes les méchantes plaiſanteries de la Gazette de Hollande. Il tient*, (ajoute-t-il,) *que la France eſt battue en ruine par la plume de cet Ecrivain, & qu'il ne faut que ce bel-eſprit pour défaire toutes nos troupes*, &c. Molière, dans un ouvrage deſtiné à une Fête que le Roi donnoit à Madame, ſaiſit cette occaſion de plaire à ſon Maître indigné contre le Gazetier inſolent des Provinces-Unies, qui s'étoit permis des choſes injurieuſes pour Louis XIV & pour la Nation Françoiſe, depuis la paix ſignée à Aix-la-Chapelle en 1668.

Le *Martial* qui fait des gants, & dont on parle dans la ſcène 16e, étoit un valet-de-chambre de Monſieur, Marchand-Parfumeur à Paris, déjà connu par une Fête ſingulière qu'il avoit donnée en 1652, & dont Loret avoit rendu compte dans une de ſes Lettres en vers.

Quant à la ſcène 19e, où *M. Bobinet*, Précepteur de *M. le Comte*, fait réciter à ſon Elève ſa leçon de la veille, on prétend que Molière avoit eu en vue de peindre ce qui étoit arrivé chez Madame de Villarceaux en pareille circonſtance; il tenoit cette anecdote de ſon amie Ninon Lanclos, dans les Mémoires de laquelle on trouvera ce fait. On verra que Molière, en cherchant à profiter de cette ſcène plaiſante, l'a rendue moins honnête. Ce qui peut l'excuſer un peu, c'eſt que le rôle de *la Comteſſe* étoit alors joué par un homme excellent pour ces ſortes de traveſtiſſemens. Les rôles de *Madame Pernelle*, de *Madame Jourdain*, de *Madame de Sotenville*, & celui de *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*, avoient été faits exprès pour lui. Il s'appeloit André Hubert, mort en 1700; il avoit joué auſſi *la Devineresſe*.

Dans quelques éditions de Molière, on trouve, après la Comédie de *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*, un Sonnet ſous le titre *de Bouts-rimés commandés ſur le bel air*. Ce Sonnet, peu digne de notre Auteur, a été retranché des dernières Editions. Il paroît que c'étoit le Prince de Condé qui avoit exigé de lui cette complaiſance; & tel eſt le ſort des ouvrages de commande, qu'ils ſont toujours fort au-deſſous du talent de ceux à qui ils ſont demandés.

Molière, au reſte, en rempliſſant *les Rimes don-*

nées, avoit fait la critique de cette puérile occupation, alors de mode ; & cet objet d'utilité excuſe un peu la médiocrité de l'ouvrage. D'ailleurs, comme il ſe trouve dans l'Edition de 1682 faite par deux amis de Molière, on ne peut guères douter qu'il ne ſoit ſon ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, le voici :

Que vous m'embarraſſez avec votre *grenouille*
Qui traîne à ſes talons le doux mot d'*hypocras !*
Je hais des bouts-rimés le puéril *fatras*,
Et tiens qu'il vaudroit mieux filer une *quenouille.*

La gloire *du bel air* n'a rien qui me *chatouille ;*
Vous m'aſſommez l'eſprit avec un gros *platras*,
Et je tiens heureux ceux qui ſont morts à *Coutras*,
Voyant tout le papier qu'en Sonnets on *barbouille.*

M'accable de rechef la haine du *cagot*,
Plus méchant mille fois que n'eſt un vieux *magot*,
Plutôt qu'un bout-rimé me faſſe entrer en *danſe.*

Je vous le chante clair comme un *chardonneret ;*
Au bout de l'univers je ſuis dans une *manſe*,
Adieu, Grand Prince, adieu : tenez-vous *guilleret.*

ACTEURS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, fils de la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LE VICOMTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, Conſeiller, amant de la Comteſſe.

MONSIEUR HARPIN, Receveur des Tailles, autre amant de la Comteſſe.

MONSIEUR BOBINET, Précepteur de M. le Comte.

ANDRÉE, ſuivante de la Comteſſe.

JEANNOT, valet de M. Tibaudier.

CRIQUET, valet de la Comteſſe.

La ſcène eſt à Angoulême.

J. M. Moreau le Jne del. N. De Launay Sculp.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

HÉ, quoi ! Madame, vous êtes déjà ici ?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte, Cléante ; & il n'eſt guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je ſerois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a de-

mandé tout exprès des nouvelles de la Cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puiſſe débiter; & c'eſt-là, comme vous ſavez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvelliſtes qui cherchent par-tout où répandre les contes qu'ils ramaſſent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines juſques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Enſuite, comme d'une choſe fort curieuſe, il m'a fait avec grand myſtère une fatigante lecture de toutes les méchantes plaiſanteries de la gazette de Hollande, dont il épouſe les intérêts. Il tient que la France eſt battue en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel-eſprit pour défaire toutes nos troupes; & delà s'eſt jeté à corps perdu dans le raiſonnement du Miniſtère, dont il remarque tous les défauts, & d'où j'ai cru qu'il ne ſortiroit point. A l'entendre parler, il ſait les ſecrets du cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'État lui laiſſe voir tous ſes deſſeins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les reſſorts cachés de tout ce qui ſe fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voiſins, & remue, à ſa fantaiſie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent juſqu'en Afrique & en Aſie; & il eſt informé de tout ce qui s'agite

dans le conſeil d'en-haut du Prêtre Jean & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuſe du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, & faire qu'elle ſoit plus aiſément reçue,

LE VICOMTE.

C'eſt-là, belle Julie, la véritable cauſe de mon retardement; & ſi je voulois y donner une excuſe galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriſer la pareſſe dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtreſſe du logis, c'eſt me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier; que cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en ſouffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertiſſent; que j'évite le tête à tête avec cette Comteſſe ridicule dont vous m'embarraſſez; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raiſons du monde d'attendre que vous y ſoyez.

JULIE.

Nous ſavons bien que vous ne manquerez jamais d'eſprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, ſi vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité

de tous ces momens ; car j'ai trouvé en arrivant que la Comteſſe étoit ſortie, & je ne doute point qu'elle ne ſoit allée par la ville ſe faire honneur de la comédie que vous me donnez ſous ſon nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir ?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord ; ce que je n'oſe eſpérer. Vous ſavez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, & que mes frères, non plus que votre père, ne ſont pas aſſez raiſonnables pour ſouffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez vous que leur inimitié nous laiſſe, & me contraindre à perdre en une ſotte feinte les momens que j'ai près de vous ?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour ; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez, m'eſt une comédie fort agréable ; & je ne ſais ſi celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre Comteſſe d'Eſcarbagnas, avec ſon

ſon perpétuel entêtement de qualité, eſt un auſſi bon perſonnage qu'on en puiſſe mettre ſur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la ramène dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à ſon ridicule de nouveaux agrémens, & ſa ſottiſe tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne conſidérez pas que le jeu qui vous divertit, tient mon cœur au ſupplice, & qu'on n'eſt point capable de ſe jouer long-temps, lorſqu'on a dans l'eſprit une paſſion auſſi ſérieuſe que celle que je ſens pour vous. Il eſt cruel, belle Julie, que cet amuſement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer ſon ardeur; &, cette nuit, j'ai fait là deſſus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter, ſans que vous me le demandiez, tant la demangeaiſon de dire ſes ouvrages eſt un vice attaché à la qualité de poëte!

C'eſt trop long-temps, Iris, me mettre à la torture;

Iris, comme vous le voyez, eſt mis là pour Julie.

C'eſt trop long-temps, Iris, me mettre à la torture,
Et ſi je ſuis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne reſſens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs ?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs ?
C'en est trop à la fois que ce double martyre ;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.
L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites-là bien plus mal traité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent messieurs les Poëtes, de mentir de gaieté de cœur, & de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là. Il est permis d'être par fois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie : on sait dans le monde que vous

avez de l'eſprit; & je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu ! Madame, marchons là-deſſus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il eſt dangereux dans le monde de ſe mêler d'avoir de l'eſprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il eſt facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire; je vois avec tout cela, que vous mourez d'envie de me les donner; & je vous embarraſſerois ſi je faiſois ſemblant de ne m'en pas ſoucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame? Vous vous moquez, & je ne ſuis pas ſi poëte que vous pourriez croire, pour..... Mais voici votre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas. Je ſors par l'autre porte pour ne la point trouver, & vais diſpoſer tout mon monde au divertiſſement que je vous ai promis.

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, & CRIQUET, *dans le fond du théatre.*

LA COMTESSE.

AH, mon Dieu ! Madame, vous voilà toute ſeu'e ? Quelle pitié eſt-ce-là ? Toute ſeule ! Il me ſemble que mes gens m'avoient dit que le Vicomte étoit ici.

JULIE.

Il eſt vrai qu'il y eſt venu ; mais c'eſt aſſez pour lui de ſavoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à ſortir.

LA COMTESSE.

Comment ! il vous a vue ?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit ?

JULIE.

Non, Madame ; & il a voulu témoigner par là qu'il eſt tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action.

Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au ſexe ; & je ne ſuis point de l'humeur de ces femmes injuſtes, qui s'applaudiſſent des incivilités que leurs amans font aux autres Belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous ſoyez ſurpriſe de ſon procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ſes actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une paſſion aſſez forte, & je me trouve pour cela aſſez de beauté, de jeuneſſe, & de qualité, Dieu merci ; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inſpire, on ne puiſſe garder de l'honnêteté & de la complaiſance

(*appercevant Criquet.*)

pour les autres Que faites-vous donc là, laquais ? Eſt ce qu'il n'y a pas une antichambre où ſe tenir, pour venir quand on vous appelle ? Cela eſt étrange, qu'on ne puiſſe avoir en province un laquais qui ſache ſon monde! A qui eſt-ce donc que je parle ? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon ?

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE *à Andrée.*

FILLE, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Otez moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite: comme vous me ſaboulez la tête avec vos mains peſantes!

ANDRÉE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez eſt fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboëtée. Tenez encore ce manchon; ne laiſſez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garderobe. Eh bien! où va-t-elle, où va-t-elle? que veut-elle faire, cet oiſon bridé?

ANDRÉE.

Je veux, Madame, comme vous me l'avez dit, porter cela aux garderobes.

LA COMTESSE.

(*à Julie*).

Ah, mon Dieu, l'impertinente! Je vous demande (*à Andrée*). pardon, Madame. Je vous ai dit ma garderobe, groſſe bête, c'eſt-à-dire, où ſont mes habits.

ANDRÉE.

Eſt-ce, Madame, qu'à la Cour une armoire s'appelle une garderobe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde; on appelle ainſi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en reſſouviendrai, Madame, auſſi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler gardemeuble.

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

QUELLE peine il faut prendre pour inſtruire ces animaux-la!

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être ſous votre diſcipline.

LA COMTESSE.

C'eſt une fille de ma mère nourrice que j'ai miſe à la chambre, & elle eſt toute neuve encore.

JULIE.

Cela eſt d'une belle ame, Madame; & il eſt glorieux de faire ainſi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons des ſiéges. Holà! laquais, laquais, laquais. En vérité, voilà qui eſt violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des ſiéges! Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un! Je penſe que tous mes gens ſont morts, & que nous ſerons contraintes de nous donner des ſiéges nous-mêmes.

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

ANDRÉE.

QUE voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il ſe faut bien égoſiller avec vous autres!

ANDRÉE.

J'enfermois votre manchon & vos coëffes dans votre armoi..... dis-je dans votre garderobe.

LA COMTESSE.

Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE.

Holà! Criquet.

LA COMTESSE.

Laiſſez-là votre Criquet, bouvière ; & appelez, laquais.

ANDRÉE.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je penſe qu'il eſt ſourd. Criq... Laquais, Jaquais!

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET.

PLAIT-IL ?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin ?

CRIQUET.

Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la rue ?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, & vous devez ſavoir que là-dehors, en termes de perſonnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez ſoin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon là, par mon écuyer; c'eſt un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que votre écuyer? Eſt ce maître Charles, que vous appelez comme cela?

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, ſotte que vous êtes: vous ne ſauriez ouvrir la bouche, que vous ne diſiez une impertinence. (*à Criquet*). (*à Andrée.*) Des ſiéges. Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent: il ſe fait déjà tard. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, que vous me regardez toute effarée?

ANDRÉE.

Madame...

LA COMTESSE.

Eh bien! Madame. Qu'y a-t-il?

ANDRÉE.

C'eſt que...

LA COMTESSE.

Quoi ?

ANDRÉE.

C'eſt que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment ? Vous n'en avez point ?

ANDRÉE.

Non, Madame, ſi ce n'eſt des bougies de ſuif.

LA COMTESSE.

La bouvière ! Et où eſt donc la cire que je fis acheter ces jours paſſés ?

ANDRÉE.

Je n'en ai point vu depuis que je ſuis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de là, inſolente. Je vous renvoyerai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE & JULIE *faiſant des cérémonies pour s'aſſeoir.*

LA COMTESSE.

MADAME.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah, Madame!

JULIE.

Ah, Madame!

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Madame!

JULIE.

Mon Dieu, Madame!

LA COMTESSE.

Oh, Madame!

JULIE.

Oh, Madame!

LA COMTESSE.

Hé, Madame!

JULIE.

Hé, Madame!

LA COMTESSE.

Hé, allons donc, Madame!

JULIE.

Hé, allons donc, Madame!

LA COMTESSE.

Je ſuis chez moi, Madame. Nous ſommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE *apportant un verre d'eau*, CRIQUET.

LA COMTESSE *à Andrée.*

ALLEZ, impertinente: je bois avec une ſoucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une ſoucoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une ſoucoupe?

CRIQUET.

Une ſoucoupe?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne ſais.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas?

ANDRÉE.

Nous ne ſavons tous deux, Madame, ce que c'eſt qu'une ſoucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'eſt une aſſiette, ſur laquelle on met le verre.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

VIVE Paris pour être bien ſervie! on vous entend là au moindre coup d'œil.

SCENE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE *apportant un verre d'eau avec une aſſiette deſſus*, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HÉ bien ! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf ? C'eſt deſſous qu'il faut mettre l'aſſiette.

ANDRÉE.

Cela eſt bien aiſé. (*Andrée caſſe le verre en le poſant ſur l'aſſiette.*)

LA COMTESSE.

Hé bien ! ne voilà pas l'étourdie ? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien ! oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...

ANDRÉE *s'en allant.*

Dame, Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCENE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

En vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes! on n'y fait point du tout son monde; & je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer, par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait de voyage à Paris!

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vu toute la Cour.

JULIE.

Les ſottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils ſont inſupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la ſubordination dans les choſes; & ce qui me met hors de moi, c'eſt qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il eſt auſſi-bien gentilhomme que feu Monſieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il paſſoit.

JULIE.

On ſait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être ſi chère. Cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les reſpects qu'on ſauroit ſouhaiter. On ne ſe lève pas, ſi l'on veut, de deſſus ſon ſiége; &, lorſque l'on veut voir la revue, ou le grand ballet de Pſiché, on eſt ſervi à point nommé.

JULIE.

JULIE.

Je penſe, Madame, que durant votre ſéjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la Cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter; & je garde dans ma caſſette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propoſitions j'ai refuſées; il n'eſt pas néceſſaire de vous dire leurs noms: on ſait ce qu'on veut dire par les galans de la Cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redeſcendre à un Monſieur Tibaudier le Conſeiller, & à Monſieur Harpin, le receveur des tailles. La chûte eſt grande, je vous l'avoue; car, pour Monſieur votre Vicomte, quoique Vicomte de province, c'eſt toujours un Vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conſeiller & un receveur ſont des amans un peu bien minces, pour une grande Comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir; ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire

nombre de ſoupirans. Il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un amant ſeul maître du terrein; de peur que, faute de rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites; c'eſt une école que votre converſation, & j'y viens tous les jours apprendre quelque choſe.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET *à la Comteſſe*:

VOILA Jeannot de Monſieur le Conſeiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien! petit coquin, voilà encore une de vos âneries. Un laquais qui ſauroit vivre, auroit été parler tout bas à la Demoiſelle ſuivante, qui ſeroit venue dire doucement à l'oreille de ſa maîtreſſe: Madame, voilà le laquais de Monſieur un tel, qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtreſſe auroit répondu, faites-le entrer.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

ENTREZ, Jeannot.

LA COMTESSE.

(*à Jeannot.*)

Autre lourderie. Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu-là?

JEANNOT.

C'eſt Monſieur le Conſeiller, Madame, qui vous ſouhaite le bon jour, &, auparavant que de venir, vous envoie des poires de ſon jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'eſt du bon-chrétien, qui eſt fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE *donnant de l'argent à Jeannot.*

TIENS, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh, non, Madame!

LA COMTESSE.

Tiens, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET *à Jeannot qui s'en va.*

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui ? Quelque ſot !

CRIQUET.

C'eſt moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris ſans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce M. Tibaudier, c'eſt qu'il ſait vivre avec les perſonnes de ma qualité, & qu'il eſt fort reſpectueux.

SCENE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

MADAME, je viens vous avertir que la comédie ſera bientôt prête, & que dans un quart d'heure, nous pouvons paſſer dans la ſalle.

LA COMTESSE.

(*à Criquet.*)

Je ne veux point de cohue, au moins. Que l'on diſe à mon Suiſſe qu'il ne laiſſe entrer perſonne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce

à la comédie; & je n'y saurois prendre de plaisir, lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

(au Vicomte, après qu'il s'est assis.)

Laquais, un siége. Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de Monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE *après avoir lu tout bas le billet.*

Voici un billet du beau style, Madame, & qui mérite d'être écouté.

MADAME, je n'aurois pas pu vous faire le présent que je vous envoie, si je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE.

Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en quadrent mieux avec la dureté de votre ame, qui, par ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes,

qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous faiſant conſidérer que je ſuis d'un auſſi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puiſque je rends le bien pour le mal; c'eſt-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puiſque je vous préſente des poires de bon-chrétien, pour des poires d'angoiſſe que vos cruautés me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER, *votre eſclave indigne.*

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'eſt pas de l'académie; mais j'y remarque un certain reſpect qui me plaît baucoup.

JULIE.

Vous avez raiſon, Madame; &, Monſieur le Vicomte dût-il s'en offenſer, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCENE XVI.

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

APPROCHEZ, Monſieur Tibaudier; ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, auſſi-

bien que vos poires; & voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui ſuis bien obligé, Madame; &, ſi elle a jamais quelque procès en notre ſiége, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de ſe rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE.

Vous n'avez pas beſoin d'Avocat, Monſieur, & votre cauſe eſt juſte.

M. TIBAUDIER.

Cependanmoins, Madame, bon droit a beſoin d'aide; & j'ai ſujet d'appréhender de me voir ſupplanté par un tel rival, & que Madame ne ſoit circonvenue par la qualité de Vicomte.

LE VICOMTE.

J'eſpérois quelque choſe, Monſieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits verſets ou couplets que j'ai compoſés à votre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah! je ne penſois pas que M. Tibaudier fût

poëte; & voilà pour m'achever, que ces deux petits verſets-là!

LA COMTESSE.

(*à Criquet*)

Il veut dire deux ſtrophes. Laquais, donnez un ſiége à Monſieur Tibaudier.

(*bas à Criquet qui apporte une chaiſe.*)

Un pliant, petit animal. Monſieur Tibaudier, mettez-vous là, & nous liſez vos ſtrophes.

M. TIBAUDIER.

Une perſonne de qualité
ravit mon ame:
Elle a de la beauté;
J'ai de la flamme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je ſuis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers eſt beau. Une perſonne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il eſt un peu trop long; mais on peut prendre une licence pour dire une belle penſée.

LA COMTESSE *à M. Tibaudier.*

Voyons l'autre ſtrophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne ſais pas ſi vous doutez de mon parfait amour,
Mais je ſais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter ſa chagrine demeure,
Pour aller, par reſpect, faire au vôtre ſa cour.
Après cela pourtant, ſûre de ma tendreſſe,
Et de ma foi, dont unique eſt l'eſpèce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être Comteſſe,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigreſſe
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà ſupplanté, moi, par Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne penſez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers-là ſont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame! me moquer? Quoique ſon rival, je trouve ſes vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux ſtrophes, comme vous, mais deux épigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi? Martial fait-il des vers? Je penſois qu'il ne fit que des gants.

M. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce Martial là, Madame; c'eſt un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monſieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, ſi ma muſique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre eſprit les progrès des deux ſtrophes & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte ſoit de la partie; car il eſt arrivé ce matin de mon château avec ſon précepteur, que je vois là dedans.

SCENE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HOLA! Monſieur Bobinet. Monſieur Bobinet; approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que deſire Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas, de ſon très-humble ſerviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monſieur Bobinet, êtes-vous parti d'Eſcarbagnas, avec mon fils le Comte ?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment ſe portent mes deux autres fils, le Marquis & le Commandeur ?

M. BOBINET.

Ils ſont, Dieu grace, Madame, en parfaite ſanté.

LA COMTESSE.

Où eſt le Comte ?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monſieur Bobinet ?

M. BOBINET.

Il compoſe un thême, Madame, que je viens de lui dicter ſur une épitre de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monſieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait, Madame, ainſi que vous le commandez.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE *à la Comteſſe.*

CE Monſieur Bobinet, Madame, a la mine fort ſage; & je crois qu'il a de l'eſprit.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

ALLONS, Monſieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête aſſemblée.

LA COMTESSE *montrant Julie.*

Comte, ſaluez Madame; faites la révérence à Monſieur le Vicomte; ſaluez Monſieur le Conſeiller.

M. TIBAUDIER.

Je ſuis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embraſſer Monſieur le Comte votre fils.

On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime auſſi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monſieur Tibaudier, de quelle comparaiſon vous ſervez-vous-là ?

JULIE.

En vérité, Madame, Monſieur le Comte a tout-à fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un ſi grand enfant!

LA COMTESSE.

Hélas, quand je le fis, j'étois ſi jeune, que je me jouois encore avec une poupée !

JULIE.

C'eſt Monſieur votre frère, & non pas Monſieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, ayez bien ſoin au moins de ſon éducation.

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune choſe pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait

l'honneur de me confier la conduite; & je tâcherai de lui inculquer les ſemences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, faites lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

Allons, Monſieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro ſoli quod convenit eſto virile, omne vi....

LA COMTESSE.

Fi! Monſieur Bobinet, quelles ſottiſes eſt-ce que vous lui apprenez-là?

M. BOBINET.

C'eſt du latin, Madame, & la première règle de Jean Deſpautère.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! ce Jean Deſpautère-là eſt un inſolent, & je vous prie de lui enſeigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achève, la gloſe expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non: cela s'explique aſſez.

SCENE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, M. BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.

Les comédiens envoyent dire qu'ils ſont tout prêts.

LA COMTESSE.

(*montrant Julie.*)

Allons nous placer. M. Tibaudier, prenez Madame.

(*Criquet range tous les ſiéges ſur un des côtés du théâtre; la Comteſſe, Julie & le Vicomte s'aſſeyent, M. Tibaudier s'aſſied aux pieds de la Comteſſe.*)

LE VICOMTE.

Il eſt néceſſaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier enſemble les différens morceaux de muſique & de danſe, dont on a voulu compoſer ce divertiſſement, & que....

LA COMTESSE.

Mon Dieu, voyons l'affaire! On a aſſez d'eſprit pour comprendre les choſes.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, & qu'on empêche

empêche, s'il ſe peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertiſſement.

(*Les violons commencent une ouverture.*)

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN.

PARBLEU! la choſe eſt belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà! Monſieur le Receveur: que voulez vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie?

M. HARPIN.

Morbleu! Madame, je ſuis ravi de cette aventure, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'aſſurance qu'il y a au don de votre cœur, & aux ſermens que vous m'avez faits de ſa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment! on ne vient point ainſi ſe jeter aux travers d'une comédie, & troubler un acteur qui parle.

M. HARPIN.

Hé, têtebleu ! la véritable comédie qui ſe fait ici, c'eſt celle que vous jouez ; &, ſi je vous trouble, c'eſt de quoi je me ſoucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne ſavez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu ! je le ſais bien, je le ſais bien, morbleu ! &...

(*M. Bobinet épouvanté emporte le Comte & s'enfuit ; il eſt ſuivi par Criquet.*)

LA COMTESSE.

Hé, fi Monſieur ! que cela eſt vilain, de jurer de la ſorte !

M. HARPIN.

Hé, ventre-bleu ! s'il y a ici quelque choſe de vilain, ce ne ſont point mes juremens ; ce ſont vos actions ; & il vaudroit bien mieux que vous juraſſiez, vous, la tête, la mort & le ſang, que de faire ce que vous faites avec Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne ſais pas, Monſieur le Receveur, de quoi vous vous plaignez ; & ſi....

M. HARPIN *au Vicomte.*

Pour vous, Monſieur, je n'ai rien à vous dire : vous faites bien de pouſſer votre pointe ; cela eſt

naturel: je ne le trouve point étrange; & je vous demande pardon, ſi j'interromps votre comédie; mais vous ne devez point trouver étrange auſſi que je me plaigne de ſon procédé, & nous avons raiſon tous deux de faire ce que nous faiſons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela, & je ne ſais point les ſujets de plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en uſe point de la ſorte; & l'on vient doucement ſe plaindre à la perſonne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi, me plaindre doucement!

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier de deſſus un théâtre ce qui ſe doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu! tout exprès; c'eſt le lieu qu'il me faut; & je ſouhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un ſi grand vacarme pour une comédie que Monſieur le Vicomte me donne? Vous voyez

que Monſieur Tibaudier, qui m'aime, en uſe plus reſpectueuſement que vous.

M. HARPIN.

Monſieur Tibaudier en uſe comme il lui plaît : je ne ſais pas de quelle façon Monſieur Tibaudier a été avec vous ; mais Monſieur Tibaudier n'eſt pas un exemple pour moi, & je ne ſuis point d'humeur à payer les violons pour faire danſer les autres.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, Monſieur le Receveur, vous ne ſongez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la ſorte les femmes de qualité ; & ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque choſe d'étrange entre vous & moi.

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu ! Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre, quittons la faribole ?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de M. le Vicomte ; vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces ſortes de caractères, & qui ait auprès d'elle un Monſieur le Receveur, dont on lui voit trahir & la paſſion & la bourſe, pour le premier

venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez pas étrange auſſi que je ne ſois point la dupe d'une infidélité ſi ordinaire aux coquettes du temps, & que je vienne vous aſſurer devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, & que Monſieur le Receveur ne ſera plus pour vous Monſieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela eſt merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode! On ne voit autre choſe de tous côtés. Là, là, Monſieur le Receveur, quittez votre colère, & venez prendre place pour voir la comédie.

M. HARPIN.

(*montrant M. Tibaudier.*)

Moi, morbleu, prendre place! Cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laiſſe, Madame la Comteſſe, à Monſieur le Vicomte; & ce ſera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma ſcène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monſieur le Receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; & je vous ferai voir que je ſuis au poil & à la plume.

M. HARPIN *en ſortant*

Tu as raiſon, Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſuis confuſe de cette inſolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, ſont comme ceux qui perdent leur procès : ils ont permiſſion de tout dire. Prêtons ſilence à la comédie.

SCENE DERNIÈRE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, M. TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT *au Vicomte.*

VOILA un billet, Monſieur, qu'on nous a dit de vous donner vîte.

LE VICOMTE *liſant.*

En cas que vous ayez quelque meſure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parens, & de ceux de Julie, vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'eſt le mariage de vous & d'elle. Bon ſoir.

(*à Julie.*)

Ma foi, Madame! voilà notre comédie achevée auſſi.

(*le Vicomte, la Comteſſe, Julie & M. Tibaudier ſe lèvent.*)

JULIE.

Ah ! Cléante, quel bonheur ! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès ?

LA COMTESSE.

Comment donc? qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie; &, si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complette de tout point, vous épouserez Monsieur Tibaudier, & donnerez Mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet-de-chambre.

LA COMTESSE.

Quoi ! jouer de la sorte un personne de ma qualité?

LE VICOMTE.

C'est sans vous offenser, Madame; & les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'est bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE *à la Comtesse.*

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN.

NOMS de ceux qui repréſentoient dans la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

La Comteſſe, *Mademoiſelle Marotte.* Julie, Marquiſe, *Mademoiſelle Beauval.* Cléante, Vicomte, *le Sieur la Grange.* Le petit Comte, fils de la Comteſſe, *le Sieur Godon.* Bobinet, *le Sieur Beauval.* M. Tibaudier, Conſeiller, *le Sieur Hubert.* M. Harpin, Receveur des tailles, *le Sieur du Croiſy.* Andrée, *Mademoiſelle Bonneau.* Criquet, *le Sieur Finet.* Jeannot, *le Sieur Boulonnois.*

ACTEURS DE LA PASTORALE.

UNE NYMPHE. . . . . *Mademoiſelle de Brie.*
LA BERGERE en homme *Mademoiſelle Moliere.*
LA BERGERE en femme *Mademoiſelle Moliere.*
UN BERGER amant. . . *le Sieur Baron.*
PREMIER PASTRE. . . *le Sieur Moliere.*
SECOND PASTRE. . . *le Sieur la Thorilliere.*
UN TURC. . . . . *le Sieur Moliere.*

Voici quel étoit l'ordre & la diſtribution des actes & des intermèdes de ce divertiſſement.

PROLOGUE.

Le prologue réuniſſoit le premier intermède des Amans Magnifiques, avec les chants & les danſes du pro-

logue de Pſiché. Vénus deſcendue du ciel, jetoit les fondemens de toute la comédie & des divertiſſemens qui devoient ſuivre.

PREMIER ACTE DE LA COMÉDIE.

PREMIER INTERMEDE.

La plainte qui fait le premier Intermède de Pſiché.

SECOND ACTE DE LA COMÉDIE.

SECOND INTERMEDE.

Cérémonie magique de la Paſtorale comique, repréſentée dans la troiſième entrée du Ballet des Muſes.

TROISIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

TROISIÈME INTERMEDE.

Combat des ſuivans de l'Amour & des ſuivans de Bacchus, qui fait le quatrième intermède de George Dandin.

QUATRIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

QUATRIÈME INTERMEDE.

Entrée d'une Egyptienne danſante & chantante, ſuivie de douze Egyptiens danſans, tirée de la Paſtorale comique, repréſentée dans la troiſième entrée du Ballet des Muſes.

Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le ſecond intermède de Pſiché.

CINQUIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

CINQUIÈME INTERMEDE.

Cérémonie Turque, du quatrième acte du Bourgeois gentilhomme.

SIXIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

SIXIÈME INTERMEDE.

Entrée d'Italiens, tirée du Ballet des nations, repréſenté à la ſuite du Bourgeois gentilhomme.

Entrée d'Eſpagnols, tirée du même Ballet des nations.

SEPTIÈME & dernier ACTE DE LA COMÉDIE.

SEPTIÈME & dernier INTERMEDE.

Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, qui fait le dernier intermède de Pſiché.

Fin du Ballet des Ballets.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR
Sur LE MALADE IMAGINAIRE.

LE MALADE IMAGINAIRE, Comédie-Ballet en trois actes, en proſe, avec un prologue chantant & des Intermèdes, fut repréſenté ſur le Théâtre du Palais Royal le Vendredi 10 Février 1673.

La muſique de cette pièce eſt de Charpentier 1, Auteur de l'Opéra de *Médée*. On ignore la raiſon pour laquelle ce nê fut pas Lulli qui concourut au dernier ſuccès de Molière.

Les conquêtes de Louis XIV en Hollande, où il avoit pris, dans la campagne précédente, 36 Villes preſque toutes fortifiées, excitoient tous les talens, animoient tous les Arts à célébrer leur Protecteur, & Molière ne voulut pas être des derniers à donner à ſon Maître des preuves de ſon zèle patriotique.

C'eſt à ce ſentiment que nous devons le Pro-

1 L'anecdote du pauvre, qui rapporta à Molière un louis qu'il venoit de lui donner par mégarde, doit être de la même année que *le Malade Imaginaire*, puiſque le Muſicien Charpentier en fut témoin, & que c'eſt de lui que nous la tenons, ainſi que la réflexion philoſophique de notre Auteur : *Où la vertu va-t-elle ſe loger ?*

logue qui précéda *le Malade Imaginaire*, & qui fut entièrement consacré à la louange de Louis le Grand.

On lit peu ce Prologue aujourd'hui, & nous n'inviterons pas à le lire davantage pour y voir le Vainqueur de la Hollande comparé à de la *neige fondue*, dont les *flots écumeux* renversent

Digues, châteaux, villes & bois,
Hommes & troupeaux à-la-fois.

Loin de nous reprocher cet aveu de la foiblesse du talent de Molière à cet égard, nous aimons à le faire, parce qu'il est peu de véritables génies qui ayent pu se plier avec succès au ton de la louange directe, & à la servitude qu'impose nécessairement la musique. Quinault lui-même, avec son talent prodigieux pour la poësie lyrique, ne s'est pas toujours sauvé de ce double écueil. D'ailleurs, en donnant un nouvel ouvrage comique, notre Auteur faisoit bien plus pour la gloire du règne de son Prince, que s'il l'eût loué avec plus d'art & de délicatesse.

Il étoit difficile que ce Prologue, tel que l'avoit fait Molière, & dont la petite fable mieux conçue qu'exécutée, a servi depuis à quelques Auteurs lyriques, ne parût pas un hors d'œuvre, & pût se lier avec *le Malade Imaginaire*. Aussi notre Auteur ajouta-t-il une scène isolée, qu'il intitula *Autre Prologue*.

Une Bergère y venoit chanter que la douleur qui la déſeſpéroit *ne pouvoit ſe guérir par les Médecins*; que *leur ſavoir n'étoit que pure chimère*, & ne pouvoit être reconnu *que par un malade imaginaire.* Telle fut la liaiſon bien peu recherchée qu'il employa pour paſſer à ſa Comédie. Heureuſement elle n'a pas beſoin aujourd'hui de ces bagatelles chantantes qui la précédent. L'Opéra eſt le ſeul genre où les éloges d'un Prince mort ayent pu ſe conſerver à l'aide de la muſique.

Les excurſions que Molière avoit faites ſur les Médecins dans pluſieurs de ſes Comédies, & même par ſes bons-mots dans la ſociété, n'étoient rien en comparaiſon du combat qu'il parut livrer au Corps entier dans *le Malade Imaginaire.* M. Perrault, dans ſes Hommes Illuſtres, parla de cette dernière attaque, comme ſi ſa plume avoit été guidée par l'humeur d'un Médecin ſubalterne. Voici le jugement qu'il en porta.

On peut dire qu'il ſe méprit un peu dans cette dernière pièce, & qu'il ne ſe contint pas dans les bornes du pouvoir de la comédie; car au lieu de ſe contenter de blâmer les mauvais Médecins, il attaqua la médecine en elle-même, la traita de ſcience frivole, & poſa pour principe qu'il eſt ridicule à un homme d'en vouloir guérir un autre. La comédie s'eſt toujours moquée des rodomonts & de leurs rodomontades, mais

jamais elle n'a raillé ni les vrais braves, ni la vraie bravoure. Elle s'eſt réjouie des pédans & de la pédanterie, mais elle n'a jamais blâmé ni lss ſavans ni la ſcience. Suivant cette règle, il n'a pu trop maltraiter les Charlatans & les ignorans Médecins, mais il devoit en demeurer là, & ne pas tourner en ridicule les bons Médecins que l'écriture nous enjoint d'honorer 1.

Il eſt vrai que dans la ſcène troiſième du troiſième acte, *Béralde* outré de l'aveugle & funeſte confiance de ſon frère dans un art dont il voit évidemment qu'il n'a pas beſoin, & dont il eſt la dupe, va juſqu'à traiter de *momerie* l'engagement que prend un homme d'en guérir un autre.

Cette opinion exagérée, ſans doute, ſemble contredire un peu ce ton de ſageſſe & de raiſon qui ſe remarque dans les Ouvrages importans de Molière; mais, comme on le diſoit de ſon temps, *les Médecins étoient pour lui ce que le vieux Poëte avoit été pour Térence;* & l'on ſait combien il eſt difficile d'éviter tout excès dans les ſentimens où il entre quelque prévention.

Ami d'un Médecin qui faiſoit auprès de lui ce

1 Montaigne obſerve avec malignité, liv. 2, chap. 37 de ſes Eſſais, qu'à ce paſſage de l'écriture on en oppoſe un autre du prophète reprenant le Roi Aſa d'avoir eu recours au Médecin.

qu'il voit

qu'avoit fait auprès de Racine, pour ſa Comédie *des Plaideurs*, M. de Brilhac, Conſeiller au Parlement, en l'inſtruiſant de toutes les expreſſions du Palais & de la chicane ; peut-être devoit-il au Docteur Mauvilain le ſcepticiſme où il étoit en fait de médecine. Il n'eſt pas rare de trouver des Médecins même, qui, mécontens de leur art, par la jalouſie qu'excitent en eux les ſuccès de leurs confrères, ſe vengent de leur inutilité, en médiſant d'une profeſſion qu'ils n'ont pu ſe rendre lucrative.

Molière étoit né avec une poitrine délicate [1], & par-là il étoit plus fait qu'un autre pour recourir à la médecine, mais il ſe rendit la victime du préjugé qu'il avoit contre elle. Il fut plus cruel pour lui-même que Montaigne, qui, malgré tous ſes ſarcaſmes contre cet art, conſultoit dans le beſoin ceux qui le pratiquoient. Molière eut le malheureux entêtement de ne s'en ſervir jamais. Il ſoupçonnoit, ſans doute, que le premier remède qu'on auroit eu à lui propoſer, étoit le ſacrifice de ſa profeſſion de Comédien, incompatible avec ſon incommodité ; & l'on ſait que rien ne pouvoit lui faire abandonner un état dont il étoit idolâtre.

1 On prétend que les efforts qu'il avoit faits pour modérer ſa volubilité naturelle de prononciation, lui avoient cauſé un hoquet qui avoit conſidérablemen altéré ſa poitrine.

A l'égard des Médecins dont il plaisanta dans *le Malade Imaginaire*, il les avoit dessinés de façon à ne point inquiéter un honnête & un habile homme de cet art. Ce qu'il faut même observer, c'est que le personnage de *M. Purgon* seroit au-delà du ridicule, si la législation s'étoit étendue jusqu'au crime dont il se rend coupable. Entretenir par les seules vues de son intérêt les visions d'une dupe qui se croit malade, tandis que tout annonce sa santé; vivre aux dépens de son imbécillité; jouer le jeu barbare d'éteindre journellement, par des remèdes dangereux lorsqu'ils sont inutiles, une vie qu'un insensé risque de perdre par un excès d'amour pour elle, c'est une infamie faite pour être désavouée par tous les particuliers d'un état qui met au rang de ses succès la considération publique.

La pédante stupidité de *Messieurs Diafoirus* père & fils, n'est pas plus faite pour blesser des gens qui ne peuvent leur ressembler. Les portraits de *Vadius* & de *Trissotin* ne rendirent pas tous les Gens de Lettres ridicules; & la censure qu'on feroit aujourd'hui de l'*Ecrivaillerie* de notre temps, n'atteindroit ni Buffon, ni Voltaire, ni d'Alembert, ni beaucoup d'autres.

Molière, dans cette pièce, ainsi que dans celles où il nous offrit des Médecins, fit donc peu de tort à ceux qui étoient vraiment dignes de ce nom.

Mais, comme le remarqua Perrault, ce fut l'art même de la médecine qu'il attaqua dans *le Malade Imaginaire*. Imitateur de Térence, qui faiſoit paſſer dans ſes pièces des morceaux de Platon [1], il ſuivit l'opinion de Montaigne contre une ſcience fondée comme une autre en principes, mais qui, dans leur application, a trop ſouvent pour guide l'incertaine conjecture.

Le premier qui ſaigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie, (dit l'Auteur des Queſtions Encyclopédiques); le premier qui imagina de plonger un biſtouri dans la veſſie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie; le premier qui ſut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étoient, ſans doute, des hommes preſque divins, & ne reſſembloient pas aux Médecins de Molière... Il y a donc un art de la médecine, mais dans tout art il y a des Virgiles & des Mœvius.

Les traits principaux du ridicule tombent, d'ailleurs, dans cet ouvrage, ſur la puſillanimité *du Malade Imaginaire*, & ſur cet amour mal entendu de ſoi-même qui multiplie les fauſſes craintes, & qui porte juſqu'à la démence les ſcrupuleuſes attentions qu'on croit devoir à ſa ſanté.

1 Voyez le Commentaire de la Cité de Dieu, par L. Vivès, livre 1er, chapitre 8. On y donne Térence le ſurnom de Platonique.

Si Montaigne avoit fourni à Molière quelques traits contre l'art de la médecine, il avoit pu lui inſpirer auſſi le caractère même *du Malade Imaginaire. J'en ai vu*, dit ce Philoſophe aimable, *prendre la chèvre de ce qu'on leur trouvoit le viſage frais & le pouls poſé; contraindre leur ris parce qu'il trahiſſoit leur guériſon, haïr la ſanté de ce qu'elle n'étoit pas regrettable.*

L'ingénieux Dufreſni voulut, ſur la fin du ſiècle de Molière, traiter le même ridicule dans le perſonnage d'une femme [1]. C'eſt ici qu'il faut voir le bel-eſprit aux priſes avec le génie, & ſuccomber ſous un adverſaire auſſi redoutable. Etayé d'une fable peu naturelle & compliquée, Dufreſni ne put remplir le vuide de ſon action théâtrale. Au lieu de traits plaiſans & forts qui partent de la main de Molière, Dufreſni ne lança que les pointes légères de quelques épigrammes, dont la plus grande partie n'a même aucun rapport avec ſa fauſſe malade. Sa fineſſe habituelle de penſer lui fait remplir ſes ſcènes invraiſemblables, péniblement liées & peu agiſſantes, de réflexions ou délicates ou malignes, qui ne vont point au but de l'ouvrage. Ce n'eſt point une courſe qu'il fournit; c'eſt la promenade incertaine d'un homme qui s'arrête partout, & qui cueille ſur ſa route les différentes fleurs

1 *La Malade ſans maladie;* en 1699.

qu'il voit ſous ſes pas. Et pour le dire en paſſant, c'eſt à cet Auteur que commence le déclin de l'art comique. Pour le précipiter, il ne devoit manquer à ſes imitateurs que le degré de fineſſe & d'eſprit qu'il avoit; & cela n'eſt arrivé que trop aiſément & trop fréquemment.

Le ſecond objet plus important encore qu'avoit Molière, étoit de tracer à nos yeux le portrait de ces belles-mères avares, qui tournent à leur avantage les foibleſſes d'un mari, dont on les voit éteindre ce qu'il peut avoir de ſenſibilité pour les enfans de ſon premier mariage. Ce portrait deſſiné de main de maître, n'eſt cependant qu'un acceſſoire du ſujet principal; & loin de nuire à ſon effet, il ne ſert qu'à l'augmenter. C'eſt ici qu'il faut apprendre à ne pas détruire l'unité de ſon ouvrage, en doublant avec art ſon utilité par les effets différens qu'on lui fait produire. L'acord ſi difficile de ces parties diverſes, dépend d'être conçu dans l'enſemble du tableau.

Térence avoit préſenté une belle-mère dans ſon *Hecyre*; mais *Soſtrata* eſt une belle-mère honnête, douce & raiſonnable; & le comique réſulte moins d'un exemple à ſuivre que de celui qu'on propoſe à fuir. De-là vient le peu de ſuccès de tant d'inſtructions purement morales que l'on diviſe par ſcènes, au lieu de les donner par chapitres dans un ouvrage d'un autre genre.

A l'égard de la réception bouffonne du Médecin, qui fait le dernier intermède, on ſçait que ce fut une plaiſanterie de ſociété, imaginée dans un ſouper chez Madame de la Sablière, où la fameuſe Ninon, la Fontaine & Deſpréaux étoient avec Molière, & quelques autres perſonnes dignes de ces délicieux ſoupers, dont le jeu, la médiſance, & les ſottiſes du jour ne faiſoient pas alors les délices.

Chacun fournit ſon mot dans ce quadre plaiſant que préſenta Molière à remplir, en imitant le jargon burleſque de *Théophile Folengio*, Religieux Italien du ſeizième ſiècle, plus connu ſous le nom de *Merlin Coccaie*.

L'ouvrage le plus connu de ce Moine plaiſant eſt ſa *Macaronée*, ou *Hiſtoire Macaronique*, écrite en vers, dans leſquels il aſſocie des mots Latins à des mots de ſa langue naturelle, qu'il corrompt à ſa fantaiſie par des terminaiſons Latines. Il avoit donné à ces vers, par une paſquinade d'aſſez mauvais genre, le nom de *Macaroni*, eſpèce de petits gâteaux faits chez nous avec de la pâte d'amande & du ſucre, mais que l'on compoſoit en Italie avec de la farine, des œufs & du fromage.

Cette bizarrerie plaiſante de *Folengio* ſervit donc de modèle au dialogue de la réception d'*Argan*, qui ne peut offenſer qu'un jeune Candidat, plus entêté de la dignité de ſa robe que du vrai mérite

d'une profeſſion qui ſera toujours au-deſſus d'une gaîté folle & ſans conſéquence, lorſqu'elle ne couvrira pas ſon ignorance du maſque riſible de la charlatanerie.

L'édition de cette pièce qui a précédé celle de 1682, ſur laquelle ſe ſont réglées toutes les ſubſéquentes, à l'exception d'une faite en Hollande, qui, 16 ans après, s'eſt conformée à la première, & dont nous parlerons auſſi, a des différences avec celle-ci, qui ne conſiſtent pas ſeulement dans la coupure & le nombre des ſcènes, dans l'intervertiſſement du dialogue, mais encore dans les choſes ajoutées, & qui ne paroiſſent pas être de Molière. En voici un exemple dans le portrait que *Beralde* fait de *M. Purgon*, acte 3, ſcène 3.

Edition de 1681.

BERALDE.

Il y en a entre eux qui ſont dans l'erreur auſſi bien que les autres, d'autres qui en profitent ſans y être. Votre *M. Purgon* y eſt plus que perſonne. C'eſt un homme tout Médecin depuis la tête juſqu'aux pieds, qui croit plus aux règles de ſon art qu'à toutes les démonſtrations de mathématique, & qui donne à travers les purgations & les

Editions de 1682 & ſuiv.

BERALDE.

C'eſt qu'il y en a parmi eux qui ſont eux-mêmes dans l'erreur populaire dont ils profitent, & d'autres qui en profitent ſans y être. Votre *M. Purgon*, par exemple, n'y fait point de fineſſe; c'eſt un homme tout Médecin depuis la tête juſqu'aux pieds; un homme qui croit à ſes règles plus qu'à toutes les démonſtrations des mathématiques, & qui

saignées sans y rien connoître, & qui, lorsqu'il vous tuera, ne fera dans cette occasion, que ce qu'il a fait à sa femme & à ses enfans, & ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, & qui, *avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun & de raison*, donne à travers des purgations & des saignées, & ne balance aucune chose. Il ne lui faut pas vouloir du mal de tout ce qu'il pourra vous faire; c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, & il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme, &c.

Si l'Édition de 1681, qui se trouve abandonnée, étoit faite d'après le Manuscrit de Molière, pourquoi les Sieurs Vinot & la Grange, qui donnèrent celle de 1682, ne la suivirent-ils pas? La Grange, ami de notre Auteur, & son successeur dans l'emploi d'Orateur de la troupe, osa-t-il altérer le texte d'un homme aussi respectable pour lui que Molière?

Les Éditeurs qui nous ont précédés avoient déjà observé que l'Edition du Sieur la Grange différoit des anciennes à la première scène du troisième acte de l'*Avare*, & à la quatrième scène du cinquième acte du *Tartuffe*, & ils avoient rétabli ces diffé-

rences ; mais ils n'ont rien dit de celles du *Malade Imaginaire*, beaucoup plus conſidérables ; ils ſe ſont même trompés à l'égard de cette pièce, en la comprenant au nombre des ſept que les Éditeurs de 1682 faiſoient paroître pour la première fois, puiſque nous la trouvons imprimée en 1681 dans un Recueil en 5 vol. où ne ſont point encore admiſes les ſix autres [1], qu'on ne put lire en effet qu'en 1682, & ſur leſquelles peut-être les Sieurs la Grange & Vinot prirent les mêmes libertés que ſur *le Malade Imaginaire*. Il eſt vrai qu'elles nous ſeroient plus indifférentes, puiſque de ces ſix pièces, il n'y a que *la Comteſſe d'Eſcarbagnas* qui ſe joue encore.

Toutes les Éditions de Molière s'étant conformées juſqu'ici à celle de 1682, nous ſommes obligés de la ſuivre, mais après avoir averti que la ſcène ſeptième du premier acte, & la ſcène troiſième du troiſième acte de l'Édition de 1681, contiennent les principaux changemens. Ceux de nos Lecteurs qui les verront, ſeront peut-être de l'opinion que le ſtyle de Molière ſimple & vrai généralement, ſe reconnoît davantage au texte de la vieille Édition ; mais l'uſage où ſont nos Acteurs de jouer cette pièce conformément à l'Édition de

1 *Don Garcie de Navarre, l'Impromptu de Verſailles, le Feſtin de Pierre, Mélicerte, les Amans Magnifiques, & la Comteſſe d'Eſcarbagnas.*

1682, est encore une des raisons qui nous font [illegible].

A l'exemple de l'Edition de Hollande en 1698, chez Wetstein, en 4 vol., nous observerons que, quoique empruntée de l'Edition de 1682 les huit pièces que Molière avoit gravées dans son portefeuille, elle se conforme, pour le texte du *Malade Imaginaire*, aux Editions antérieures, & que c'est la seule qui ait eu ce respect pour elles; mais il s'y trouve, relativement à la même pièce, quelques différences particulières à cette Edition, & dont nous ferons connoître les deux principales.

1°. Le Duo impromptu d'*Angélique* & de *Cleante* dans la scène sixième du second acte, y est augmenté, corrigé, non pas d'après les anciennes Editions, qui, sur ce point, sont conformes à la nôtre, mais, sans doute, d'après l'étonnement de l'Editeur, d'avoir trouvé dans Molière des vers incorrects, quelquefois sans rimes & sans mesure.

Plus de goût & de connoissance de l'art auroit averti l'Editeur que les négligences de Molière en cet endroit étoient précieuses à conserver; qu'elles rendoient la scène rimée & chantée à l'impromptu par les deux amans, beaucoup plus naturelle, & que ce n'étoit, comme il le fait dire à *Cléante*, que *de la prose cadencée ou des manières de vers libres, tels que la passion & la nécessité peuvent faire trouver*

à deux perſonnes qui diſent les choſes d'eux-mêmes, & parlent ſur-le-champ. Plus d'un Écrivain de nos jours, en penſant comme l'Éditeur Hollandois, auroient craint de compromettre leurs talens par un Dialogue auſſi défectueux; mais Molière ne redoutoit que d'offenſer la vérité. Comment, lorſqu'on croit découvrir une faute dans Molière, un ſentiment ſecret ne fait-il pas appréhender que la faute ne ſoit que dans la tête de l'obſervateur?

2°. Dans la réception bouffonne du Médecin, l'Éditeur d'Amſterdam a fort augmenté les interrogations en ſtyle macaronique faites au Récipiendaire, & par conſéquent les réponſes de ce dernier; celles qui ſeroient décentes à rapporter ſont au moins inutiles, & ne ſont que longueur. Nous n'en groſſirons point cet Avertiſſement. Nous l'avons dit, & nous ne pouvons trop le répéter, car nous avons quelquefois vu imiter l'Éditeur Hollandois: il eſt poſſible de retrancher quelque choſe à Molière, mais bien ridicule d'y vouloir ajouter.

Avec un peu d'amour pour le génie étonnant du père de la ſcène comique, qu'il eſt douloureux d'avoir à ſe rappeler que ce fut à l'époque *du Malade Imaginaire* que la France perdit celui de ſes grands Hommes que l'Europe lui envie le plus, & dont elle a le moins réparé la perte!

Il ſuivoit depuis quelques années un régime néceſſaire à ſa délicateſſe; mais, toujours diſpoſé à ſe

raccommoder avec ſa femme, dont il n'avoit pu vaincre, & dont il excuſoit quelquefois lui-même le penchant à la coquetterie, il oublia ſa ſituation, il quitta l'uſage du lait, & reprit ſon ancienne façon de vivre, qui contribua, ſans doute, à l'inflammation toujours prochaine de ſa poitrine.

Le jour de la quatrième repréſentation *du Malade Imaginaire*, dont il rempliſſoit le rôle d'*Argan*, il ſe ſentit plus incommodé qu'à l'ordinaire; & ſans vouloir ſe rendre aux prières de ſes camarades, qui lui demandèrent de ſe tranquilliſer, il exigea ſeulement d'eux qu'ils fuſſent prêts à commencer à quatre heures préciſes.

Les efforts qu'il fut obligé de faire pour arriver à la fin de la pièce, augmentèrent ſi conſidérablement l'oppreſſion, qu'en prononçant le mot *juro* de la réception, il tomba dans une convulſion qu'il voulut en vain cacher aux Spectateurs effrayés. A peine fut-il tranſporté chez lui, que le danger augmenta avec la toux, & qu'enfin il fut ſuffoqué par un vomiſſement de ſang le Vendredi 17 Février 1673, dans un âge où l'on pouvoit ſe promettre d'autres prodiges de ſa part, puiſqu'il n'avoit que 53 ans.

Les repréſentations *du Malade Imaginaire* interrompues par cette mort fatale, ne furent repriſes que le 4 Mai ſuivant, & elles furent portées juſqu'à 38, ſans compter les quatre premières. Molière

n'exiſtoit plus que dans ſes chef-d'œuvres, & tout Paris courut à ſon Théâtre l'admirer. Lui ſeul put arrêter les larmes des gens de goût, en les forçant de rire à ſon dernier ouvrage.

C'eſt ici le lieu de féliciter la Nation de l'ivreſſe avec laquelle elle a partagé, après cent ans expirés depuis la mort de ce grand Homme, le zèle de deux Auteurs qui ſe ſont diſputé la gloire de conſacrer cette époque par deux pièces également précieuſes par leur objet. La première, quoiqu'ingénieuſement imaginée [1], a paru céder le pas à celle de M. Arthaud [2], ſans doute par l'heureuſe invention de ce dernier, de n'avoir célébré Molière que par Molière lui-même.

Sa comédie à ſcènes épiſodiques eſt en effet une eſpéce de centon, où il nous rappelle les traits les plus marqués de notre Auteur, qu'il a fondus avec eſprit & avec art dans le dialogue des perſonnages mêmes de Molière, ramenés adroitement ſur la Scène le même jour où Thalie eſt deſcendue ſur la terre pour y élever un monument à ſon époux.

C'eſt ainſi qu'à Londres en 1716, pour célébrer la centenaire de Shakeſpear, on fit paſſer en revue ſur le Théâtre les plus beaux morceaux des pièces du Sophocle Anglois. Quels traits l'imagination, l'éloquence & l'eſprit réunis pourroient-ils four-

1 *L'Aſſemblée.*

2 *La Centenaire.*

nir, qui fiſſent d'un homme de génie un plus vif éloge que les choſes mêmes qui lui ont mérité ce titre ?

Nous n'oublierons pas avec quelle joie fut reçue du Public l'aſſurance intéreſſante & noble que vinrent lui faire les Comédiens à l'annonce de la pièce de l'*Aſſemblée*, qu'ils en conſacroient le produit à l'honneur d'élever à leur ancien camarade, à leur père, une ſtatue en marbre. Si M. de St.-Foy redonne quelque jour une nouvelle édition de ſes ingénieux Eſſais ſur Paris, il ne demandera plus où eſt la ſtatue de Molière. Elle eſt décernée dans un moment de tranſport & d'amour par un acte public qui le rend digne de ce grand Homme.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARGAN, Malade Imaginaire.
BELINE, ſeconde femme d'Argan.
ANGELIQUE, fille d'Argan.
LOUISON, petite fille, ſœur d'Angélique.
BERALDE, frère d'Argan.
CLEANTE, amant d'Angélique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, Médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, fils de M. Diafoirus.
MONSIEUR PURGON, Médecin.
MONSIEUR FLEURANT, Apothicaire.
MONSIEUR DE BONNEFOI, Notaire.
TOINETTE, ſervante d'Argan.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.
DEUX ZEPHIRS, danſans.
CLIMENE.
DAPHNÉ.
TIRCIS, amant de Climène, chef d'une troupe de Bergers.
DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de Bergers.
BERGERS & BERGERES de la ſuite de Tircis, chantans & danſans.

BERGERS & BERGERES de la ſuite de Dorilas, chantans & danſans.

PAN.

FAUNES, danſans.

ACTEURS DES INTERMEDES.

DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.

UNE VIEILLE.

VIOLONS.

ARCHERS, chantans & danſans.

DANS LE SECOND ACTE.

UNE ÉGYPTIENNE, chantante.

UN ÉGYPTIEN, chantant.

ÉGYPTIENS & ÉGYPTIENNES, chantans & danſans.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

TAPISSIERS, danſans.

LE PRÉSIDENT de la Faculté de Médecine.

DOCTEURS.

ARGAN, Bachelier.

APOTHICAIRES, avec leurs mortiers & leurs pilons.

PORTE-SERINGUES.

CHIRURGIENS.

La ſcène eſt à Paris.

J. M. Moreau le Jeune inv. — Delignon Sculp.

LE MALADE IMAGINAIRE.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente un lieu champêtre.

SCENE PREMIERE.

FLORE, DEUX ZÉPHIRS *danſans.*

FLORE.

QUITTEZ, quittez vos troupeaux;
Venez, Bergers, venez, Bergères;
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux:
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,
Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux;
Venez, Bergers, venez, Bergères;
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux.

SCÈNE II.

FLORE, DEUX ZÉPHIRS *danſans*, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

CLIMENE *à Tircis*, DAPHNÉ *à Dorilas.*

BERGER, laiſſons-là tes feux:
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS *à Climene*, & DORILAS *à Daphné.*

Mais au moins, dis-moi, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

Si tu ſera ſenſible à mon ardeur fidelle.

CLIMENE & DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS & DORILAS.

Ce n'eſt qu'un mot, un mot, un ſeul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle!

DORILAS.

Puis-je eſpérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE & DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

SCENE III.

FLORE, DEUX ZÉPHIRS *danſans*, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS BERGERS & BERGERES *de la ſuite de Tircis & de Dorilas, chantans & danſans.*

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers & les Bergeres vont ſe placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.

QUELLE nouvelle parmi nous,
Déeſſe, doit jeter tant de réjouiſſance!

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en ſoupirons tous.

CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici; ſilence, ſilence!
Vos vœux ſont exaucés, LOUIS eſt de retour
Il ramène en ces lieux les Plaiſirs & l'Amour.

Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.
Par ſes vaſtes exploits ſon bras voit tout ſoumis :
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

CHŒUR.

Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! Qu'elle eſt belle !
Que de plaiſirs ! Que de ris ! Que de jeux !
Que de ſuccès heureux !
Et que le Ciel a bien rempli nos vœux !
Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! Qu'elle eſt belle !

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers & les Bergères expriment, par leurs danſes, les tranſports de leur joie.

FLORE.

DE vos flûtes bocagères
Réveillez les plus beaux ſons ;
LOUIS offre à vos chanſons
La plus belle des matières.
Après cent combats
Où cueille ſon bras
Une ample victoire,
Formez, entre vous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

CHŒUR.

Formons, entre nous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des préſens de mon empire,
Prépare un prix à la voix
Qui ſaura le mieux nous dire
Les vertus & les exploits
Du plus auguſte des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.

Si Dorilas eſt vainqueur,

CLIMENE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à ſon ardeur.

TIRCIS.

O trop chère eſpérance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TIRCIS & DORILAS.

Plus beau ſujet, plus belle récompenſe
Peuvent-ils animer un cœur?

Tandis que les violons jouent un air pour animer les deux Bergers au combat, Flore, comme juge, va ſe placer au pied d'un arbre qui eſt au milieu du Théâtre; les deux troupes de Bergers & de Bergères ſe placent chacune du côté de leur chef.

TIRCIS.

Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,
Contre l'effort ſoudain de ſes flots écumeux
Il n'eſt rien d'aſſez ſolide;
Digues, châteaux, villes & bois,
Hommes & troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide:
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ſes exploits.

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers & les Bergères de la ſuite de Tircis, danſent autour de lui pour exprimer leurs applaudiſſemens.

DORILAS.

LE foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuſe obſcurité de la nue enflammée,
Fait, d'épouvante & d'horreur,
Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers & les Bergères de la ſuite de Dorilas applaudiſſent à ſes chants en danſant autour de lui.

TIRCIS.

DES fabuleux exploits que la Grèce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités
Nous voyons la gloire effacée ;
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'hiſtoire paſſée,
Ne ſont point à notre penſée,
Ce que LOUIS eſt à nos yeux.

CINQUIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers & les Bergères du côté de Tircis recommencent leurs danſes.

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps, par ſes faits inouis,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'hiſtoire
Des ſiècles évanouis ;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'aurons rien qui faſſe croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

SIXIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers & Bergères du côté de Dorilas recommencent auſſi leurs danſes.

SEPTIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers & les Bergères de la ſuite de Tircis & de Dorilas, ſe mêlent & danſent enſemble.

SCÈNE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZÉPHIRS *danſans*, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, FAUNES *danſans*, BERGERS & BERGERES *chantans & danſans.*

PAN.

LAISSEZ, laiſſez, Bergers, ce deſſein téméraire:
Hé! que voulez-vous faire?
Chanter ſur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon ſur ſa lyre,
Avec ſes chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire;
C'eſt donner trop d'eſſor au feu qui vous inſpire;
C'eſt monter vers les cieux ſur des ailes de cire,
Pour tomber dans le fond des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,

Il n'eſt point d'aſſez docte voix,
Point de mots aſſez grands pour en tracer l'image;
Le ſilence eſt le langage
Qui doit louer ſes exploits.
Conſacrez d'autres ſoins à ſa pleine victoire;
Vos louanges n'ont rien qui flatte ſes deſirs:
Laiſſez, laiſſez-là ſa gloire;
Ne ſongez qu'à ſes plaiſirs.

CHŒUR.

Laiſſons, laiſſons-là ſa gloire;
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

FLORE *à Tircis & à Dorilas.*

Bien que pour étaler ſes vertus immortelles,
La force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez pas tous deux d'en recevoir le prix.
Dans les choſes grandes & belles,
Il ſuffit d'avoir entrepris.

HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux Zéphirs danſent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner enſuite à Tircis & à Dorilas.

CLIMÈNE & DAPHNÉ *donnant la main à leurs amans.*

DANS les choſes grandes & belles,
Il ſuffit d'avoir entrepris.

TIRCIS & DORILAS.

Ah! que d'un doux ſuccès notre audace eſt ſuivie!

FLORE & PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Au ſoin de ſes plaiſirs donnons-nous déſormais.

FLORE & PAN.

Heureux, heureux qui peut lui conſacrer ſa vie!

CHŒUR.

Joignons tous dans ces bois
Nos flûtes & nos voix:
Ce jour nous y convie;
Et faiſons aux échos redire mille fois,
LOUIS eſt le plus grand des Rois,
Heureux, heureux qui peut lui conſacrer ſa vie!

NEUVIÈME & dernière ENTRÉE DE BALLET.

LES Faunes, les Bergers & les Bergères ſe mêlent enſemble; il ſe fait entr'eux des jeux de danſe, après quoi ils ſe vont préparer pour la comédie.

AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGÈRE *chantante.*

VOTRE plus haut ſavoir n'eſt que pure chimère,
Vains, & peu ſages Médecins ;
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots Latins,
La douleur qui me déſeſpère.
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimère.

Hélas, hélas! Je n'oſe découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je ſoupire,
Et qui ſeul peut me ſecourir.
Ne prétendez pas le finir,
Ignorans Médecins ; vous ne ſauriez le faire,
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimère.

Ces remèdes peu sûrs, dont le ſimple vulgaire
Croit que vous connoiſſez l'admirable vertu,
Pour les maux que je ſens n'ont rien de ſalutaire;
Et tout votre caquet ne peut être reçu
Que d'un malade imaginaire ;
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimère.

Fin des Prologues.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente la chambre d'Argan.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGAN *aſſis, ayant une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de ſon Apothicaire.*

TROIS & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Trois & deux font cinq. *Plus, du vingt-quatrième, un petit clyſtère inſinuatif, préparatif, & rémolliant, pour amollir, humecter & rafraîchir les entrailles de Monſieur.* Ce qui me plaît de M. Fleurant mon Apothicaire, c'eſt que ſes parties ſont toujours fort civiles. *Les entrailles de*

Monſieur, trente ſols. Oui, mais, M. Fleurant, ce n'eſt pas tout que d'être civil; il faut être auſſi raiſonnable, & ne pas écorcher les malades. Trente ſols un lavement! Je ſuis votre ſerviteur, je vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt ſols; & vingt ſols en langage d'Apothicaire, c'eſt à-dire, dix ſols; les voilà, dix ſols. *Plus, dudit jour, un bon clyſtère déterſif, compoſé avec catholicon double, rhubarbe, miel roſat, & autres ſuivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le bas-ventre de Monſieur, trente-ſols*; avec votre permiſſion, dix ſols. *Plus, dudit jour, le ſoir, un julep hépatique, ſoporatif, ſomnifère, compoſé pour faire dormir Monſieur, trente-cinq ſols*; je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, ſeize & dix-ſept ſols ſix deniers. *Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative & corroborative, compoſée de caſſe récente avec ſéné Levantin, & autres, ſuivant l'ordonnance de M. Purgon, pour expulſer & évacuer la bile de Monſieur, quatre livres.* Ah, M. Fleurant! c'eſt ſe moquer: il faut vivre avec les malades. M. Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente ſols. *Plus, dudit jour, une potion anodine & aſtringente, pour faire repoſer Monſieur, trente ſols.* Bon, dix & quinze ſols. *Plus, du vingt-ſixième, un clyſtère carminatif,*

pour chaſſer les vents de Monſieur, trente ſols. Dix ſols, M. Fleurant. *Plus, le clyſtère de Monſieur, réitéré le ſoir, comme deſſus, trente ſols.* M. Fleurant, dix ſols. *Plus, du vingt-ſeptième, une bonne médecine, compoſée pour hâter d'aller, & chaſſer dehors les mauvaiſes humeurs de Monſieur, trois livres.* Bon, vingt & trente ſols; je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez raiſonnable. *Plus, du vingt-huitième, une priſe de petit-lait clarifié & dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, & rafraîchir le ſang de Monſieur, vingt ſols.* Bon, dix ſols. *Plus, une potion cordiale & préſervative, compoſée avec douze grains de bezoard, ſyrops de limon & grenades, & autres, ſuivant l'ordonnance, cinq livres.* Ah, Monſieur Fleurant! tout doux, s'il vous plaît; ſi vous en uſez comme cela, on ne voudra plus être malade: contentez-vous d equatre francs, & vingt & quarante ſols. Trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Soixante & trois livres quatre ſols ſix deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept & huit médecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens; & l'autre mois, il y avoit douze médecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas, ſi je ne me porte pas ſi bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monſieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (*Voyant que per-*

ſonne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ſes gens dans ſa chambre.) Il n'y a perſonne. J'ai beau dire : on me laiſſe toujours ſeul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*après avoir ſonné une ſonnette qui eſt ſur ſa table.*) Ils n'entendent point, & ma ſonnette ne fait pas aſſez de bruit. (*après avoir ſonné pour la deuxième fois.*) Point d'affaire. (*après avoir ſonné encore.*) Ils ſont ſourds. Toinette! (*après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec ſa ſonnette.*) Tout comme ſi je ne ſonnois point. Chienne, coquine! (*Voyant qu'il ſonne encore inutilement.*) J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Eſt-il poſſible qu'on laiſſe comme cela un pauvre malade ? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui eſt pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu! Ils me laiſſeront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE *en entrant.*

ON y va.

ARGAN.

Ah, chienne! Ah, carogne !...

TOINETTE *faiſant ſemblant de s'être cogné la tête.*

Diantre ſoit de votre impatience ! Vous preſſez ſi fort

fort les perſonnes, que je me ſuis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colère.*

Ah, traîtreſſe!...

TOINETTE *interrompant Argan.*

Ah!

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Il y a une heure...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tu m'as laiſſé...,

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çà-mon, ma foi, j'en ſuis d'avis, après ce que je me ſuis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égoſiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoi ! coquine...

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse !

TOINETTE *interrompant encore Argan.*

Ah !

ARGAN.

Chienne, tu veux...

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Quoi ! il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller ?

TOINETTE.

Querellez tout votre saoul : je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que

de mon côté j'aye le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah!

ARGAN.

Allons, il en faut passer par-là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (*après s'être levé*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

TOINETTE.

Votre lavement?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foi! je ne me mêle point de ces affaires là; c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce Monsieur Fleurant-là & ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps: ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez pour vous faire tant de remèdes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me

faſſe venir ma fille Angélique: j'ai à lui dire quelque choſe.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre penſée.

SCÈNE III.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

APPROCHEZ, Angélique: vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

(à Toinette.)

Attendez. Donnez-moi mon bâton: je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vîte, Monſieur, allez. Monſieur Fleurant nous donne des affaires.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE.

TOINETTE!

TOINETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien! je vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien! quoi, Toinette?

ANGÉLIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez; de notre jeune amant? Car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens; & vous n'êtes point bien, si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la pre-

mière à m'en entretenir? & que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter ſur ce diſcours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps; & vous avez des ſoins là-deſſus, qu'il eſt difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE.

Je t'avoue que je ne ſaurois me laſſer de te parler de lui, & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les ſentimens que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impreſſions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE.

Et voudrois-tu que je fuſſe inſenſible aux tendres proteſtations de cette paſſion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.

A dieu ne plaiſe!

ANGÉLIQUE.

Dis-moi un peu; ne trouves-tu pas, comme moi,

quelque choſe du ciel, quelque effet du deſtin, dans l'aventure inopinée de notre connoiſſance ?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embraſſer ma défenſe, ſans me connoître, eſt tout-à-fait d'un honnête homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Que l'on ne peut pas en uſer plus généreuſement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGÉLIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde ?

TOINETTE.

Oh ! oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il eſt bien fait de ſa perſonne ?

TOINETTE.

Aſſurment.

ANGÉLIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde ?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGÉLIQUE.

Que ſes diſcours, comme ſes actions, ont quelque choſe de noble?

TOINETTE.

Cela eſt sûr.

ANGÉLIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus paſſionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il eſt vrai.

ANGÉLIQUE.

Et qu'il n'eſt rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empreſſemens de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inſpire?

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Hé, hé! ces choſes-là par fois ſont un peu ſujettes à caution. Les grimaces d'amour reſſemblent fort à la vérité; & j'ai vu de grands comédiens là-deſſus.

ANGÈLIQUE.

Ah! Toinettte, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, ſeroit-il bien poſſible qu'il ne me dît pas vrai?

TOINETTE.

En tout cas, vous en ſerez bientôt éclaircie; & la réſolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, eſt une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai ou non. C'en ſera la bonne preuve.

ANGÉLIQUE.

Ah, Toinette! ſi celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme!

TOINETTE.

Voilà votre père qui revient.

SCÈNE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

OR, çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'eſt-ce que cela? Vous riez? Cela eſt plaiſant, oui, ce mot de mariage! Il n'eſt rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah,

nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE.

Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien-aise d'avoir une fille si obéissante: la chose est donc conclue, & je vous ai promise.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mère, avoit envie que je vous fisse Religieuse, & votre petite sœur Louison aussi; & de tout temps elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE *à part.*

La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, & ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE.

Ah, mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés!

TOINETTE *à Argan.*

En vérité, je vous sais bon gré de cela; & voilà

l'action la plus ſage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vu la perſonne ; mais on m'a dit que j'en ſerois content, & toi auſſi.

ANGÉLIQUE.

Aſſurément, mon père.

ARGAN.

Comment ! l'as-tu vue ?

ANGÉLIQUE.

Puiſque votre conſentement m'autoriſe à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le haſard nous a fait connoître il y a ſix jours, & que la demande qu'on vous a faite, eſt un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons priſe l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en ſuis bien-aiſe ; & c'eſt tant mieux que les choſes ſoient de la ſorte. Ils diſent que c'eſt un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père.

ARGAN.

De belle taille.

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

ARGAN

Agréable de ſa perſonne.

ANGÉLIQUE.

Aſſurément.

ARGAN.

De bonne phyſionomie.

ANGÉLIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGÉLIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGÉLIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien Latin & Grec.

ANGÉLIQUE.

C'eſt ce que je ne ſais pas.

ARGAN.

Et qui ſera reçu Médecin dans trois jours.

ANGÉLIQUE.

Lui, mon père?

ARGAN.

Oui. Eſt ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce que Monſieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoiſſe, puiſque c'eſt ſon neveu.

ANGÉLIQUE.

Cléante, neveu de Monſieur Purgon!

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage?

ANGÉLIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien! c'eſt le neveu de Monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beau-frère le Médecin, Monſieur Diafoirus; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, & non pas Cléante; & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant & moi; & demain ce gendre prétendu me doit être amené par ſon père. Qu'eſt-ce? Vous voilà toute ébaubie?

ANGÉLIQUE.

C'eſt, mon père, que je connois que vous avez parlé d'une perſonne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi! Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un Médecin?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.

Mon Dieu! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Eſt-ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble, ſans nous emporter? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt votre raiſon, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raiſon eſt que, me voyant infirme & malade comme je ſuis, je veux me faire un gendre & des alliés Médecins, afin de m'appuyer de bons ſecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les ſources des remèdes qui me ſont néceſſaires, & d'être à même des conſultations & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien! voilà dire une raiſon; & il y a plaiſir à ſe

répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monſieur, mettez la main à la conſcience : eſt-ce que vous êtes malade ?

ARGAN.

Comment, coquine ! ſi je ſuis malade ? Si je ſuis malade, impudente ?

TOINETTE.

Hé bien ! oui, Monſieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-deſſus. Oui, vous êtes fort malade ; j'en demeure d'accord, & plus malade que vous ne penſez : voilà qui eſt fait. Mais votre fille doit épouſer un mari pour elle ; & n'étant point malade, il n'eſt pas néceſſaire de lui donner un Médecin.

ARGAN.

C'eſt pour moi que je lui donne ce Médecin ; & une fille de bon naturel doit être ravie d'épouſer ce qui eſt utile à la ſanté de ſon père.

TOINETTE.

Ma foi, Monſieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conſeil ?

ARGAN.

Quel eſt-il, ce conſeil ?

TOINETTE.

De ne point ſonger à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raiſon ?

TOINETTE.

C'eſt que votre fille n'y conſentira point.

ARGAN.

Elle n'y conſentira point ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille ?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de M. Diafoirus, ni de ſon fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti eſt plus avantageux qu'on ne penſe, Monſieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; &, de plus, Monſieur Purgon qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout ſon bien en faveur de ce mariage ; & Monſieur Purgon eſt un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait ſi riche !

ARGAN.

ARGAN.

Huit mille livres de rente ſont quelque choſe, ſans compter le bien du père.

TOINETTE.

Monſieur, tout cela eſt bel & bon; mais j'en reviens toujours là: je vous conſeille, entre nous, de lui choiſir un autre mari, & elle n'eſt point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela ſoit.

TOINETTE.

Hé, fi! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment! que je ne diſe pas cela?

TOINETTE.

Hé, non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne ſongez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je ſuis ſûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous ?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon !

ARGAN.

Comment ! bon ?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai pas dans un couvent ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non ?

TOINETTE,

Non.

ARGANT.

Ouais ! voici qui eſt plaiſant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, ſi je veux ?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera ?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi ?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendreſſe paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, ſera aſſez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu! je vous connois : vous êtes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne ſuis point bon, & je ſuis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monſieur. Vous ne ſongez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande abſolument de ſe préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends abſolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où eſt-ce donc que nous ſommes? Et quelle audace eſt-ce là, à une coquine de ſervante, de parler de la ſorte devant ſon maître?

TOINETTE.

Quand un maître ne ſonge pas à ce qu'il fait, une ſervante bien ſenſée eſt en droit de le redreſſer.

ARGAN *courant après Toinette.*

Ah, inſolente, il faut que je t'aſſomme!

TOINETTE *évitant Argan, & mettant la chaiſe entre elle & lui.*

Il eſt de mon devoir de m'oppoſer aux choſes qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN *courant après Toinette autour de la chaiſe avec ſon bâton.*

Viens, viens que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *ſe ſauvant du côté ou n'eſt point Argan.*

Je m'intéreſſe, comme je dois, à ne vous point laiſſer faire de folie.

ARGAN *de même.*

Chienne.

TOINETTE *de même.*

Non, je ne conſentirai jamais à ce mariage.

ARGAN *de même.*

Pendarde.

TOINETTE *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouſe votre Thomas Diafoirus.

ARGAN *de même.*

Carogne.

TOINETTE *de même.*

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGÉLIQUE.

Hé! mon pere ne vous faites point malade.

ARGAN *à Angélique.*

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE *en s'en allant.*

Et moi, je la déshériterai si elle vous obéit.

ARGAN *se jetant dans sa chaise.*

Ah, ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCÈNE VI.

BELINE, ARGAN.

ARGAN.

AH, ma femme, approchez !

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN.

Venez vous-en ici à mon secours.

BELINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a, mon petit-fils ?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colère.

BELINE.

Hélas, mon pauvre petit mari ! comment donc, mon ami ?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette eſt devenue plus inſolente que jamais.

BELINE.

Ne vous paſſionnez donc point.

ARGAN

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré, une heure durant, les choſes que je veux faire.

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne ſuis point malade.

BELINE.

C'eſt une impertinente.

ARGAN.

Vous ſavez, mon cœur, ce qui en eſt.

BELINE.

Oui, mon cœur : elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle eſt cauſe de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâche point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne ſais combien que je vous dis de me la chaſſer.

BELINE.

Mon Dieu ! mon fils, il n'y a point de ſerviteurs & de ſervantes qui n'ayent leurs défauts. On eſt contraint par fois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualités à cauſe des bonnes. Celle-ci eſt adroite, ſoigneuſe,

diligente, & ſur tout fidèle; & vous ſavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette !

SCÈNE VII.

ARGAN, BÉLINE, TOINETTE.

TOINETTE.

MADAME.

BÉLINE.

Pourquoi donc eſt-ce que vous mettez mon mari en colère ?

TOINETTE *d'un ton doucereux.*

Moi, Madame ? hélas ! je ne ſais pas ce que vous me voulez dire, & je ne ſonge qu'à complaire à Monſieur en toutes choſes.

ARGAN.

Ah, la traîtreſſe !

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner ſa fille en mariage au fils de Monſieur Diafoirus : je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle, mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE.

Il n'y a pas ſi grand mal à cela, & je trouve qu'elle a raiſon.

ARGAN.

Ah! mamour, vous la croyez? C'eſt une ſcélérate: elle m'a dit cent inſolences.

BÉLINE.

Hé bien! je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Ecoutez, Toinette: ſi vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Çà, donnez-moi ſon manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans ſa chaiſe. Vous voilà, je ne ſais comment. Enfoncez bien votre bonnet juſque ſur vos oreilles; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! mamie, que je vous ſuis obligé de tous les ſoins que vous prenez de moi!

BÉLINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous, que je mette ceci ſous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre côté. Mettons celui ci derrière votre dos, & cet autre-là pour ſoutenir votre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller ſur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du ſerein.

ARGAN *ſe levant en colère, & jetant les oreillers à Toinette qui s'enfuit.*

Ah ! coquine, tu veux m'étouffer.

SCENE VIII.

ARGAN, BÉLINE.

BÉLINE.

HÉ LA, hé là. Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

ARGAN *ſe jetant dans ſa chaiſe.*

Ah, ah, ah ! Je n'en puis plus.

BÉLINE.

Pourquoi vous emporter ainſi ? Elle a cru faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoiſſez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; & il faudra plus de huit médecines & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BÉLINE.

Là, là, mon petit ami, appaiſez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous êtes toute ma conſolation.

BÉLINE.

Pauvre petit fils !

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon teſtament [6].

BÉLINE.

Ah ! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie : je ne ſaurois ſouffrir cette penſée ; & le ſeul mot de teſtament me fait treſſaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre Notaire.

BÉLINE.

Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BÉLINE.

Hélas ! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'eſt guère en état de ſonger à tout cela.

SCENE IX.

M. DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN.

APPROCHEZ, Monſieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un ſiége, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-

fait de ſes amis ; & je l'ai chargée de vous parler pour un teſtament.

BÉLINE.

Hélas ! je ne ſuis point capable de parler de ces choſes-là.

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monſieur, expliqué vos intentions, & le deſſein où vous êtes pour elle ; & j'ai à vous dire là-deſſus, que vous ne ſauriez rien donner à votre femme par votre teſtament.

ARGAN.

Mais pourquoi ?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y réſiſte. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela ſe pourroit faire : mais, à Paris, & dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'eſt ce qui ne ſe peut ; & la diſpoſition ſeroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par mariage ſe peuvent faire l'un à l'autre, c'eſt un don mutuel entre vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, ſoit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puiſſe rien laiſſer à une femme dont il eſt aimé tendrement, & qui prend de lui tant de ſoin ! J'au-

rois envie de consulter mon Avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des Avocats qu'il faut aller; car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, & s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi 7. Ce sont gens de difficultés, & qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour passer doucement par-dessus la loi, & rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne ferions rien; & je ne donnerois pas un sol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile & fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien & en frustrer mes enfans?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez; & cet ami ensuite

lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non-ſuſpectes, au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaiſir. Vous pouvez auſſi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ſes mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BÉLINE.

Mon Dieu, il ne faut point vous tourmenter de tout cela! S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus reſter au monde.

ARGAN.

Mamie.

BÉLINE.

Oui, mon ami, ſi je ſuis aſſez malheureuſe pour vous perdre...

ARGAN.

Ma chère femme.

BÉLINE.

La vie ne me ſera plus de rien.

ARGAN.

Mamour.

BÉLINE.

Et je ſuivrai vos pas pour vous faire connoître la tendreſſe que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI *à Béline.*

Ces larmes sont hors de saison, & les choses n'en sont point encore là.

BELINE.

Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai si je meurs, ma mie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourroit venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur, qui me sont dûs, l'un par Monsieur Damon, & l'autre par Monsieur Gérante.

BÉLINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah!... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove?

ARGAN.

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah !... De combien ſont les deux billets ?

ARGAN.

Ils ſont, mamie, l'un de quatre mille livres, & l'autre de ſix.

BÉLINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me ſont rien au prix de vous.

M. DE BONNEFOI *à Argan.*

Voulez-vous que nous procédions au teſtament ?

ARGAN.

Oui, Monſieur; mais nous ſerions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduiſez-moi, je vous prie.

BÉLINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE X.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

LES VOILA avec un Notaire, & j'ai ouï parler de teſtament. Votre belle-mère ne s'endort point; & c'eſt ſans doute quelque conſpiration contre vos intérêts, où elle pouſſe votre père.

ANGÉLIQUE.

Qu'il diſpoſe de ſon bien à ſa fantaiſie, pourvu qu'il ne diſpoſe point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les deſſeins violens que l'on fait ſur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je ſuis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire ſa confidente, & me vouloir jeter dans ſes intérêts: je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle; & j'ai toujours été de votre parti. Laiſſez-moi faire, j'employerai toute choſe pour vous ſervir; mais pour vous ſervir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, & feindre d'entrer dans les ſentimens de votre père & de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai perſonne à employer à cet office, que le vieux uſurier Polichinelle mon amant, & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenſer pour vous. Pour aujourd'hui il eſt trop tard ; mais, demain, de grand matin, je l'envoyerai querir, & il ſera ravi de...

SCENE XI.

BÉLINE *dans la maiſon*, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

BÉLINE.

TOINETTE.

TOINETTE *à Angélique.*

Voilà qu'on m'appelle. Bon ſoir. Repoſez-vous ſur moi.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

Le théâtre repréſente une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLICHINELLE.

O AMOUR, Amour, Amour, Amour! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaiſie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoi t'amuſes-tu, miſérable inſenſé que tu es? Tu quittes le ſoin de ton négoce, & tu laiſſes aller tes affaires à l'abandon; tu ne manges plus, tu ne bois preſque plus, tu perds le repos de la nuit; & tout cela, pour qui? Pour une dragone, franche dragone; une diableſſe qui te rembarre, & ſe moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raiſonner là-deſſus. Tu le veux, Amour; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'eſt pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? On n'eſt pas ſage quand on veut; & les vieilles cervelles ſe démontent comme les jeunes.

Je viens voir ſi je ne pourrai point adoucir ma tigreſſe par une ſérénade. Il n'y a rien, par fois, qui ſoit ſi touchant qu'un amant qui vient

chanter ſes doléances aux gonds & aux verroux de la porte de ſa maîtreſſe.

(*après avoir pris ſon luth.*)

Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit, ô chère nuit, porte mes plaintes amoureuſes juſques dans le lit de mon inflexible.

Nott' e dì v'am e v'adoro.
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Frà là ſperanza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Conſum' a l'hore;
Si dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affanno?
Ahi troppo dura!
Coſi per tropp' amar languiſco e muoro,

Nott' e dì v'am e v'adoro.
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io moriro.

Se non dormite,
Almen penſate

Alle ferite
Ch'al cuor mi fate,
D'almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto;
Voſtra pietà mi ſcemerà il martiro.

Nott' e dì v'am e v'adoro,
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

SCÈNE II.

POLICHINELLE, UNE VIEILLE *à la fenêtre.*

LA VIEILLE *chante.*

ZERBINETTI, ch' ogn' hor con finti ſguardi,
Mentiti deſiri,
Fallaci ſoſpiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! Che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Coſtanza ne fede;
Oh! quanto è pazza colei che vi crede.

Quei ſguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei ſoſpir' fervidi
Più non m'infiammano,
Vel' giuro à fe.
Zerbino miſero,
Del voſtro piangere
Il mio cuor libero
Vuol ſempre ridere;
Credet' à me
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Coſtanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

SCENE III.

POLICHINELLE, VIOLONS *derrière le théâtre.*

LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE.

QUELLE impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix!

LES VIOLONS *continuant à jouer.*

POLICHINELLE.

Paix-là! taiſez-vous, violons. Laiſſez-moi me plaindre à mon aiſe des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS *de même.*

POLICHINELLE.

Taiſez-vous, vous dis-je : c'eſt moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ouais !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Eſt-ce pour rire ?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah ! que de bruit !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas ? Ah ! Dieu ſoit loué !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Encore?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Peſte des violons !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

La ſotte muſique que voilà !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *chantant pour ſe moquer des violons.*

La, la, la, la, la, la,

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

la, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Par ma foi, cela me divertit. Pourſuivez, Meſſieurs *(n'entendant plus rien.)* les violons; vous me ferez plaiſir. Allons donc, continuez. Je vous en prie.

SCÈNE IV.

POLICHINELLE *ſeul.*

VOILA le moyen de les faire taire. La muſique eſt accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Or ſus! à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, & joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton.

(Il prend ſon luth, dont il fait ſemblant de jouer, en imitant avec les lèvres & la langue le ſon de cet inſtrument.)

Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

SCENE V.

POLICHINELLE, ARCHERS *chantans & danſans.*

UN ARCHER *chantant.*

QUI va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE *bas.*

Qui diable eſt-ce là ? Eſt-ce la mode de parler en muſique ?

L'ARCHER.

Qui va-là ? qui va-là ? qui va-là ?

POLICHINELLE *épouvanté.*

Moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Qui va là, qui va-là, vous dis-je ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER.

Et qui toi, & qui toi ?

POLICHINELLE

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Dis ton nom, dis ton nom, ſans davantage attendre.

POLICHINELLE *feignant d'être bien hardi.*

Mon nom eſt, va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici.
Saiſiſſons l'inſolent qui nous répond ainſi.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Des Archers danſans, cherchent Polichinelle dans l'obſcurité, pour le ſaiſir.

POLICHINELLE.

QUI va-là ?

(*entendant encore du bruit autour de lui.*)

Qui ſont les coquins que j'entends ?
Eh !.... Hola, mes laquais, mes gens....
Par la mort !... Par le ſang !.. J'en jeterai par terre...
Champagne, Poitevin, Picard, Baſque, Breton...
Donnez-moi mon mouſqueton...

(*Pendant les intervalles qui ſont marqués avec les points, les Archers danſent au ſon de la ſymphonie, en cherchant Polichinelle.*)

POLICHINELLE (*faiſant ſemblant de tirer un coup de Piſtolet.*)

Poue.

(*les Archers tombent tous, & s'enfuient.*)

SCENE VI.

POLICHINELLE *ſeul.*

AH, ah, ah, ah! Comment! je leur ai donné l'épouvante? Voilà de ſottes gens, d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres. Ma foi, il n'eſt que de jouer d'adreſſe en ce monde. Si je n'avois tranché du grand Seigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me happer. Ah, ah, ah!

(*Pendant que Polichinelle croit être ſeul, des Archers reviennent ſans faire de bruit pour entendre ce qu'il dit.*)

SCENE VII.

POLICHINELLE, DEUX ARCHERS *chantans.*

LES DEUX ARCHERS *ſaiſiſſant Polichinelle.*

NOUS le tenons. A nous, camarades, à nous;
Dépêchez, de la lumière.

SCÈNE VIII.

POLICHINELLE, LES DEUX ARCHERS *chantans*, ARCHERS *chantans & danſans, venant avec des lanternes.*

QUATRE ARCHERS *chantans, enſemble.*

AH, traître! ah, fripon! C'eſt donc vous,
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Inſolent, effronté, coquin, filou, voleur?
Vous oſez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Meſſieurs, c'eſt que j'étois ivre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raiſon,
Il faut vous apprendre à vivre.
En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je ne ſuis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Je ſuis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait ?

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, laiſſez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Hé !

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Meſſieurs.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du ciel.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE,

Miſéricorde.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non ! point de raiſon ;
Il faut vous apprendre à vivre.
En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Hé, n'eſt-il rien, Meſſieurs, qui ſoit capable d'attendrir vos ames ?

LES QUATRE ARCHERS.

Il eſt aiſé de nous toucher ;
Et nous ſommes humains plus qu'on ne ſauroit croire.
Donnez-nous ſeulement ſix piſtoles pour boire.
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Hélas ! Meſſieurs, je vous aſſure que je n'ai pas un ſou ſur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de ſix piſtoles,
Choiſiſſez donc, ſans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'eſt une néceſſité, & qu'il faille en paſſer par-là, je choiſis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous;
Et comptez bien les coups.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les Archers danſans, donnent en cadence des croquignoles à Polichinelle.

POLICHINELLE *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*

UNE & deux, trois & quatre; cinq & ſix, ſept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah, ah! vous en voulez paſſer!
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah, Meſſieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme

cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit. Puiſque le bâton eſt pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinelle.

POLICHINELLE *comptant les coups de bâton.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, ſix. Ah! ah! ah! Je n'y ſaurois plus réſiſter. Tenez, Meſſieurs, voilà ſix piſtoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah, l'honnête homme! Ah, l'ame noble & belle! Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je vous donne le bon ſoir.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre ſerviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valet.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Juſqu'au revoir.

QUATRIÈME & dernière ENTRÉE DE BALLET

Les Archers danſent en réjouiſſance de l'argent qu'ils ont reçu.

Fin du premier intermède.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE *ne reconnoiſſant pas Cléante.*

QUE demandez-vous, Monſieur ?

CLÉANTE.

Ce que je demande ?

TOINETTE.

Ah, ah ! c'eſt vous ! Quelle ſurpriſe ! Que venez-vous faire céans.

CLÉANTE.

Savoir ma deſtinée, parler à l'aimable Angélique, conſulter les ſentimens de ſon cœur, & lui demander ſes réſolutions ſur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique; il y faut des myſtères; & l'on vous a dit l'étroite garde où elle eſt retenue; qu'on ne la laiſſe ni ſortir, ni parler à perſonne; & que ce ne fut que la curioſité d'une vieille tante, qui

nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naiſſance de votre paſſion ; & nous nous ſommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE.

Auſſi ne viens-je pas ici comme Cléante, & ſous l'apparence de ſon amant, mais comme ami de ſon maître de muſique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à ſa place.

TOINETTE.

Voici ſon père. Retirez-vous un peu, & me laiſſez lui dire que vous êtes là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN *ſe croyant ſeul, & ſans voir Toinette.*

MONSIEUR Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées & douze venues ; mais j'ai oublié à lui demander ſi c'eſt en long ou en large.

TOINETTE.

Monſieur, voilà un....

ARGAN.

Parle bas, pendarde. Tu viens m'ébranler tout le

cerveau, & tu ne ſonges pas qu'il ne faut point parler ſi haut à des malades.

TOINETTE.

Je voudrois vous dire, Monſieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monſieur....

(*Elle fait ſemblant de parler.*)

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que...

(*Elle fait encore ſemblant de parler.*)

ARGAN.

Qu'eſt-ce que tu dis?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

(*Toinette fait ſigne à Cléante d'avancer.*)

SCÈNE III.

ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

MONSIEUR....

TOINETTE *à Cléante.*

Ne parlez pas ſi haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monſieur.

CLÉANTE.

Monſieur, je ſuis ravi de vous trouver debout, & de voir que vous vous portez mieux '.

TOINETTE *feignant d'être en colère.*

Comment! qu'il ſe porte mieux? cela eſt faux. Monſieur ſe porte toujours mal.

CLÉANTE.

J'ai oui dire que Monſieur étoit mieux; & je lui trouve bon viſage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire, avec votre bon viſage? Monſieur l'a fort mauvais; & ce ſont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'eſt jamais ſi mal porté.

ARGAN.

Elle a raiſon.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit fort malade.

ARGAN.

Cela eſt vrai.

CLÉANTE.

Monſieur, j'en ſuis au déſeſpoir. Je viens de la part du maître à chanter de Mademoiſelle votre fille; il s'eſt vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; &, comme ſon ami intime, il m'envoie à ſa place pour lui continuer ſes leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle ſait déjà.

ARGAN.

(*à Toinette.*)

Fort bien. Appelez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monſieur, qu'il ſera mieux de mener Monſieur à ſa chambre.

ARGAN.

Non. Faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne ſont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait.

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir; & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point: j'aime la musique; & je serai bien aise de...Ah! la voici. (*à Toinette.*) Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCÈNE IV.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARGAN.

VENEZ, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs, & voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGÉLIQUE *reconnoissant Cléante.*

Ah, ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGÉLIQUE.

C'est...

ARGAN.

Quoi ? Qui vous émeut de la ſorte ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt, mon père, une aventure ſurprenante qui ſe rencontre ici.

ARGAN.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

J'ai ſongé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une perſonne faite tout comme Monſieur, s'eſt préſentée à moi, à qui j'ai demandé du ſecours, & qui m'eſt venu tirer de la peine où j'étois ; & ma ſurpriſe a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE.

Ce n'eſt pas être malheureux que d'occuper votre penſée, ſoit en dormant, ſoit en veillant ; & mon bonheur ſeroit grand, ſans doute, ſi vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeaſſiez digne de vous tirer ; il n'y a rien que je ne fiſſe pour...

SCENE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

MA FOI, Monsieur, je suis pour vous maintenant; & je me dédis de tout ce que je disois hier. Voici Monsieur Diafoirus le père, & Monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie, & votre fille va être charmée de lui.

ARGAN *à Cléante qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille; & voilà qu'on lui amène son prétendu mari c, qu'elle n'a point encore vu.

CLEANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN.

C'est le fils d'un habile Médecin; & le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à ſon maître de muſique, afin qu'il ſe trouve à la noce.

CLÉANTE

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie auſſi.

CLÉANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on ſe range : les voici.

SCÈNE VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN *mettant la main à ſon bonnet ſans l'ôter.*

MONSIEUR PURGON, Monſieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier : vous ſavez les conſéquences.

M. DIAFOIRUS.

Nous ſommes dans toutes nos viſites pour porter ſe-

cours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan & M. Diafoirus parlent en même-temps.*)

ARGAN.

Je reçois, Monſieur,

M. DIAFOIRUS,

Nous venons ici, Monſieur,

ARGAN.

Avec beaucoup de joie,

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moi,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites;

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monſieur,

ARGAN.

Et j'aurois ſouhaité

M. DIAFOIRUS.

Le raviſſement où nous ſommes.

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous,

M. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites,

ARGAN.

Pour vous en aſſurer.

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir,

ARGAN.

Mais vous ſavez, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monſieur,

ARGAN.

Ce que c'eſt qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS.

De votre alliance;

ARGAN.

Qui ne peut faire autre choſe,

M. DIAFOIRUS.

Et vous aſſurer

ARGAN.

Que de vous dire ici

M. DIAFOIRUS.

Que dans les choſes qui dépendront de notre métier,

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occaſions

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en toute autre,

ARGAN.

De vous faire connoître, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous ſerons toujours prêts, Monſieur,

ARGAN,

Qu'il eſt tout à votre ſervice.

M. DIAFOIRUS,

A vous témoigner notre zèle. (*à ſon fils*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens,

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

N eſt ce pas par le père qu'il convient commencer ?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Argan.*[12]

Monſieur, je viens ſaluer, reconnoître, chérir & révérer en vous un ſecond père, mais un ſecond père auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choiſi. Il m'a reçu par néceſſité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui, eſt un ouvrage de ſon corps; mais ce que je tiens de vous, eſt un ouvrage de votre volonté; & d'autant plus que les facultés ſpirituelles ſont au-deſſus des corporelles, d'autant plus je vous dois, & d'autant plus je tiens précieuſe cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles & très-reſpectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les colléges d'où l'on ſort ſi habile homme!

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Cela a-t il bien été, mon père ?

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

ARGAN *à Angélique.*

Allons, ſaluez Monſieur.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Baiſerai-je ?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Angélique..*

Madame, c'eſt avec juſtice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puiſque l'on....

ARGAN *à Thomas Diafoirus.*

Ce n'eſt pas ma femme, c'eſt ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc eſt-elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon père, qu'elle ſoit venue ?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment à Mademoiſelle.

THOMAS

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiſelle, ne plus ne moins que la ſtatue de Memnon rendoit un ſon harmonieux, lorſqu'elle venoit à être éclairée des rayons du ſoleil, tout de même me ſens-je animé d'un doux tranſport à l'apparition du ſoleil de vos beautés; & comme les Naturaliſtes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne ſans ceſſe vers cet aſtre du jour, auſſi mon cœur dores en-avant tournera-t-il toujours vers les aſtres reſplendiſſans de vos yeux adorables, ainſi que vers ſon pôle unique. Souffrez donc, Mademoiſelle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne reſpire & n'ambitionne autre gloire, que d'être toute ſa vie, Mademoiſelle, votre très-humble, très-obéiſſant, & très-fidèle ſerviteur & mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'eſt que d'étudier! on apprend à dire de belles choſes.

ARGAN *à Cléante.*

Hé! que dites-vous de cela?

CLEANTE.

Que Monſieur fait merveilles, & que s'il eſt auſſi bon Médecin qu'il eſt bon orateur, il y aura plaiſir à être de ſes malades.

TOINETTE.

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons, vîte, ma chaise, & des siéges à tout le monde. (*Des laquais donnent des siéges.*) (*à M. Diafoirus*) Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils; & je vous trouve bien-heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son pere; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par-là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle mièvre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible, & taciturne, ne disant jamais mot, & ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; & il avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, dis-je en

moi-même: les arbres tardifs ſont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave ſur le marbre bien plus mal-aiſément que ſur le ſable; mais les choſes y ſont conſervées bien plus long-temps; & cette lenteur à comprendre, cette peſanteur d'imagination eſt la marque d'un bon jugement à venir. Lorſque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine; mais il ſe roidiſſoit contre les difficultés; & ſes Régens ſe louoient toujours à moi de ſon aſſiduité & de ſon travail. Enfin, à force de battre le fer, il en eſt venu glorieuſement à avoir ſes licences; & je puis dire, ſans vanité, que, depuis deux ans qu'il eſt ſur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les diſputes de notre école. Il s'y eſt rendu redoutable; & il ne s'y paſſe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la propoſition contraire. Il eſt ferme dans la diſpute, fort comme un Turc ſur ſes principes, ne démord jamais de ſon opinion, & pourſuit un raiſonnement juſques dans les derniers recoins de la logique. Mais, ſur toute choſe, ce qui me plaît en lui, & en quoi il ſuit mon exemple, c'eſt qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raiſons & les expériences des prétendues découvertes de notre ſiècle touchant la circulation du ſang[11], & autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS *tirant de ſa poche une grande thèſe roulée, qu'il préſente à Angélique.*

J'ai, contre les circulateurs, ſoutenu une thèſe, (*ſaluant Argan*) qu'avec la permiſſion de Monſieur, j'oſe préſenter à Mademoiſelle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon eſprit.

ANGELIQUE.

Monſieur, c'eſt pour moi un meuble inutile, & je ne me connois pas à ces choſes-là.

TOINETTE *prenant la thèſe.*

Donnez, donnez. Elle eſt toujours bonne à prendre pour l'image: cela ſervira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS *ſaluant encore Argan.*

Avec la permiſſion auſſi de Monſieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la diſſection d'une femme, ſur quoi je dois raiſonner [14].

TOINETTE.

Le divertiſſement ſera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtreſſes; mais donner une diſſection, eſt quelque choſe de plus galant.

M. DIAFOIRUS.

Au reſte, pour ce qui eſt des qualités requiſes pour le mariage & la propagation, je vous aſſure que, ſelon les règles de nos docteurs, il eſt tel qu'on le

peut ſouhaiter, qu'il poſsède en un degré louable la vertu prolifique; & qu'il eſt du tempérament qu'il faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'eſt-ce pas votre intention, Monſieur, de le pouſſer à la Cour, & d'y ménager pour lui une charge de Médecin?

M. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, notre métier auprès des Grands ne m'a jamais paru agréable, & j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au Public. Le Public eſt commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à perſonne; &, pourvu que l'on ſuive le courant des règles de l'art, on ne ſe met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des Grands, c'eſt que, quand ils viennent à être malades, ils veulent abſolument que leurs Médecins les guériſſent.

TOINETTE.

Cela eſt plaiſant, & ils ſont bien impertinens de vouloir que, vous autres Meſſieurs, vous les guériſſiez! Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos penſions, & leur ordonner des remèdes: c'eſt à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela eſt vrai. On n'eſt obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN *à Cléante.*

Monſieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monſieur; & il m'eſt venu en penſée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiſelle une ſcène d'un petit opéra (*à Angélique, lui donnant un papier.*) qu'on a fait depuis peu. Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE.

Moi?

CLEANTE *bas à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, & me laiſſez vous faire comprendre ce que c'eſt que la ſcène que nous devons chanter. (*haut.*) Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il ſuffit que je me faſſe entendre, & l'on aura la bonté de m'excuſer, par la néceſſité où je me trouve de faire chanter Mademoiſelle.

ARGAN.

Les vers en ſont-ils beaux?

CLEANTE.

C'eſt proprement ici un petit opéra impromptu; &

vous n'allez entendre chanter que de la proſe cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la paſſion & la néceſſité peuvent faire trouver à deux perſonnes qui diſent les choſes d'eux-mêmes, & parlent ſur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLÉANTE.

Voici le ſujet de la ſcène 15. Un Berger étoit attentif aux beautés d'un ſpectacle qui ne faiſoit que commencer, lorſqu'il fut tiré de ſon attention par un bruit qu'il entendit à ſes côtés. Il ſe retourne, & voit un brutal qui, de paroles inſolentes, maltraitoit une Bergère. D'abord il prend les intérêts d'un ſexe à qui tous les hommes doivent hommage; &, après avoir donné au brutal le châtiment de ſon inſolence, il vient à la Bergère, & voit une jeune perſonne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, verſoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas, dit-il en lui même! eſt-on capable d'outrager une perſonne ſi aimable; & quel inhumain, quel barbare ne ſeroit touché par de telles larmes? Il prend ſoin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve ſi belles; & l'aimable Bergère prend ſoin en même-temps de le remercier de ſon léger ſervice, mais d'une manière ſi charmante, ſi tendre & ſi paſſionnée, que le Berger n'y peut

réſiſter; & chaque mot, chaque regard, eſt un trait plein de flamme, dont ſon cœur ſe ſent pénétré. Eſt-il, diſoit-il, quelque choſe qui puiſſe mériter les aimables paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudroit-on pas faire; à quels ſervices, à quels dangers ne ſeroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un ſeul moment des touchantes douceurs d'une ame ſi reconnoiſſante? Tout le ſpectacle paſſe, ſans qu'il y donne aucune attention; mais il ſe plaint qu'il eſt trop court, parce qu'en finiſſant, il le ſépare de ſon adorable Bergère; &, de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de pluſieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà auſſi-tôt à ſentir tous les maux de l'abſence; & il eſt tourmenté de ne plus voir ce qu'il a ſi peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour ſe redonner cette vue, dont il conſerve nuit & jour une ſi chère idée; mais la grande contrainte où l'on tient ſa Bergère, lui en ôte tous les moyens. La violence de ſa paſſion le fait réſoudre à demander en mariage l'adorable Beauté ſans laquelle il ne peut plus vivre; & il en obtient d'elle la permiſſion, par un billet qu'il a l'adreſſe de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on l'avertit que le père de cette belle a conclu ſon mariage avec un autre, & que tout ſe diſpoſe pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle arteinte cruelle au cœur de ce triſte Berger! Le

voilà accablé d'une mortelle douleur ; il ne peut ſouffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre ; & ſon amour au déſeſpoir lui fait trouver le moyen de s'introduire dans la maiſon de ſa Bergère pour apprendre ſes ſentimens, & ſavoir d'elle la deſtinée à laquelle il doit ſe réſoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppoſe aux tendreſſes de ſon amour ; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable Bergère, ainſi qu'auprès d'une conquête qui lui eſt aſſurée ; & cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à ſe rendre le maître. Il jette de douloureux regards ſur celle qu'il adore ; & ſon reſpect, & la préſence de ſon père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte, & le tranſport de ſon amour l'oblige à lui parler ainſi :

(*il chante.*)

Belle Philis, c'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir ;
Rompons ce dur ſilence, & m'ouvrez vos penſées.
Apprenez-moi ma deſtinée :
Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

ANGÉLIQUE *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triſte & mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez.
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je ſoupire.
C'eſt vous en dire aſſez.

ARGAN.

Ouais, je ne croyois pas que ma fille fût si habile, que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter!

CLEANTE.

Hélas, belle Philis!
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu? Hélas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace, encor, Philis.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois; ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois, qui ſous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?
Mais, Philis, une penſée
Vient troubler ce doux tranſport,
Un rival, un rival....

ANGÉLIQUE.

Ah, je le hais plus que la mort!
Et ſa préſence, ainſi qu'à vous,
M'eſt un cruel ſupplice.

CLEANTE.

Mais un père à ſes vœux vous veut aſſujétir.

ANGÉLIQUE.

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y conſentir;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le père à tout cela?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voila un ſot père que ce père-là, de ſouffrir toutes ces ſottiſes-là ſans rien dire!

CLEANTE *voulant continuer à chanter.*

Ah, mon amour!....

ARGAN.

Non, non: en voilà assez. Cette comédie là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent; & la Bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. (*à Angélique.*) Montrez-moi ce papier. Ah, ah! où sont donc les paroles que vous dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

CLEANTE.

J'ai cru vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah, voici ma femme!

SCÈNE VII.

BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

MAMOUR, voilà le fils de Monſieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'eſt avec juſtice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puiſque l'on voit ſur votre viſage...

BÉLINE.

Monſieur, je ſuis ravie d'être ici venue à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puiſque l'on voit ſur votre viſage...Puiſque l'on voit ſur votre viſage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réſervez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, ma mie, que vous euſſiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah, Madame! vous avez bien perdu de n'avoir point été au ſecond père, à la ſtatue de Memnon, & à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monſieur, & lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon père. *16*

ARGAN

Hé bien, mon père! Qu'eſt-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choſes. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, & de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination ſi néceſſaire à compoſer e une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiſelle, elle eſt déjà toute née en moi; & je n'ai pas beſoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, il n'en eſt pas de même de moi; & je vous avoue que votre mérite n'a pas encore aſſez fait d'impreſſion dans mon ame.

ARGAN.

Oh bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGELIQUE.

Hé, mon père! donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; & si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle; & je puis être honnête homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menoit marier; afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens, & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; & quand

un mariage nous plaît, nous ſavons fort bien y aller, ſans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; ſi vous m'aimez, Monſieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiſelle, juſqu'aux intérêts de mon amour excluſivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'eſt d'être ſoumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Diſtinguo, Mademoiſelle. Dans ce qui ne regarde point ſa poſſeſſion, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE *à Angélique.*

Vous avez beau raiſonner. Monſieur eſt frais émoulu du collége; & il vous donnera toujours votre reſte. Pourquoi tant réſiſter, & refuſer la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle ſeroit telle que la raiſon & l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais! je joue ici un plaiſant perſonnage!

BELINE

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à ſe marier ; & je ſais bien ce que je ferois.

ANGÉLIQUE.

Je ſais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conſeils ne ſeront pas aſſez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'eſt que les filles bien ſages & bien honnêtes, comme vous, ſe moquent d'être obéiſſantes & ſoumiſes aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois.

ANGÉLIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame ; & la raiſon & les loix ne l'étendent point à toutes ſortes de choſes.

BELINE.

C'eſt-à-dire que vos penſées ne ſont que pour le mariage ; mais vous voulez choiſir un époux à votre fantaiſie.

ANGÉLIQUE.

Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaiſe, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouſer un que je ne puiſſe pas aimer.

ARGAN.

Meſſieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE.

Chacun a ſon but en ſe mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, & qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes s. qui prennent des maris ſeulement pour ſe tirer de la contrainte de leurs parens, & ſe mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne ſe marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épouſent, & courent ſans ſcrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces perſonnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la perſonne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raiſonnante, & je voudrois bien ſavoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

BÉLINE.

Vous êtes ſi ſotte, mamie, qu'on ne ſauroit plus vous ſouffrir.

ANGÉLIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE.

Il n'eſt rien d'égal à votre inſolence.

ANGÉLIQUE.

Non, Madame; vous avez beau dire.

BÉLINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente préſomption, qui fait hauſſer les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Tout cela, Madame, ne ſervira de rien. Je ſerai ſage en dépit de vous; &, pour vous ôter l'eſpérance de pouvoir réuſſir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BÉLINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN *à Angélique qui ſort.*

ECOUTE, il n'y a point de milieu à cela : choiſis d'épouſer dans quatre jours ou Monſieur, ou un *(à Béline.)* couvent. Ne vous mettez pas en peine : je la rangerai bien.

BÉLINE.

Je ſuis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me diſpenſer. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, mamour; & paſſez chez votre Notaire, afin qu'il expédie ce que vous ſavez.

BÉLINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie.

SCENE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

VOILA une femme qui m'aime... cela n'eſt pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monſieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monſieur, de me dire un peu comment je ſuis.

M. DIAFOIRUS *tâtant le pouls d'Argan.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monſieur, pour voir ſi vous ſaurez porter un bon jugement de ſon pouls. *Quid dicis ?*

THOMAS DIAFOIRUS.

Dico que le pouls de Monſieur eſt le pouls d'un homme qui ne ſe porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il eſt duriuſcule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repouſſant.

M. DIAFOIRUS.

Benè.

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capricant.

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme ſplénique*, c'eſt-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non : Monſieur Purgon dit que c'eſt mon foie qui eſt malade.

M. DIAFOIRUS.

Et oui : qui dit *parenchyme*, dit l'un & l'autre, à cauſe de l'étroite ſympathie qu'ils ont enſemble par le moyen du *vas breve* du *pylore*, & ſouvent des *meats cholidoques*. Il vous ordonne ſans doute de manger force rôti ?

ARGAN.

Non ; rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Et oui : rôti, bouilli, même choſe. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monſieur, combien eſt-ce qu'il faut mettre de grains de ſel dans un œuf ?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs ; comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Juſqu'au revoir, Monſieur.

SCÈNE X.

BÉLINE, ARGAN.

BELINE

JE viens, mon fils, avant que de ſortir, vous donner avis d'une choſe, à laquelle il faut que vous preniez garde. En paſſant pardevant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'eſt ſauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille ?

BÉLINE.

Oui. Votre petite fille Louiſon étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, mamour; envoyez-la ici. Ah! (*ſeul.*) l'effrontée! Je ne m'étonne plus de ſa réſiſtance.

SCÈNE XI. [17]

ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

QU'EST-CE que vous me voulez, mon papa? Ma belle maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez-çà, avancez-là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé?

LOUISON.

Quoi, mon papa?

ARGAN.

Là?

LOUISON.

Quoi!

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, ſi vous voulez, pour vous déſennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau & du renard, qu'on m'a appriſe depuis peu.

ARGAN.

Ce n'eſt pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc ?

ARGAN.

Ah, ruſée! vous ſavez bien ce que je veux dire !

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Eſt-ce là comme vous m'obéiſſez ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait ?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous ſuis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurément ?

LOUISON.

Assurément.

ARGAN.

Oh ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah, mon papa !

ARGAN.

Ah, ah ! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur ?

LOUISON *pleurant.*

Mon papa.

ARGAN *prenant Louison par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *ſe jetant à genoux.*

Ah, mon papa, je vous demande pardon! C'eſt que ma ſœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reſte.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN *voulant la fouetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! mon papa, vous m'avez bleſſée. Attendez: je ſuis morte.

(*Elle contrefait la morte.*)

ARGAN.

Holà, qu'eſt-ce-là? Louiſon, Louiſon! Ah, mon Dieu! Louiſon. Ah, ma fille! Ah, malheureux! ma pauvre fille eſt morte! Qu'ai-je fait, miſérable?

Ah, chiennes de verges ! La peſte ſoit des verges. Ah, ma pauvre fille, ma pauvre fille, ma pauvre petite Louiſon !

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant : je ne ſuis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite ruſée ? Oh çà, çà, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me diſiez bien tout.

LOUISON.

Oh, oui, mon papa !

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins; car voilà un petit doigt qui ſait tout, qui me dira ſi vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma ſœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON *après avoir regardé ſi perſonne n'écoute.* C'eſt, mon papa, qu'il eſt venu un homme dans la chambre de ma ſœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit ſon maître à chanter.

ARGAN *à part.*

(*à Louiſon.*)

Hom, hom, voilà l'affaire! Hé bien?

LOUISON.

Ma ſœur eſt venue après.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle lui a dit : ſortez, ſortez, ſortez; mon Dieu, ſortez! vous me mettez au déſeſpoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas ſortir.

ARGAN.

Qu'eſt-ce qu'il lui diſoit?

LOUISON.

Il lui diſoit je ne ſais combien de choſes.

ARGAN.

Et quoi encore?

LOUISON.

Il lui diſoit tout-ci, tout-cà, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il ſe mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baiſoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman eſt venue à la porte, & il s'eſt enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre choſe?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque
(*mettant ſon doigt à ſon oreille.*)
choſe. Attendez. Hé! Ah, ah! Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque choſe que vous avez vu, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah, mon papa, votre petit doigt eſt un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa; ne le croyez pas: il ment, je vous aſſure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, (*seul*) & prenez bien garde à tout: allez. Ah, il n'y a plus d'enfans! Ah, que d'affaires! Je n'ai pas ſeulement le loiſir de ſonger à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(*Il ſe laiſſe tomber dans ſa chaiſe.*)

SCENE XII.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

HÉ BIEN, mon frère! qu'eſt-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah, mon frère, fort mal!

BERALDE.

Comment! fort mal?

ARGAN.

Oui. Je ſuis dans une foibleſſe ſi grande, que cela n'eſt pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui eſt fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas ſeulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frère, vous propoſer un parti pour ma nièce Angélique.

ARGAN *parlant avec emportement, & ſe levant de ſa chaiſe.*

Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'eſt une fripone, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il ſoit deux jours.

BERALDE.

Ah, voilà qui eſt bien! Je ſuis bien-aiſe que la force vous revienne un peu, & que ma viſite vous faſſe du bien. Oh çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertiſſement que j'ai rencontré, qui diſſipera votre chagrin, & vous rendra l'ame mieux diſpoſée aux choſes que nous avons à dire. Ce ſont des Egyptiens vêtus en Maures, qui font des danſes mêlées de chanſons, où je ſuis sûr que vous prendrez plaiſir; & cela vaudra bien une ordonnance de Monſieur Purgon. Allons.

Fin du ſecond acte.

SECOND INTERMEDE.

UNE ÉGYPTIENNE *chantante*, UN ÉGYPTIEN *chantant*, ÉGYPTIENS & ÉGYPTIENNES *danſans, vêtus en Maures, & portant des ſinges.*

UNE ÉGYPTIENNE.

PROFITEZ du printemps
De vos beaux ans,
Aimable Jeuneſſe;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendreſſe.
Les plaiſirs les plus charmans,
Sans l'amoureuſe flamme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits aſſez puiſſans.
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable Jeuneſſe;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez vous à la tendreſſe.
Ne perdez point ces précieux momens,
La beauté paſſe,
Le temps l'efface,

L'âge de glace
Vient à ſa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux paſſe-temps.
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Aimable Jeuneſſe;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendreſſe.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danſe des Égyptiens & des Égyptiennes.

UN ÉGYPTIEN.

QUAND d'aimer on nous preſſe,
A quoi ſongez-vous?
Nos cœurs dans la jeuneſſe,
N'ont vers la tendreſſe,
Qu'un penchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De ſi doux attraits,
Que, de ſoi, ſans attendre,
On voudroit ſe rendre
A ſes premiers traits;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,

Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

(*à l'Égyptienne.*)

Il eſt doux, à votre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage ;
Mais, s'il eſt volage,
Hélas, quel tourment !

L'ÉGYPTIENNE.

L'amant qui ſe dégage
N'eſt pas le malheur ;
La douleur
Et la rage,
C'eſt que le volage
Garde notre cœur.

L'ÉGYPTIEN.

Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs ?

L'ÉGYPTIENNE.

Faut-il nous en défendre,
Et fuir ſes douceurs ?

L'ÉGYPTIEN.

Devons-nous nous y rendre,
Malgré ſes rigueurs ?

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui, ſuivons ſes caprices,
Ses douces langueurs;
S'il a quelques ſupplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

LES Égyptiens & Égyptiennes danſent, & font ſauter des ſinges qu'ils ont amenés avec eux.

Fin du ſecond Intermède.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HÉ BIEN! mon frère, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une priſe de caſſe [18]?

TOINETTE.

Hom! de bonne caſſe eſt bonne!

BERALDE.

Oh ça, voulez-vous que nous parlions un peu enſemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frère: je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, vous ne ſongez pas que vous ne ſauriez marcher ſans bâton.

ARGAN.

Tu as raiſon.

SCÈNE II.[h]

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'ABANDONNEZ-PAS, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

BERALDE.

J'emploierai toutes choſes pour lui obtenir ce qu'elle ſouhaite.

TOINETTE.

Il faut abſolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'eſt mis dans la fantaiſie ; & j'avois ſongé en moi-même, que ç'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un Médecin à notre poſte, pour le dégoûter de ſon Monſieur Purgon, & lui décrier ſa conduite [19]. Mais comme nous n'avons perſonne en main pour cela, j'ai réſolu de jouer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment !

TOINETTE.

C'eſt une imagination burleſque. Cela ſera peut-être plus heureux que ſage. Laiſſez-moi faire. Agiſſez de votre côté. Voici notre homme.

SCÈNE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOUS voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute choſe, de ne vous point échauffer l'eſprit dans notre converſation.

ARGAN.

Voilà qui eſt fait.

BERALDE.

De répondre, ſans nulle aigreur, aux choſes que je pourrai vous dire.

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raiſonner enſemble ſur les affaires dont nous avons à parler, avec un eſprit détaché de toute paſſion.

ARGAN.

Mon Dieu! oui. Voilà bien du préambule!

BERALDE.

D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN.

D'où vient, mon frère, que je ſuis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me ſemble ?

BERALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conſeiller de vous défaire ainſi de vos deux filles ; & je ne doute point que, par un eſprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuſes.

ARGAN.

Or ça, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'eſt elle qui fait tout le mal, & tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non, mon frère ; laiſſons-la là : c'eſt une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, & qui eſt détachée de toute ſorte d'intérêt ; qui a pour vous une tendreſſe merveilleuſe, & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'eſt pas concevable ; cela eſt certain. N'en parlons point, & revenons à votre fille. Sur quelle penſée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un Médecin ?

ARGAN.

Sur la penſée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'eſt point là, mon frère, le fait de votre fille; & il ſe préſente un parti plus ſortable pour elle.

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frère, eſt plus ſortable pour moi.

BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frère, & pour elle & pour moi; & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai beſoin.

BERALDE.

Par cette raiſon-là, ſi votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un Apothicaire?

ARGAN.

Pourquoi non?

BERALDE.

Eſt-il poſſible que vous ſerez toujours embéguiné de vos Apothicaires & de vos Médecins; & que vous vouliez être malade en dépit des gens & de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frère?

BERALDE.

J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui ſoit moins malade que vous, & que je ne demanderois point une meilleure conſtitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien compoſé, c'eſt qu'avec tous les ſoins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, & que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais ſavez-vous, mon frère, que c'eſt cela qui me conſerve; & que Monſieur Purgon dit que je ſuccomberois, s'il étoit ſeulement trois jours ſans prendre ſoin de moi?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant ſoin de vous, qu'il vous enverra dans l'autre monde.

ARGAN.

Mais raiſonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la Médecine!

BERALDE.

Non, mon frère; & je ne vois pas que, pour ſon ſalut, il ſoit néceſſaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi? vous ne tenez pas véritable une choſe établie par tout le monde, & que tous les ſiècles ont révérée.

BERALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui ſoit parmi les hommes, &, à regarder les choſes en philoſophe, je ne vois point de plus plaiſante momerie; je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui ſe veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puiſſe guérir un autre?

BERALDE.

Par la raiſon, mon frère, que les reſſorts de notre machine ſont des myſtères, juſqu'ici, où les hommes ne voient goutte; & que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque choſe.

ARGAN

Les Médecins ne ſavent donc rien, à votre compte?

BERALDE.

Si fait, mon frère. Ils ſavent la plupart de fort belles humanités [i], ſavent parler en beau Latin,

ſavent nommer en Grec toutes les maladies, les définir & les diviſer ; mais pour ce qui eſt de les guérir, c'eſt ce qu'ils ne ſavent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, ſur cette matière, les Médecins en ſavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils ſavent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'choſe ; & toute l'excellence de leur art conſiſte en un pompeux galimatias, en un ſpécieux babil, qui vous donne des mots pour des raiſons, & des promeſſes pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frère, il y a des gens auſſi ſages & auſſi habiles que vous ; & nous voyons que dans la maladie, tout le monde a recours aux Médecins.

BERALDE.

C'eſt une marque de la foibleſſe humaine, & non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les Médecins croyent leur art véritable, puiſqu ils s'en ſervent pour eux-mêmes.

BERALDE.

C'eſt qu'il y en a parmi eux, qui ſont eux-mêmes

dans l'erreur populaire, dont ils profitent; & d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse; c'est un homme tout Médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des Mathématiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la Médecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens-commun & de raison, donne au travers des purgations & des saignées, & ne balance aucune chose k. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire: c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera; & il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme & à ses enfans, & ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BERALDE.

Rien, mon frère.

ARGAN.

Rien?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laiſſons faire, ſe tire doucement du déſordre où elle eſt tombée. C'eſt notre inquiétude, c'eſt notre impatience qui gâte tout; & preſque tous les hommes meurent de leurs remèdes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choſes.

BERALDE.

Mon Dieu! mon frère, ce ſont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; &, de tout temps, il s'eſt gliſſé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent véritables. Lorſqu'un Médecin vous parle d'aider, de ſecourir, de ſoulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, de la remettre dans une pleine facilité de ſes fonctions; lorſqu'il vous parle de rectifier le ſang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir & conſerver la chaleur naturelle; & d'avoir des ſecrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit juſ-

tement le roman de la Médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; & il en eſt comme des beaux ſonges, qui ne vous laiſſent au réveil que le déplaiſir de les avoir crus.

ARGAN.

C'eſt-à-dire, que toute la ſcience du monde eſt renfermée dans votre tête; & vous voulez en ſavoir plus que tous les grands Médecins de notre ſiècle!

BERALDE.

Dans les diſcours, & dans les choſes, ce ſont deux ſortes de perſonnes que vos grands Médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois; & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Meſſieurs, pour rembarrer vos raiſonnemens, & rabaiſſer votre caquet.

BERALDE.

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la Médecine; & chacun, à ſes périls & fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'eſt qu'entre nous; & j'aurois ſouhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes,

& , pour vous divertir, vous mener voir, ſur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

ARGAN.

C'eſt un bon impertinent que votre Molière, avec ſes comédies! & je le trouve bien plaiſant, d'aller jouer d'honnêtes gens comme les Médecins [20] !

BERALDE.

Ce ne ſont point les Médecins qu'il joue, mais le ridicule de la Médecine.

ARGAN.

C'eſt bien à lui à faire!, de ſe méler de contrôler la Medecine! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de ſe moquer des conſultations & des ordonnances, de s'attaquer au corps des Médecins, & d'aller mettre ſur ſon théâtre des perſonnes vénérables comme ces Meſſieurs-là !

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverſes profeſſions des hommes? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois; qui ſont d'auſſi bonne maiſon que les Médecins.

ARGAN.

Par la mort-non de diable, ſi j'étois que des Médecins, je me vengerois de ſon impertinence; &, quand il ſera malade, je le laiſſerois mourir ſans ſecours. Il auroit beau faire & beau dire: je ne lui ordonnerois

ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement; & je lui dirois: crève, crève; cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colère contre lui!

ARGAN.

Oui. C'est un mal-avisé; & si les Médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il sera encore plus sage que vos Médecins; car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes!

BERALDE.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, & il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux & robustes, & qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN.

Les sottes raisons que voilà! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frère; &, pour changer de diſcours, je vous dirai que, ſur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les réſolutions violentes de la mettre dans un couvent; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas ſuivre aveuglément la paſſion qui vous emporte; & qu'on doit, ſur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puiſque c'eſt pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCÈNE IV.

MONSIEUR FLEURANT *une ſeringue à la main*, ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH, mon frère! avec votre permiſſion!

BERALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là: ce ſera bientôt fait.

BERALDE.

Vous vous moquez. Eſt-ce que vous ne ſauriez être un moment ſans lavement ou ſans médecine?

Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monſieur Fleurant, à ce ſoir, ou à demain matin.

M. FLEURANT *à Béralde.*

De quoi vous mêlez-vous, de vous oppoſer aux ordonnances de la médecine, & d'empêcher Monſieur de prendre mon clyſtère ? Vous êtes bien plaiſant, d'avoir cette hardieſſe-là !

BERALDE.

Allez, Monſieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des viſages [21].

M. FLEURANT.

On ne doit point ainſi ſe jouer des remèdes, & me faire perdre mon temps. Je ne ſuis venu ici que ſur une bonne ordonnance, & je vais dire à Monſieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ſes ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez....

SCÈNE V.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

MON frère, vous ſerez cauſe ici de quelque malheur.

BERALDE.

Le grand malheur, de ne pas prendre un lavement que Monſieur Purgon a ordonné ! Encore un coup, mon frère, eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des Médecins [22], & que vous vouliez être toute votre vie enſeveli dans leurs remèdes !

ARGAN.

Mon Dieu, mon frère ! vous en parlez comme un homme qui ſe porte bien ; mais ſi vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il eſt aiſé de parler contre la Médecine, quand on eſt en pleine ſanté.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'euſſiez, mon mal, pour voir ſi vous jaſeriez tant. Ah ! voici Monſieur Purgon.

SCÈNE VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

M. PURGON.

JE viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles; qu'on ſe moque ici de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avois preſcrit.

ARGAN.

Monſieur, ce n'eſt pas....

M. PURGON.

Voilà une hardieſſe bien grande, une étrange rebellion d'un malade contre ſon Médecin.

TOINETTE.

Cela eſt épouvantable.

M. PURGON.

Un clyſtère que j'avois pris plaiſir à compoſer moi-même.

ARGAN.

Ce n'eſt pas moi....

M. PURGON.

Inventé & formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frère?

M. PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN *montrant Béralde.*

C'eſt lui....

M. PURGON.

C'eſt une action exorbitante.

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la Médecine.

ARGAN *montrant Béralde.*

Il eſt cauſe....

M. PURGON.

Un crime de lèſe-Faculté qui ne ſe peut aſſez punir.

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'eſt mon frère....

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaiſon avec vous, voilà la donation que je faiſois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'eſt mon frère qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriſer mon clyſtère !

ARGAN.

Faites-le venir : je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, & en évacuer entièrement les mauvaiſes humeurs.

ARGAN.

Ah, mon frère !

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vuider le fond du ſac.

TOINETTE.

Il eſt indigne de vos ſoins.

M. PURGON.

Mais, puiſque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'eſt pas ma faute.

M. PURGON.

Puiſque vous vous êtes ſouſtrait de l'obéiſſance que l'on doit à ſon Médecin,

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puiſque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnois,

ARGAN.

Hé! point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaiſe conſtitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre ſang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE.

C'eſt fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu !

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il ſoit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.

Ah, miſéricorde !

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradypepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon !

M. PURGON.

De la bradypepſie dans la dyſpepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon !

M. PURGON.

De la dyſpepſie dans l'apepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon !

M. PURGON.

De l'apepſie dans la lienterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon !

M. PURGON.

De la lienterie dans la dyſſenterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon !

M. PURGON.

De la dyſſenterie dans l'hydropiſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon !

M. PURGON.

De l'hydropiſie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCÈNE VII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH, mon Dieu ! je ſuis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi ! qu'y a-t-il ?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je ſens déjà que la Médecine ſe venge.

BERALDE.

Ma foi, mon frère, vous êtes fou; & je ne voudrois pas, pour beaucoup de choſes, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même, & ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le ſimple homme que vous êtes !

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il ſoit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la choſe ? Eſt-ce un oracle qui a parlé ? Il ſemble, à vous entendre, que Monſieur Purgon tienne dans ſes mains le filet de vos jours; & que, d'autorité ſuprême, il vous l'allonge & vous le raccourciſſe comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie ſont en vous-même, & que le courroux de Monſieur Purgon eſt auſſi peu capable de vous faire mourir, que ſes remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, ſi vous voulez, à vous défaire des Médecins; ou, ſi vous êtes né à ne pouvoir vous en paſſer [m], il eſt aiſé

d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament, & la manière dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, & que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCÈNE VIII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

MONSIEUR, voilà un Médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel Médecin!

TOINETTE.

Un Médecin de la médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est?

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau; &, si je n'étois sûre que ma

mère étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frère, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon père.

ARGAN.

Fais-le venir.

SCENE IX.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOUS êtes servi à souhait. Un Médecin vous quitte ; un autre se présente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BERALDE.

Encore ? vous en revenez toujours-là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces...

SCÈNE X. 23

ARGAN, BERALDE, TOINETTE *en Médecin.*

TOINETTE.

MONSIEUR, agréez que je vienne vous rendre visite, & vous offrir mes petits services pour toutes les saignées & les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN (*à Beralde*).

Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser : j'ai oublié de donner une commission à mon valet ; je reviens tout-à-l'heure.

SCÈNE XI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

HÉ! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette ?

BERALDE.

Il est vrai que la ressemblance est tout-à-fait grande.

Mais ce n'eſt pas la première fois qu'on a vu de ces ſortes de choſes, & les hiſtoires ne ſont pleines que de ces jeux de la Nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en ſuis ſurpris; &.....

SCENE XII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

QUE voulez-vous, Monſieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appelée?

ARGAN.

Moi? Non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce Médecin te reſſemble.

TOINETTE.

Oui, vraiment! J'ai affaire là-bas; & je l'ai aſſez vu.

SCÈNE XIII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'eſt qu'un.

BERALDE.

J'ai lu des choſes ſurprenantes de ces ſortes de reſſemblances; & nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'eſt trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là; & j'aurois juré que c'eſt la même perſonne.

SCÈNE XIV.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE *en Médecin.*

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN *bas à Béralde.*

Cela eſt admirable.

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curioſité

curioſité que j'ai eue de voir un illuſtre malade comme vous êtes ; et votre réputation, qui s'étend par-tout, peut excuſer la liberté que j'ai priſe.

ARGAN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monſieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-ſix ou vingt-ſept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah ! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix ?

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des ſecrets de mon art, de me conſerver ainſi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau vieillard pour quatre-vingt-dix ans !

TOINETTE.

Je ſuis Médecin paſſager qui vais de Ville en Ville, de Province en Province, de Royaume en Royaume, pour chercher d'illuſtres matières à ma capa-

cité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands & beaux ſecrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuſer à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatiſmes & de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs, & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des tranſports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes peſtes, de bonnes hydropiſies formées, de bonnes pleuréſies avec des inflammations de poitrine: c'eſt-là que je me plais, c'eſt-là que je triomphe; & je voudrois, Monſieur, que vous euſſiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fuſſiez abandonné de tous les Médecins, déſeſpéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, & l'envie que j'aurois de vous rendre ſervice.

ARGAN.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah, je vous ferai bien aller comme vous devez! Ouais! Ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Qui eſt votre Médecin?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'eſt point écrit ſur mes tablettes entre les grands Médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARGAN.

Il dit que c'eſt du foie, & d'autres diſent que c'eſt de la rate.

TOINETTE.

Ce ſont tous des ignorans : c'eſt du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon ?

TOINETTE.

Oui. Que ſentez-vous ?

ARGAN.

Je ſens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.

Juſtement, le poumon.

ARGAN.

Il me ſemble par fois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je ſens par fois des laſſitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme ſi c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit ſommeil après le repas, & vous êtes bien aiſe de dormir?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre Médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et ſur-tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur; & pour épaiſſir votre ſang qui eſt trop ſubtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande; du gruau & du riz, & des marrons & des oublies, pour coller & conglutiner. Votre Médecin eſt une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je ſerai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligerez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout-à-l'heure, ſi j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à ſoi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.

Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe sa nourriture ? Croyez moi, faites-vous le crever au plutôt : vous en verez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si-tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.

Oui : pour aviser & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous savez que les malades ne reconduisent point.

SCENE XV.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOILA un Médecin, vraiment, qui paroît fort habile!

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vîte.

BERALDE.

Tous les grands Médecins ſont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre ſe porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne ſe porte pas ſi bien. La belle opération, de me rendre borgne & manchot!

SCÊNE XVI.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de parler à quelqu'un.*

ALLONS, allons, je ſuis votre ſervante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

TOINETTE.

Votre Médecin, ma foi, qui me vouloit tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans!

BERALDE.

Or çà, mon frère, puiſque voilà votre Monſieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma niéce?

ARGAN.

Non, mon frère: je veux la mettre dans un couvent, puiſqu'elle s'eſt oppoſée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-deſſous; & j'ai découvert certaine entrevue ſecrette, qu'on ne ſait pas que j'aie découverte.

BERALDE.

Hé bien! mon frère, quand il y auroit quelque petite inclination, cela ſeroit-il ſi criminel; & rien peut-il vous offenſer, quand tout ne va qu'à des choſes honnêtes, comme le mariage?

ARGAN.

Quoi qu'il en ſoit, mon frère, elle ſera religieuſe: c'eſt une choſe réſolue.

BERALDE.

Vous voulez faire plaiſir à quelqu'un?

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toujours-là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien ? oui, mon frère : puiſqu'il faut parler à cœur ouvert, c'eſt votre femme que je veux dire; &, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous ſouffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, & voir que vous donniez, tête baiſſée, dans tous les piéges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah ! Monſieur, ne parlez point de Madame c'eſt une femme ſur laquelle il n'y a rien à dire; une femme ſans artifice, & qui aime Monſieur; qui l'aime.... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les careſſes qu'elle me fait.

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie;

TOINETTE.

Aſſurément;

ARGAN.

Et les ſoins & les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

(*à Beralde.*)

Il eſt certain. Voulez-vous que jé vous convainque, & vous faſſe voir, tout-à l'heure, comme Madame

(*à Argan*)

aime Monſieur? Monſieur, ſouffrez que je lui montre ſon béjaune, et le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaiſe, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle ſera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui; mais ne la laiſſez pas long-temps dans le déſeſpoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laiſſe-moi faire.

TOINETTE *à Beralde.*

Cachez vous, vous, dans ce coin-là.

SCENE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il ? Etendez-vous là ſeulement. Il y aura plaiſir à confondre votre frère. Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCENE XVIII.

BELINE, ARGAN *étendu dans ſa chaiſe*, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Béline.*

AH, mon Dieu! Ah, malheur! Quel étrange accident!

BÉLINE.

Qu'eſt-ce, Toinette ?

TOINETTE.

Ah, Madame!

BELINE.

Qu'y a-t-il ?

TOINETTE.

Votre mari eſt mort.

BELINE

Mon mari eſt mort ?

TOINETTE.

Hélas, oui ! Le pauvre défunt eſt trépaſſé.

BELINE.

Aſſurément?

TOINETTE.

Aſſurément. Perſonne ne ſait encore cet accident-là ; & je me ſuis trouvée ici toute ſeule. Il vient de paſſer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de ſon long dans cette chaiſe.

BÉLINE.

Le ciel en ſoit loué! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es ſotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

TOINETTE.

Je penſois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte eſt-ce que la ſienne, & de quoi ſervoit-il ſur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, mal-propre, dégoûtant, ſans ceſſe un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, touſſant, crachant toujours, ſans eſprit, ennuyeux, de mau-

vaiſe humeur, fatiguant ſans ceſſe les gens, & grondant jour & nuit ſervantes & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraiſon funèbre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon deſſein; & tu peux croire qu'en me ſervant, ta récompenſe eſt sûre. Puiſque, par un bonheur, perſonne n'eſt encore averti de la choſe, portons-le dans ſon lit, & tenons cette mort cachée, juſqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux ſaiſir; & il n'eſt pas juſte que j'aie paſſé ſans fruit, auprès de lui, mes plus belles années. Viens, Toinette; prenons auparavant toutes ſes clés.

ARGAN *ſe levant bruſquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi!

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'eſt ainſi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah, ah, le défunt n'eſt pas mort!

ARGAN *à Béline qui ſort.*

Je ſuis bien-aiſe de voir votre amitié, & d'avoir

entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra ſage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choſes.

SCÈNE XIX.

BERALDE *ſortant de l'endroit où il s'étoit caché*, ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE.

HÉ bien, mon frère, vous le voyez !

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entends votre fille: remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'eſt une choſe qu'il n'eſt pas mauvais d'éprouver; &, puiſque vous êtes en train, vous connoîtrez par-là les ſentimens que votre famille a pour vous.

(*Beralde va ſe cacher.*)

SCÈNE XX.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Angélique.*

O Ciel! Ah fâcheuſe aventure! Malheureuſe journée!

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & de quoi pleures-tu?

TOINETTE.

Hélas! j'ai de triſtes nouvelles à vous donner!

ANGÉLIQUE.

Hé quoi?

TOINETTE.

Votre père eſt mort.

ANGÉLIQUE.

Mon pere eſt mort, Toinette?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez là; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foibleſſe qui lui a pris.

ANGÉLIQUE.

O ciel, quelle infortune! Quelle atteinte cruelle! Hélas! Faut-il que je perde mon père, la ſeule choſe qui me reſtoit au monde; & qu'encore pour

un

un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuse, & quelle consolation trouver après une si grande perte !

SCÈNE XXI.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

QU'AVEZ-VOUS donc, belle Angélique, & quel malheur pleurez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Hélas, je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher & de plus précieux ! je pleure la mort de mon père.

CLEANTE.

O ciel ! Quel accident ! Quel coup inopiné ! Hélas ! Après la demande que j'avois conjuré votre oncle de faire pour moi, je venois me présenter à lui, & tâcher, par mes respects & par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons-là toutes les pensées du mariage. Après la perte de

mon père, je ne veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai réſiſté tantôt à vos volontés, je veux ſuivre du moins une de vos intentions, & réparer par-là le chagrin que *(ſe jettant à genoux.)* je m'accuſe de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embraſſe pour vous témoigner mon reſſentiment.

ARGAN *embraſſant Angélique.*

Ah, ma fille!

ANGELIQUE.

Ahi!

ARGAN.

Viens. N'aie point de peur, je ne ſuis pas mort. Vas, tu es mon vrai ſang, ma véritable fille, & je ſuis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

SCÈNE XXII.

ARGAN, BERALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

AH, quelle ſurpriſe agréable! Mon père, puiſque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, ſouffrez qu'ici je me jette à vos pieds

pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jettant aux genoux d'Argan.*

Hé, Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières & aux miennes, & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon frère, pouvez-vous tenir là-contre ?

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN.

Qu'il se fasse Médecin, je consens au mariage. (*à Cléante.*)

Oui, faites-vous Médecin, je vous donne ma fille.

CLEANTE.

Très-volontiers, Monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai Médecin, Apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, & je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BERALDE.

Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-

vous Médecin vous-même. La commodité ſera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela eſt vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bien-tôt; & il n'y a point de maladie ſi oſée, que de ſe jouer à la perſonne d'un Médecin.

ARGAN.

Je penſe, mon frère, que vous vous moquez de moi. Eſt-ce que je ſuis en âge d'étudier?

BERALDE.

Bon, étudier! vous êtes aſſez ſavant; & il y en a beaucoup parmi eux, qui ne ſont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut ſavoir bien parler Latin, connoître les maladies, & les remèdes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de Médecin, vous apprendrez tout cela; & vous ſerez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi! L'on ſait diſcourir ſur les maladies, quand on a cet habit-là?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe & un

bonnet, tout galimatias devient ſavant, & toute ſottiſe devient raiſon.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'eſt déjà beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Médecin.

CLEANTE.

En tout cas, je ſuis prêt à tout.

BERALDE *à Argan.*

Voulez-vous que l'affaire ſe faſſe tout-à-l'heure ?

ARGAN.

Comment, tout-à-l'heure ?

BERALDE.

Oui, & dans votre maiſon.

ARGAN.

Dans ma maiſon ?

BERALDE.

Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre ſalle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre ?

BERALDE.

On vous inſtruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-

en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCENE DERNIERE.

BERALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

QUE voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel eſt donc votre deſſein?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce ſoir. Les Comédiens ont fait un petit Intermède de la réception d'un Médecin, avec des danſes & de la muſique; je veux que nous en prenions enſemble le divertiſſement, & que mon frère y faſſe le premier perſonnage.

ANGÉLIQUE.

Mais, mon oncle, il me ſemble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BERALDE.

Mais, ma nièce, ce n'eſt pas tant le jouer, que s'accommoder à ſes fantaiſies. Tout ceci n'eſt qu'entre nous. Nous y pouvons auſſi prendre chacun un perſonnage, & nous donner ainſi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autoriſe cela. Allons vîte préparer toutes choſes.

CLEANTE *à Angélique.*

Y conſentez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oui, puiſque mon oncle nous conduit.

Fin du troiſième Acte.

TROISIEME INTERMEDE.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des Tapiſſiers viennent en danſant préparer la ſalle, & placer les bancs en cadence.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

Marche de la Faculté de Médecine au ſon des inſtrumens.

Les porte-ſeringues repréſentans les maſſiers, entrent les premiers. Après eux viennent, deux à deux, les Apothicaires avec des mortiers, les Chirurgiens & les Docteurs, qui vont ſe placer aux deux côtés du Théâtre. Le Préſident monte dans une chaire, qui eſt au milieu; & Argan, qui doit être reçu Docteur, ſe place dans une chaire plus petite, qui eſt au devant de celle du Préſident.

LE PRÉSIDENT.

SAVANTISSIMI Doctores,
Medicinæ profeſſores,
Qui hîc aſſembiati eſtis;
Et vos altri Meſſiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,

Chirurgiani & Apothicari,
Atque tota compania auſſi,
Salus, honor, & argentum,
Atque bonum appetitum.
Non poſſum, docti confreri,
En moi ſatis admirari,
Qualis bona inventio,
Eſt medici profeſſio;
Quam bella choſa eſt & bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, ſuo nomine ſolo,
Surprenanti miraculo,
Depuis ſi longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi ſumus;
Et quod grandes & petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus currens ad noſtros remedios,
Nos regardat ſicut Deos;
Et noſtris ordonnanciis
Principes & Reges ſoumiſſos videtis.

Donque il eſt noſtræ ſapientiæ,
Boni ſenſus atque prudentiæ,
De fortement travaillare,
A nos bene conſervare

In tali credito, vogâ, & honore;
Et prendere gardam à non recevere,
In noſtro docto corpore,
Quàm perſonas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.

C'eſt pour cela que nunc convocati eſtis,
Et credo quod trovabitis
Dignam matieram medici,
In ſavanti homine que voici;
Lequel in choſis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Veſtris capacitatibus.

PREMIER DOCTEUR.

Si mihi licentiam dat Dominus Preſes,
Et tanti docti doctores
Et aſſiſtantes illuſtres,
Très ſavanti Bacheliero
Quem eſtimo & honoro,
Domandabo cauſam & rationem, quare
Opium facit dormire.

ARGAN.

Mihi à docto Doctore
Domandatur cauſam & rationem, quare
Opium facit dormire.

A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.
Benè, benè respondere.

SECOND DOCTEUR.

Cum permissione domini Præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladia
Ditte hydropisia
Convenit facere?

ARGAN.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè, respondere;

Dignus, dignus eſt intrare
In noſtro doctō corpore.

TROISIÈME DOCTEUR.

Si bonum ſemblatur domino Præſidi,
Doctiſſimæ Facultati,
Et companiæ præſenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia hectīcis,
Pulmonicis atque aſmaticis
Trovas à propos facere.

ARGAN.

Clyſterium donare,
Poſteà ſeignare,
Enfuita purgare.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè reſpondere;
Dignus, dignus eſt intrare
In noſtro doctō corpore.

QUATRIÈME DOCTEUR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit maravillas;
Mais ſi non ennuyo dominum Præſidem,
Doctiſſimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem;
Faciam illi unam queſtionem.

Des hiero maladus unus
Tombavit in meas manus ;
Habet grandam fievram cum redoublamentis ,
Grandam dolorem capitis ,
Et grandum malum au cóté ,
Cum grandâ difficultate
Et penâ à reſpirare.
Veillas mihi dire ,
Docte Bacheliere ,
Quid illi facere.

ARGAN.

Clyſterium donare ,
Poſteà ſeignare ,
Enſuita purgare.

CINQUIÈME DOCTEUR.

Mais ſi maladia
Opiniatria
Non vult ſe garire ,
Quid illi facere ?

ARGAN.

Clyſterium donare ,
Poſteà ſeignare ,
Enſuita purgare.
Reſeignare , repurgare , & reclyſteriſare.

CHŒUR.

Benè , benè , benè , benè reſpondere ;

Dignus, dignus eſt intrare
In noſtro docto corpore.

LE PRÉSIDENT *à Argan.*

Juras gardare ſtatuta
Per Facultatem præſcripta,
Cum ſenſu & jugeamento?

ARGAN.

Juro.

LE PRÉSIDENT.

Eſſere in omnibus
Conſultationibus
Ancieni aviſo,
Aut bono,
Aut mauvaiſo?

ARGAN.

Juro.

LE PRÉSIDENT.

De non jamais te ſervire
De remediis aucunis,
Quàm de ceux ſeulement docte Facultatis,
Maladus dût-il crevare
Et mori de ſuo malo.

ARGAN

Juro.

LE PRÉSIDENT.

Egò, cum iſto boneto
Venerabili & doctò,
Dono tibi & concedo
Virtutem & puiſſanciam,
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impunè per totam terram.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Chirurgiens & les Apothicaires viennent faire la révérence en cadence à Argan.

ARGAN.

Grandes Doctores doctrinæ,
De la rhubarbe & du ſéné;
Ce ſeroit ſans douta à moi choſa fola,
Inepta & ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoutare
Des lumieras au ſoleilo,
Et des étoilas au cielo,

Des ondas à l'oceano ,
Et des roſas au printano.
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Randam gratiam corpori tam doctо.
Vobis , vobis debeo
Bien plus qu'à naturâ , & qu'à patri meo.
Natura & pater meus
Hominem me habent factum.;
Mais vos me , ce qui eſt bien plus ,
Avetis factum medicum.
Honor , favor , & gratia ,
Qui in hoc corde que voilà ,
Imprimant reſſentimenta
Qui dureront in ſecula.

CHŒUR.

Vivat , vivat , vivat , vivat , cent fois vivat
Novus doctor , qui tam benè parlat ;
Mille , mille annis , & manget , & bibat ,
Et ſeignet , & tuat.

QUATRIÈME

QUATRIEME ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirurgiens & les Apothicaires danſent au ſon des inſtrumens & des voix, & des battemens de mains, & des mortiers d'Apothicaires.

PREMIER CHIRURGIEN.

Puiſſe-t-il voir doctas
Suas ordonnancias,
Omnium Chirurgorum,
Et Apoticarum
Remplire boutiquas.

CHŒUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam benè parlat;
Mille, mille annis, & manget & bibat,
Et ſeignet, & tuat.

SECOND CHIRURGIEN.

Puiſſe toti anni
Lui eſſere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quàm peſtas, verolas,
Fievras, pleureſias,
Fluxus de ſang & diſſenterias.

CHŒUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam benè parlat;
Mille, mille annis, & manget, & bibat,
Et ſeignet, & tuat.

CINQUIEME & dernière ENTRÉE DE BALLET.

Pendant que le dernier chœur ſe chante, les Médecins, les Chirurgiens & les Apothicaires ſortent tous ſelon leur rang en cérémonie, comme ils ſont entrés.

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR LE MALADE IMAGINAIRE.

ACTE PREMIER.

SCENE SECONDE.

[a] » *VOUS PRESSEZ ſi fort les perſonnes.* On » diroit aujourd'hui *les gens.*

SCENE IV.

[b] » *Qui bouche tout commerce.* Il ſeroit mieux de » dire *qui interdit.*

ACTE II.

SCENE CINQUIÈME.

[c] » *SON prétendu mari.* On auroit mieux aimé » *ſon prétendu* tout court.

SCENE VI.

d » *Peuvent faire trouver.* Pluſieurs auroient voulu » *peuvent en faire trouver.*

» Le récit de *Cléante* dans cette ſcène a paru » long & écrit ſans élégance.

SCENE VII.

e » *Néceſſaire à compoſer.* Il faudroit *néceſſaire* » *pour compoſer.*

f » *J'y cherche quelques précautions.* Quelques- » uns ont trouvé ce tour peu en uſage.

g » *Il y en a d'aucunes*, ne ſe dit plus.

ACTE III.

h » DANS la ſeconde ſcène de cet acte, & dans » quelques autres endroits, il y a de la différence » entre les Editions.

SCENE III.

i » *Ils ſavent de fort belles humanités.* Quelques- » uns ont condamné cette façon de parler.

k » *Ne balance aucune choſe.* Quelques-uns ont » déſapprouvé cette expreſſion.

l » *C'eſt bien à lui à faire.* On diroit aujourd'hui » *c'eſt bien à faire à lui.*

m » *Né à pouvoir vous en paſſer*, ne ſe diroit guère » aujourd'hui.

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
Sur LE MALADE IMAGINAIRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

[1] LE DÉBUT *du Misantrope* & celui *du Malade Imaginaire*, sont deux chefs-d'œuvres de l'art comique. Aucune conversation traînante n'amène les fils de l'intrigue; l'action s'y présente d'elle-même & sans le secours des confidences ou des causeries domestiques; introduction parasite du plus grand nombre de nos comédies.

Le monologue d'*Argan*, quelque long qu'il soit, ne le paroît point, parce qu'il est de la meilleure plaisanterie. Son impatience, ses cris d'*un homme* robuste & sain, *quoiqu'on le laisse mourir seul*, à ce qu'il dit, annoncent, de la façon la plus heureuse, la plus simple & la plus gaie, le caractère singulier que Molière se propose de peindre.

SCENE II.

[2] *Ça mon, ma foi, j'en suis d'avis.* Cette vieille expression ne se trouve plus dans nos Vocabulaires.

Vraiment c'eſt mon, dit Montaigne, l. 2, chap. 37 de ſes Eſſais. Il y a grande apparence que le *c'eſt mon* du Philoſophe eſt la même choſe que le *ça mon* de *Toinette*, eſpèce de particule explétive & ſurabondante, telle qu'en admet encore le dialogue familier. Le dernier Editeur de Montaigne dit que le *c'eſt mon* ſert à affirmer plus fortement, mais qu'à préſent il eſt tout-à-fait barbare.

SCENE V.

[3] C'eſt dans cette ſcène que le caractère de la belle-mère eſt eſquiſſé par *Argan*, lorſqu'en propoſant un mari à ſa fille, il lui dit naïvement que ſa femme avoit envie qu'elle fût Religieuſe, ainſi que ſa petite ſœur *Louiſon*. Ce n'eſt point un portrait à prétention, à tirade, que fait Molière. *Beline* eſt connue par un ſimple trait, & voilà la bonne manière de peindre au Théâtre.

[4] La ſcène ſeconde de l'acte ſecond du *Tartuffe*, où *Dorine* tient tête au bon-homme *Orgon*, au ſujet du gendre qu'il propoſe à ſa fille, a quelque rapport avec celle-ci. *Toinette* y joue à-peu-près le même perſonnage avec *Argan*, à qui elle démontre, en préſence de ſa jeune maîtreſſe, tout le ridicule du choix qu'il a fait de *M. Diafoirus* le fils, pour être le mari de ſa fille. Ce qui peut juſtifier un peu l'extrême licence que prennent avec leurs maîtres & *Dorine* & *Toinette*, c'eſt l'imbécillité bien pro-

nonçée de l'un & de l'autre. Cela eſt devenu inſoutenable dans plus d'une imitation qu'on en a faite, parce qu'il n'y a que de vrais ſots qui ayent pu laiſſer prendre chez eux ce ton inſolent à leurs domeſtiques.

Il faut obſerver que la réſiſtance perſonnelle d'*Eliſe* à *Harpagon* dans la ſcène ſixième du premier acte de l'*Avare*, ſemble être moins dans la bienſéance, que le ſilence reſpectueux d'*Angélique*, qui n'oſe avoir un ſentiment que vis-à-vis ſa belle-mère, dans la ſcène ſeptième du ſecond acte; mais, comme nous l'avons dit, il falloit, dans cette ſcène de l'*Avare*, plus morale qu'on ne l'a penſé, qu'*Harpagon* fût avili dans ſa propre maiſon, juſqu'au point d'avoir écarté ſes enfans du reſpect qu'ils auroient, ſans doute, pour un autre père, au lieu qu'ici le ridicule d'*Argan* n'eſt pas de l'eſpèce de ceux qui indignent, & n'eſt point aſſez grave pour autoriſer autant de liberté chez *Angélique*. C'eſt dans l'obſervation délicate & réfléchie de ces nuances diverſes, que Molière eſt le plus philoſophe de nos Poëtes.

SCENE VI.

Beline, en appellant ſon mari *mon petit-fils*, *mon cœur*, *mon pauvre petit mari*, ſe découvre au ſpectateur pour ce qu'elle eſt, pour une marâtre adroite, qui feint un amour qu'elle ne ſent pas,

afin de parvenir à des vues intéreſſées & ruineuſes pour les enfans de ſon mari. Tout ce manége eſt d'un naturel & d'une vérité dont il faut que nos jeunes Auteurs dramatiques faſſent leur première étude. Nous ſommes à mille lieues de ce dialogue ſimple & précis.

Dufreſny place auſſi auprès de ſa malade une femme intéreſſée, qui travaille à ſe faire nommer l'héritière de ſon amie, dont elle nourrit auſſi la foibleſſe qu'elle a de ſe croire malade. Elle a ſacrifié auprès d'elle, dit *Liſette*, ſa jeuneſſe & ſon âge nubile, & *l'âge nubile eſt le patrimoine des filles qui n'en ont point.* Voilà Dufreſny, il court à l'eſprit, & Molière à la nature.

SCENE VIII.

6 *Argan* parle du teſtament qu'il veut faire en faveur de ſa femme, qui *treſſaillit de douleur*, à ce qu'elle dit, au ſeul mot de teſtament, & cependant le Notaire eſt déjà dans la chambre voiſine. Voyez la contre-épreuve de Dufreſny, ſcène cinquième, acte quatrième. C'eſt la fauſſe amie de la malade qui parle de teſtament la première, ce qui eſt moins dans la vraiſemblance.

SCENE IX.

7 Comme il peut ſe trouver parmi les Notaires un homme peu délicat, qui ſache, comme *M. de Bonnefoi*, *diſpoſer en fraude de la loi*, cela ſuffit au

Poëte comique pour en introduire un de cette eſpèce. Ce n'eſt point bleſſer un Corps que d'y ſuppoſer un particulier qui en viole les règles. *Beline* a dû ſe choiſir l'homme le plus propre à conſommer l'iniquité qu'elle a méditée.

Nous obſerverons que cette ſcène, qui n'eſt que la ſeptième dans l'Edition de 1681, y eſt plus courte de moitié, & que l'expreſſion *s'il vient faute de vous, mon fils*, adoptée cependant par le Dictionnaire de l'Académie, ne s'y trouve point, & que *Beline* dit tout naturellement, *vous mort, je ne veux plus reſter au monde.*

Le conſeil du *fidei-commis* n'eſt point dans le texte ancien.

Comme les changemens qu'a faits dans cette pièce l'édition de 1682, ne ſont pas dans le cas de ceux qui avoient été faits du vivant de Molière, nous avons été plus d'une fois tentés de la donner telle qu'elle avoit paru d'abord, mais un long uſage qui n'eſt ſouvent qu'un long abus, nous en a impoſé ici, & nous n'avons pas oſé faire ce que la belle édition *in*-4°. n'avoit pas fait à cet égard.

SCENE X.

[8] Cette ſcène a auſſi quelques changemens, mais de peu d'importance. Molière attache ici ſon premier Intermède avec aſſez peu d'invention, pour qu'il fût aiſé de l'en ſéparer aux repréſentations de la Ville.

ACTE II.

SCENE TROISIEME.

9 CLÉANTE qui s'introduit chez *Argan* comme un homme envoyé par le Maître de Muſique de ſa fille, pour lui donner leçon en ſon abſence, croit flatter le Malade imaginaire en lui diſant qu'il *lui trouve un bon viſage. Il ne s'eſt jamais ſi mal porté*, répond *Toinette*, *il marche, dort, mange & boit comme les autres, mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit fort malade*, à quoi *Argan* répond naïvement *cela eſt vrai.* Le comique ne peut aller plus loin, & voilà de ces traits où Molière, fort au-deſſus de tous les Auteurs de ſon genre, ne peut plus ſe meſurer avec aucun d'eux.

SCENE V.

10 *Que vous ſerez bien engendré!* Cette expreſſion n'eſt point reçue dans la langue; mais dans la bouche de *Toinette*, elle eſt auſſi plaiſante que celle de *Dorine, vous ſerez, ma foi, tartuffiée.* Molière avoit déjà dit dans l'*Etourdi*, acte ſecond, ſcène ſixième, *ma foi, je m'engendrois d'une belle manière.* Richelet a donc eu tort de dire dans ſon Dictionnaire au mot *engendré*, que ce mot factice & burleſque ne ſe trouvoit que dans *le Malade Imaginaire.*

Scene VI.

[11] Les Auteurs de l'Hiſtoire du Théâtre François ont trouvé dans deux Regiſtres de Molière d 1663 juſqu'en 1665, les titres de différentes farces qu'ils conjecturent être de Molière. *Le grand Benêt de fils*, joué en 1664, leur paroît être le modèle d'après lequel il a fait ſon rôle de *Diaſoirus* le fils. Et en effet le *baiſerai-je, mon père ?* & quelques autres traits, ont bien l'air d'avoir appartenu *au grand Benêt de fils.*

Un nommé Beauval joua ce rôle ſupérieurement, & nous rapporterons ici un fait qui regarde le jeu de cet Acteur, & la ſcrupuleuſe attention qu'apportoit Molière aux répétitions de ſes ouvrages. Peu content de la Demoiſelle Beauval, pour laquelle il avoit fait l'excellent rôle de *Toinette*, il ſe plaignit plus d'une fois d'elle & de quelques autres Acteurs, ſans dire un mot à Beauval. La femme de ce dernier naturellement un peu aigre, murmura des avis qu'on lui donnoit, tandis qu'on laiſſoit répéter ſon mari ſans lui dire un mot ; *je ſerois bien fâché de lui rien dire*, reprit notre Auteur, *je lui gâterois ſon jeu, la nature lui a donné de meilleures leçons que les miennes pour ce rôle.*

[12] Les complimens bizarres, pédanteſques, & dans le ſtyle de l'école, que font *Meſſieurs Diaſoirus* dans cette ſcène, ſont une preuve que M. de la

Bruyère avoit décidé légèrement que *Tartuffe* ne devoit point parler de ſon amour d'une façon qui le rendît ridicule. *Diafoirus* s'explique ici dans le jargon que ſa pédanterie lui a rendu familier, & ne ſoupçonne pas même qu'il puiſſe le faire paroître moins aimable.

13 *Jamais il n'a voulu comprendre les raiſons & les expériences des prétendues découvertes de notre ſiècle, touchant la circulation du ſang.* Guillaume Harvée, Médecin de Jacques I & de Charles I, eſt celui à qui l'importante découverte de la circulation du ſang eſt due. Il l'avoit d'abord enſeignée dans ſes Leçons au Collège des Médecins de Londres, & il la publia dans ſon *Exercitatio Anatomica de motu corporis & ſanguinis.* Molière peint ici gaîment le ſort des découvertes les plus heureuſes. La génération où elles ſe préſentent ne *veut*, comme *Diafoirus*, *ni comprendre ni écouter les raiſons.* La jeuneſſe ſeule qui s'inſtruit de bonne foi, ſe laiſſe perſuader & rectifie les anciennes connoiſſances par les nouvelles. Ce fut le deſtin de la Philoſophie de Newton parmi nous.

14 *Je vous invite à venir voir, pour vous divertir, la diſſection d'une femme*, &c. Cette plaiſanterie eſt évidemment imitée *des Plaideurs* de Racine, où *Dandin* propoſe de faire paſſer une heure ou deux à voir donner la queſtion.

15 Les Remarques Grammaticales qui décorent cette Edition, ont obſervé que le récit de *Cléante*, dans cette ſcène, avoit paru long, & écrit ſans élégance; ce qui eſt vrai, ſur-tout à la lecture, mais lorſque ce récit eſt fait par un Acteur vif & animé, il perd de ſa longueur. C'eſt un récit en ſituation, & qui demanderoit d'être un peu abrégé & rajeuni pour le ſtyle; ce qui eſt très-facile à un Acteur intelligent, pour lequel il ne peut être dangereux que de vouloir ajouter.

Dans la ſcène quatorzième, acte ſecond de l'*Etourdi*, & dans la ſcène ſixième du ſecond acte de l'*Ecole des Maris*, deux amans s'entretiennent, comme ici, de leur amour, en préſence de ceux à qui ils ont intérêt de le tenir caché; mais qu'on obſerve combien dans une ſituation preſque égale Molière eſt différent; il ſait varier ſa manière; il ne ſe copie point; il ne ſe répète jamais. Térence y regardoit de moins près; dans la même ſituation, ſes Acteurs rediſoient la même choſe. Voyez dans l'*Andrienne*, ſcène première, acte troiſième, *Juno lucina, fer opem, ſerva me, obſecro.* Et dans la cinquième ſcène du troiſième acte des *Adelphes*, *Iuno lucina, fer opem, ſerva me, obſecro.*

SCENE VII.

16 Dans cette ſcène où *Beline* eſt ſurvenue, *Angélique* ſe trouve forcée de réſiſter à ſon pere avec

plus de courage qu'elle n'en a montré dans la ſcène cinquième du premier acte, parce qu'il la preſſe de donner ſa main au *grand Benêt de fils.* La belle-mère profite habilement de cette réſiſtance pour indiſpoſer ſon mari contre ſa fille, & cela produit une ſcène d'aigreur entre *Beline & Angélique*, où cette dernière ſe défend de rien laiſſer échapper de trop fort contre ſa belle-mère, quelque injure que celle-ci ſe permette contre elle. On ne peut mieux ſoutenir le caractère décent d'une fille bien élevée, & deſſiner plus fortement celui d'une marâtre.

SCENE XI.

17 *Argan* averti par *Beline* qu'un homme a été apperçu dans la chambre d'*Angélique*, fait venir ſa petite fille *Louiſon* pour ſavoir la vérité de ce fait. Cette ſcène où un pere, les verges à la main, veut corriger un enfant de ſix à ſept ans, parce qu'elle s'obſtine à ſe taire ſur ce qu'il lui demande, la petite ruſe de l'enfant qui contrefait la morte, le petit doigt qui dit tout au dernier, tout cela paroît à nos délicats d'aujourd'hui d'une petiteſſe miſérable. Nous avons mis à nos amuſemens, je ne ſais quelle dignité, qui en écarte le naturel, & qui va juſqu'à en bannir la gaîté. *Le ton, le bon ton, le ton de la bonne compagnie*, voilà les monſtres qui effrayent & nos Ecrivains, & nos Acteurs, parce qu'il n'y a plus que le ſourire qui ſoit décent dans nos

cercles, il faut ſe borner à cette froide expreſſion dans nos Comédies. Servitude barbare qu'impoſe cette bonne compagnie, & qui a néceſſité nos Auteurs à devenir auſſi maniérés, auſſi apprêtés qu'elle, & à ne montrer, comme elle, qu'une prétention à l'eſprit, & qui n'en eſt que l'ombre tout au plus. Molière eut le bonheur de vivre dans un temps où la compagnie étoit vraiment bonne, puiſque le ton de la nature & celui de la vérité ſimple & naïve avoient des charmes pour elle.

M. de Voltaire, en parlant du *Malade Imaginaire*, dit que *la naïveté, peut-être pouſſée trop loin, en fait le principal caractère.* Cette remarque ne peut guère être applicable qu'à la ſcène de la petite *Louiſon*, mais obſervons que M. de Voltaire ne ſe décide pas abſolument contre cette naïveté, qui fut toujours le partage des grands hommes. Homère & Corneille eurent la naïveté du ſublime, Molière, & la Fontaine ſur-tout, la naïveté proprement dite, qui n'eſt autre choſe que l'expreſſion la plus aſſortie à une idée ſimple & vraie. Le bas eſt au naïf, ce que le gracieux eſt au bel-eſprit. Le paſſage n'eſt ſenſible qu'avec un goût fin & exercé. On ne peut pas choiſir là-deſſus un meilleur guide que Molière.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

18 BERALDE, *Argan* & *Toinette* reſtent ſur le théâtre pendant l'intermède, puiſque *Beralde* commence le troiſième acte en diſant : *Hé bien, mon frère, qu'en dites-vous ? Cela ne vaut-il pas bien une priſe de caſſe ? Argan* veut ſortir, & *Toinette* le rappelle par un trait excellent : *tenez, Monſieur*, lui dit-elle, *vous ne ſongez pas que vous ne ſauriez marcher ſans bâton.* Molière ne perd jamais de vue le caractère qu'il traite, il le ſaiſit par-tout, il le peint par tous les détails poſſibles mis en action.

SCENE II.

19 *Pour le dégoûter de M. Purgon & lui décrier ſa conduite* Nous obſerverons que dans l'ancien texte on ne trouve point cette faute, & qu'il y a : *Il nous faudroit faire venir un Médecin... qui eût une méthode toute contraire à celle de M. Purgon, qui le décriât*, &c.

SCENE III.

20 On a obſervé dans l'Avertiſſement qu'il y avoit dans cette ſcène de grandes différences des anciennes Editions à celle de 1682 & aux ſuivantes. Molière eut ici le courage de parler de lui-même, relativement à ſa guerre contre les Médecins. Cet

endroit, ſur tout, a été fort étendu par les Éditeurs de 1682. Dans l'Edition de 1681, *Argan* ne parle point de Molière ſeul, *ce ſont de bons impertinens*, dit-il *que vos Comédiens, avec leurs Comédies de Molière*, &c... *Je les attraperois bien lorſqu'ils ſeroient malades.... Je leur dirois; crevez, crevez, crevez, mes petits Meſſieurs*, &c.

SCENE IV.

21 Molière avoit riſqué, à la première repréſentation, de faire dire à *Beralde : on voit bien que vous n'êtes accoutumé à parler qu'à des c.. ls.* Le ſoulèvement du parterre, à ce mot, le força de dire la même choſe plus ingénieuſement par cette heureuſe correction : *On voit bien que vous n'êtes pas accoutumé de parler à des viſages.*

SCENE V.

22 *Eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen*, &c. *& que vous vouliez toute votre vie être enſeveli dans leurs remèdes ?* L'ancien texte dit plus naturellement : *& ne vous verrai-je jamais qu'avec un lavement & une médecine dans le corps.*

SCENE IX.

23 Cette ſcène où *Toinette* paroît en habit de Médecin, tombe dans la farce, & Molière paſſe le but lorſqu'il fait conſeiller à *Argan*, par le faux Docteur, de ſe faire couper un bras, parce qu'il tire à lui la nourriture de l'autre.

Dans

Dans les ſcènes ſuivantes qui conduiſent à la concluſion, Molière rentre dans la nature. Le développement du caractère odieux de *Beline*, & de la vraie tendreſſe d'*Angelique* pour ſon pere, ouvre les yeux à ce dernier, & forme un tableau & un dénouement auſſi ſimple qu'intéreſſant.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Ce qu'on a dit, dans l'Avertiſſement ſur cette Pièce, que l'anecdote du pauvre fut révélée par le Muſicien Charpentier, n'eſt qu'une conjecture ſur ce que ce Muſicien ne travailla pour Molière que dans le Malade Imaginaire, & que ſans doute ce fut là l'époque de leur connoiſſance. Ce Muſicien, célèbre dans ſon temps, diſoit aux gens de ſa profeſſion : *Allez en Italie, c'eſt la véritable Ecole; cependant je ne déſeſpère pas que, quelque jour, les Italiens ne viennent apprendre chez nous, mais je n'y ſerai plus.*

Dans le même Avertiſſement, on a mis *la Malade ſans maladie* de Dufreſny, fort au-deſſous du Malade Imaginaire de Molière, & cela eſt juſte. On ſe reprochera cependant de n'avoir pas avoué qu'il ſe trouve dans la Pièce du premier Auteur des traits d'un vrai comique & d'un ſel ignoré de notre temps; tel eſt celui-ci : *Je dors, je dors, & puis je ne dors plus; je mange, je mange, & puis je ne mange plus.* Il eſt vrai que Molière avoit dit : *Il ne s'eſt jamais ſi mal porté, il marche, dort, mange & boit comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit fort malade.* Voilà ſans doute où

Dufresny a puisé son idée; mais il la rend neuve par la tournure qu'il lui donne. On doit tout à soi-même, en empruntant de cette manière; c'est ainsi que Molière empruntoit quelquefois, & c'est ce que les gens, qui ont recueilli ses imitations, n'ont pas assez observé. Je rapporterai ici un mot excellent & profond de M. de Rheulière, sur ces prétendus plagiats; *le vol littéraire n'est rien*, disoit-il, *lorsqu'on assassine son homme.* Dufresny ne pouvoit faire oublier l'Auteur du Malade Imaginaire; mais le trait qu'on vient de citer de lui est plus piquant que celui auquel il doit la naissance.

POST-SCRIPTUM.

Chargés du Commentaire du plus grand Auteur comique qui ait existé dans tous les tems, nous avons eu pour objet de le rendre utile au véritable art de la comédie, à nos jeunes Artistes, & aux Etrangers, aussi idolâtres de cet Auteur que nous-mêmes; parce qu'il n'y a que le talent qui soit national, & que le génie est commun à tous les lieux où l'on pense. Heureux si nos efforts ont répondu à nos intentions!

Nous nous rappelons que dans le cours de nos Remarques nous avons été forcés de défendre Molière contre des opinions modernes qui nous ont paru hasardées; si le zèle dont nous étions remplis pour notre Auteur nous avoit portés au-delà des égards dont les Gens de Lettres devroient rougir de s'écarter les uns envers les autres, nous en désavouerions la chaleur; mais nous croyons nous être tenus à cet égard dans les bornes d'une défense permise, & qui entroit dans les obligations que nous avoit fait contracter notre qualité de Commentateur.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

DIGNE fruit de vingt ans de travaux ſomptueux;
Auguſte bâtiment, Temple majeſtueux,
Dont le dôme ſuperbe, élevé dans la nue,
Pare du grand Paris la magnifique vue,
Et, parmi tant d'objets ſemés de toutes parts,
Du voyageur ſurpris prend les premiers regards;
Fais briller à jamais, dans ta noble richeſſe,
La ſplendeur du ſaint vœu d'une grande Princeſſe,
Et porte un témoignage à la poſtérité
De ſa magnificence & de ſa piété;
Conſerve à nos neveux une montre fidèle
Des exquiſes beautés que tu tiens de ſon zèle.
Mais défends bien ſur-tout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ſes riches préſens,
Cet éclatant morceau de ſavante peinture,
Dont elle a couronné ta noble architecture;
C'eſt le plus bel effet des grands ſoins qu'elle a pris,
Et ton marbre & ton or ne ſont point de ce prix.
Toi qui, dans cette coupe, à ton vaſte génie
Comme un ample théâtre heureuſement fournie,
Es venu déployer les précieux tréſors
Que le Tibre t'a vu ramaſſer ſur ſes bords;

Dis-nous fameux Mignard, par qui te ſont verſées
Les charmantes beautés de tes nobles penſées;
Et dans quel fonds tu prends cette variété,
Dont l'eſprit eſt ſurpris, & l'œil eſt enchanté.
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expreſſions enfante les merveilles,
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ſes traits,
Quelle force il y mêle à ſes plus doux attraits,
Et quel eſt ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,
Qui ſait faire à nos yeux vivre des choſes mortes,
Et d'un peu de mélange & de bruns & de clairs,
Rendre eſprit la couleur, & les pierres des chairs.
Tu te tais; & prétends que ce ſont des matières
Dont tu dois nous cacher les ſavantes lumières,
Et que ces beaux ſecrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus;
Mais ton pinceau s'explique, & trahit ton ſilence,
Malgré toi, de ton art, il nous fait confidence;
Et, dans ſes beaux efforts à nos yeux étalés,
Les myſtères profonds nous en ſont révélés.
Une pleine lumière ici nous eſt offerte;
Et ce dôme pompeux eſt une école ouverte,
Où l'ouvrage faiſant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les ſouveraines loix.
Il nous dit fortement les trois nobles parties*
Qui rendent d'un tableau les beautés aſſorties,

* *L'invention, le deſſin, le coloris.*

Et dont, en s'uniſſant, les talens relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.
Mais des trois, comme Reine, il nous expoſe celle [1]
Que ne peut nous donner le travail, ni le zèle;
Et qui, comme un préſent de la faveur des cieux,
Eſt du nom de divine appelée en tous lieux;
Elle, dont l'eſſor monte au deſſus du tonnerre,
Et ſans qui l'on demeure à ramper contre terre,
Qui meut tout, règle tout, en ordonne à ſon choix,
Et des deux autres mene & régit les emplois.
Il nous enſeigne à prendre une digne matière,
Qui donne au feu d'un peintre une vaſte carrière,
Et puiſſe recevoir tous les grands ornemens,
Qu'enfante un beau génie en ſes accouchemens.
Et dont la poëſie & ſa ſœur la peinture,
Parant l'inſtruction de leur docte impoſture,
Compoſent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui ſont à leurs leçons un paſſage à nos cœurs;
Et par qui, de tout tems, ces deux ſœurs ſi pareilles
Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un diſcord apparent
Du lieu que l'on nous donne, & du ſujet qu'on prend;
Et de ne point placer dans un tombeau, des fêtes,
Le ciel contre nos pieds, & l'enfer ſur nos têtes.
Il nous apprend à faire, avec détachement,
De groupes contraſtés un noble agencement,

[1] *L'invention, première partie de la peinture.*

Qui, du champ du tableau, faſſe un juſte partage
En conſervant les bords un peu légers d'ouvrage,
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos ſi fort ami des yeux;
Mais où, ſans ſe preſſer, le groupe ſe raſſemble,
Et forme un doux concert, faſſe un beau tout enſemble,
Où rien ne ſoit à l'œil mendié, ni redit,
Tout s'y voyant tiré d'un vaſte fonds d'eſprit,
Aſſaiſonné du ſel de nos graces antiques,
Et non du fade goût des ornemens gothiques;
Ces monſtres odieux des ſiècles ignorans,
Que de la barbarie ont produit les torrens,
Quand leur cours, inondant preſque toute la terre,
Fit à la politeſſe une mortelle guerre;
Et de la grande Rome abattant les remparts,
Vint, avec ſon empire, étouffer les beaux arts,
Il nous montre à poſer avec nobleſſe & grace
La première figure à la plus belle place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du ſpectateur;
Prenant un ſoin exact, que dans tout ſon ouvrage,
Elle joue aux regards le plus beau perſonnage;
Et que par aucun rôle au ſpectacle placé,
Le héros du tableau ne ſe voie effacé.
Il nous enſeigne à fuir les ornemens débiles
Des épiſodes froids & qui ſont inutiles,
A donner au ſujet toute ſa vérité,
A lui garder par-tout pleine fidélité,

Et ne ſe point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautés elle donne naiſſance.
Il nous dicte amplement les leçons du deſſin [1]
Dans la manière Grecque, & dans le goût Romain;
Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
Sur les reſtes exquis de l'antique ſculpture,
Qui, prenant d'un ſujet la brillante beauté,
En ſavoit ſéparer la foible vérité,
Et formant de pluſieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ſes inſtructions,
L'union de la grace & des proportions;
Les figures par-tout doctement dégradées,
Et leurs extrémités ſoigneuſement gardées,
Les contraſtes ſavans des membres agroupés,
Grands, nobles, étendus, & bien développés,
Balancés ſur leur centre en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimatias,
Où la tête n'eſt point de la jambe, ou du bras;
Leur juſte attachement aux lieux qui les font naître,
Et les muſcles touchés autant qu'ils doivent l'être,
La beauté des contours obſervés avec ſoin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,
Inégaux, ondoyans, & tenant de la flamme,
Afin de conſerver plus d'action & d'ame;

[1] *Le deſſin, ſeconde partie de la peinture.*

Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractère avec choix mariés,
Et c'eſt-là qu'un grand peintre, avec pleine largeſſe,
D'une féconde idée étale la richeſſe,
Faiſant briller par-tout de la diverſité,
Et ne tombant jamais dans un air répété;
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A ſortir dans ſes airs, de l'amour de ſoi-même;
De redites ſans nombre, il fatigue les yeux,
Et, plein de ſon image, il ſe peint en tous lieux.
Il nous enſeigne auſſi les belles draperies,
De grands plis bien jetés ſuffiſamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conſerver le nud;
Mais qui, pour le marquer, ſoit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en ſuive la grace,
Et, ſans la ſerrer trop, la careſſe & l'embraſſe.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions
Se diſtinguent à l'œil toutes les paſſions;
Les mouvemens du cœur, peints d'une adreſſe extrême;
Par des geſtes puiſés dans la paſſion même,
Bien marqués pour parler, appuyés, forts & nets;
Imitans en vigueur les geſtes des muets,
Qui veulent réparer la voix que la nature
Leur a voulu nier ainſi qu'à la peinture.
Il nous étale enfin les myſtères exquis[1]
De la belle partie où triompha Zeuxis,

[1] *Le coloris, troiſième partie de la peinture.*

Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller de pair avec le grand Appelle :
L'union, les concerts, & les tons des couleurs,
Contrastes, amitiés, ruptures & valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impostures,
L'achèvement de l'art, & l'ame des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau,
On peut prendre le jour, & le champ du tableau.
Les distributions & d'ombre & de lumière,
Sur chacun des objets & sur la masse entière,
Leur dégradation dans l'espace de l'air
Par les tons différens de l'obscur & du clair,
Et quelle force il faut aux objets mis en place
Que l'approche distingue & le lointain efface ;
Les gracieux repos que par des soins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns,
Avec quel agrément d'insensible passage
Doivent ces opposés entrer en assemblage,
Par quelle douce chûte ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre, aux yeux se dérober ;
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne ;
Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur,
Quel adoucissement des teintes de lumière,
Fait perdre ce qui tourne, & le chasse derrière,
Et comme, avec un champ fuyant, vague & léger,
La fierté de l'obscur sur la douceur du clair,

Triomphant de la toile, en tire avec puiſſance
Les figures que veut garder ſa réſiſtance,
Et malgré tout l'effort qu'elle oppoſe à ſes coups,
Les détache du fonds, & les amene à nous.
Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage ;
Mais, illuſtre Mignard, n'en prends aucun ombrage,
Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
A marcher ſur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ſes leçons les grands & beaux oracles
Elevent d'autres mains à tes doctes miracles ;
Il y faut des talens que ton mérite joint,
Et ce ſont des ſecrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les ſoins qu'on ſe donne
Trois choſes, dont les dons brillent dans ta perſonne,
Les paſſions, la grace, & les tons de couleur,
Qui des riches tableaux font l'exquiſe valeur ;
Ce ſont préſens du ciel, qu'on voit peu qu'il aſſemble,
Et les ſiècles ont peine à les trouver enſemble.
C'eſt par-là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
De ton noble travail n'atteindront les beautés,
Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,
Il ſera de nos jours la famouſe merveille ;
Et des bouts de la terre, en ces ſuperbes lieux,
Attirera les pas des ſavans curieux.
O vous, dignes objets de la noble tendreſſe
Qu'a fait briller pour vous cette auguſte Princeſſe,
Dont au grand Dieu naiſſant, au véritable Dieu,
Le zèle magnifique a conſacré ce lieu,

Purs eſprits, où du ciel ſont les gra
Beaux temples des vertus, admirab
Qui, dans votre retraite, avec tant
Mêlez parfaitement la retraite du co
Et, par un choix pieux hors du m
Ne détachez vers lui nulle de vos
Qu'il vous eſt cher d'avoir ſans ceſſe
Ce tableau de l'objet de vos vœux l
D'y nourrir par vos yeux les préci
Dont ſi fidèlement brûlent vos bell
D'y ſentir redoubler l'ardeur de vo
D'y donner à toute heure un encens
Et d'embraſſer du cœur une imag
Des céleſtes beautés de la gloire éte
Beautés qui dans leurs ferstiennent v
Et vous font mépriſer toutes autres
Et toi, qui fus jadis la maîtreſſ
Docte & fameuſe école en raretés
Où les arts déterrés ont, par un di
Réparé les dégats des Barbares du
Source des beaux débris des ſiècles m
O Rome, qu'à tes ſoins nous ſomme
De nous avoir rendu, façonné de
Ce grand homme, chez toi, devenu
Dont le pinceau célèbre, avec magn
De ces riches travaux vient parer n
Et dans un noble luſtre y produire
Cette belle peinture inconnue en ce

La freſque, dont la grace à l'autre préférée
Se conſerve un éclat d'éternelle durée ;
Mais dont la promptitude & les brusques fierés
Veulent un grand génie à toucher ſes beautés !
De l'autre qu'on connoît, la traitable méthode
Aux foibleſſes d'un peintre aiſément s'accommode ;
La pareſſe de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la peſanteur,
Elle fait ſecourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et, ſur cette peinture, on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux peintres chancelans eſt un grand avantage,
Et, ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la freſque eſt preſſante ; & veut, ſans complaiſance,
Qu'un peintre s'accommode à ſon impatience,
La traite à ſa manière ; & d'un travail ſoudain,
Saiſiſſe le moment qu'elle donne à ſa main.
La ſévère rigueur de ce moment qui paſſe,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace,
Avec elle il n'eſt point de retour à tenter,
Et tout au premier coup ſe doit exécuter.
Elle veut un eſprit où ſe rencontre unie
La pleine connoiſſance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le ſeconder,
Et maîtreſſe de l'art juſqu'à le gourmander,

Une main prompte à ſuivre un beau feu qui la guide;
Et dont, comme un éclair, la juſteſſe rapide
Répande dans ſes fonds, à grands traits non tâtés,
De ſes expreſſions les touchantes beautés.
C'eſt par-là que la freſque éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les ſavans, en juges délicats,
Donnent la préférence à ſes mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange;
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,
Les Mignards de leur ſiècle, en illuſtres rivaux,
Ont voulu par la freſque ennoblir leurs travaux.
Nous la voyons ici doctement revêtuë
De tous les grands attraits qui ſurprennent la vuë.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;
Et la belle inconnuë a frappé tous les yeux.
Elle a, non-ſeulement, par ſes graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoiſſeurs habiles
Et touché de la Cour le beau monde ſavant;
Ses miracles encore ont paſſé plus avant,
Et de nos courtiſans les plus légers d'étude,
Elle a pour quelque tems fixé l'inquiétude,
Arrêté leur eſprit, attaché leurs regards,
Et fait deſcendre en eux quelque goût des beaux arts.
Mais ce qui, plus que tout, éléve ſon mérite,
C'eſt de l'auguſte Roi l'éclatante viſite;
Ce Monarque, dont l'ame aux grandes qualités
Joint un goût délicat des ſavantes beautés,

Qui, ſéparant le bon d'avec ſon apparence,
Décide ſans erreur, & loue avec prudence;
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'eſprit ſouverain
Ne dit rien au haſard, & voit tout d'un œil ſain,
A verſé de ſa bouche à ſes graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes,
Et l'on ſait qu'en deux mots ce Roi judicieux,
Fait des plus beaux travaux, l'éloge glorieux.
Colbert, dont le bon goût ſuit celui de ſon maître,
A ſenti même charme, & nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail ſi conſtant,
Dont la vaſte prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix ſouverain, tient par ſon haut mérite,
Du commerce & des arts la ſuprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le deſſein
Qu'il confie aux talens de cette docte main;
Et dont il veut par elle attacher la richeſſe
Aux ſacrés murs du [1] Temple, où ſon cœur s'intéreſſe.
La voilà, cette main, qui ſe met en chaleur;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pauſe;
Voilà qu'elle a fini; l'ouvrage aux yeux s'expoſe;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au reſpect, & n'a rien qui n'enchante

[1] *Saint-Euſtache.*

Rien en grace, en douceur, en vive majeſté,
Qui ne préſente à l'œil une divinité ;
Elle eſt toute en ces traits ſi brillans de nobleſſe,
La grandeur y paroît, l'équité, la ſageſſe ;
La bonté, la puiſſance ; enfin, ces traits font voir
Ce que l'eſprit de l'homme a peine à concevoir.
Pourſuis, ô grand Colbert, à vouloir, dans la France,
Des arts que tu régis, établir l'excellence,
Et donne à ce projet, & ſi grand & ſi beau,
Tous les riches momens d'un ſi docte pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme,
Les reſtes précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement ſe peuvent préſenter,
Et quand le ciel les donne, il faut en profiter.
De ces mains, dont les temps ne ſont guere prodigues
Tu dois à l'univers les ſavantes fatigues,
C'eſt à ton miniſtère à les aller ſaiſir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choiſir ;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, ſont mauvais courtiſans,
Peu faits à s'acquiter des devoirs complaiſans,
A leurs réflexions tout entiers ils ſe donnent ;
Et ce n'eſt que par-là, qu'ils ſe perfectionnent.
L'étude & la viſite ont leurs talens à part ;
Qui ſe donne à la Cour, ſe dérobe à ſon art.
Un eſprit partagé rarement s'y conſomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme.

Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,
Ni par-tout, près de toi, par d'assidus hommages,
Mendier des prôneurs les éclatans suffrages ;
Cet amour du travail, qui toujours règne en eux,
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux,
Et tu dois consentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls, ils te fassent leur cour.
Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître;
Consultes-en ton goût, il s'y connoit en maître,
Et te dira toujours pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la mémoire;
Et que ton nom porté dans cent travaux pompeux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

Fin des Œuvres de Molière.

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, Imprimeur de L'ASSEMBLÉE NATIONALE, rue du Foin St. Jacques, N°. 31.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.